This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

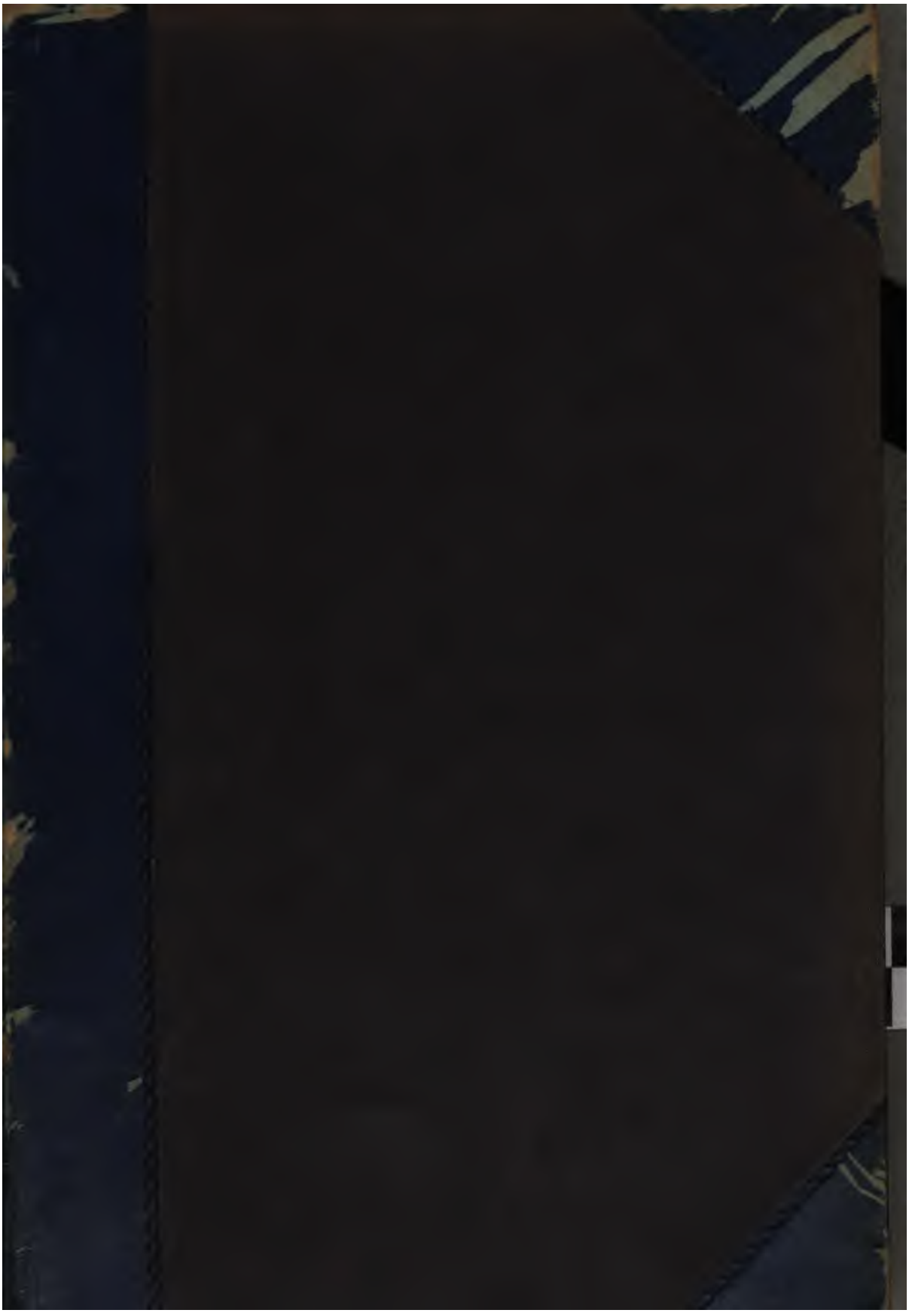
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



600058460T

MATÉRIAUX

POUR SERVIR

À L'HISTOIRE DES ÉTUDES ORIENTALES

EN ITALIE

PAR

ANGELO DE GUBERNATIS

PROF. ORD. DE SANSCRIT A L'INSTITUT DES ÉTUDES SUPÉRIEURES

À FLORENCE

DÉLÉGUÉ OFFICIEL DU GOUVERNEMENT ITALIEN

AU TROISIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

Ouvrage présenté le 1er septembre 1876

au Congrès de St-Pétersbourg

PARIS

ERNEST LEROUX, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

FLORENCE, ROME, TURIN

LIBRAIRIE LOESCHER

1876

MATÉRIAUX

POUR SERVIR

À L'HISTOIRE DES ÉTUDES ORIENTALES

EN ITALIE

puisse s'en procurer ; ce qui fait que les amis sont rares ; mais d'autant plus précieux. À vingt ans je rêvais la gloire ; maintenant toute mon ambition se réduit à ceci : pour tout ce que j'écris, pour tout ce que je fais, après avoir interpellé la voix de ma conscience, je me demande ce qu'en diront ou plutôt ce qu'en penseront mes amis. Ne vous étonnez donc pas, ne vous fâchez pas trop si je vous dédie ce livre ennuyeux ; mais tout ennuyeux qu'il puisse être pour un poète et un romancier comme vous, il aura du moins

l'avantage de contribuer à faire mieux connaître à l'étranger une page de l'histoire scientifique de notre cher pays; et je sais que pour l'amour de notre pays, vous avez surmonté bien d'autres ennuis que celui que l'amitié reconnaissante aujourd'hui vous inflige.

Florence, 15 août 1876.

ANGELO DE GUBERNATIS.

PRÉFACE

L'Italie intervient cette année pour la première fois officiellement à un Congrès international d'Orientalistes; c'est à Monsieur Bonghi, Ministre de l'Instruction publique, qui, pendant sa gestion, a témoigné, sous des formes différentes, le plus noble intérêt pour les études orientales, que nous sommes redevables de la mission qui nous a été confiée. C'est à son digne successeur, le Ministre Michele Coppino, que nous devons la confirmation de cette honorable mission, et, en outre, l'ordre de préparer pour cette occasion, un petit résumé historique du mouvement des étu-

des orientales en Italie. En acceptant cette double charge, nous ne nous sommes point dissimulé les dangers qu'elle présentait. Nous pouvons, sans fausse modestie, avouer qu'il y a bien des orientalistes italiens qui auraient été mieux autorisés que nous à représenter dignement au troisième Congrès la science italienne; mais nous pouvons, en même temps, ajouter à notre justification, que les plus éminents entre nos orientalistes, n'ont pu, pour différentes raisons, accepter l'honorable mission que le Gouvernement italien n'aurait pas manqué de leur confier, s'ils n'avaient d'avance décliné cette honneur. Il a paru d'ailleurs au Gouvernement italien que la fougue avec laquelle nous avons abordé les études orientales, le zèle avec lequel nous les poursuivons, et avec lequel nous travaillons en Italie pour les répandre, auraient compensé bien des qualités qui nous manquent et que nous regrettons de ne pas posséder. Les

liens sympathiques qui nous rattachent à la Russie, semblaient en outre justifier davantage pour cette occasion le choix du Gouvernement. Nous désirons sincèrement, on peut nous en croire, ne pas démériter la confiance qu'on a daigné placer en nous; et c'est dans cet espoir aussi, que nous avons accepté l'engagement de faire connaître aux savants étrangers, d'une manière sommaire, les principaux résultats des études orientales italiennes. Nous nous sommes dit que si nous ne pouvions avoir la moindre prétention de représenter par notre seule présence, et par nos faibles travaux, la science italienne, nous aurions pu lui rendre quelque service en recueillant les notices plus saillantes qui pourraient aider un jour à compiler une véritable Histoire de nos études orientales. Le peu de temps dont nous disposions ne nous permettait certainement pas d'entreprendre un grand ouvrage; nous n'avons donc pu faire autre

chose qu'en tracer pour l'avenir les lignes principales. Le volume que nous avons maintenant l'honneur de soumettre à l'attention savante des orientalistes étrangers, ne vient donc combler aucune lacune; nous serions pourtant heureux s'il suffisait à persuader nos illustres collègues de l'étranger, qu', au-deçà des Alpes, on a toujours eu plus que du goût pour les études orientales, et, ce qui me semble plus important encore, que la nouvelle Italie, malgré ses préoccupations politiques, prête à ces études une attention sérieuse et suivie, et que, comme elle serait très-flattée si elle pouvait, dans l'une de ses villes, accueillir un futur Congrès des orientalistes, elle ferait de son mieux pour que les savants européens trouvassent sous son ciel ouvert et riant un digne accueil parmi leurs confrères du Sud.

ANGELO DE GUBERNATIS.

I.

PREMIERS DÉBUTS DES ÉTUDES ORIENTALES EN ITALIE

S'il y a un pays où une histoire de la culture soit possibile, ce pays est certainement l'Italie. Il n'y a pas eu, en effet, un seul siècle, même dans les âges les plus reculés et les plus barbares de notre histoire, dans lequel il ne soit parti de notre pays quelqu'étincelle de lumière pour la civilisation. Il n'est donc pas étonnant que, même dans une section aussi spéciale que celle des études orientales, on puisse, sans prétention, songer à une histoire italienne. L'Italie a été certainement dans notre temps dépassée par d'autres nations civilisées, en

plusieures branches de l'orientalisme; et il y a même des langues orientales qui n'ont arrêté jusqu'ici l'attention d'aucun savant italien. Les langues touraniennes et l'assyriologie, par exemple, sont presqu'entièrement négligées chez nous; le malais, le tartare et l'arménien forment encore l'objet des études de quelques-uns de nos savants; mais le public n'a point été jusqu'ici mis à part de leurs savantes recherches. Le persan a été abordé, dans notre siècle, par quatre ou cinq savants italiens, mais, si on peut faire une exception en faveur de quelques essais de traduction de Firdousi et de Saadi qui, considérables par eux-mêmes, n'ont aucune véritable importance scientifique, nous sommes forcés d'avouer que la science italienne du persan n'est toujours qu'une *incognita*, en état de puissance, qui attend encore son jour pour se révéler. La sinologie, au contraire, l'indologie et les langues sémitiques, en proportion du petit nombre des sa-

vants qui s'en occupent, sont actives chez nous presqu'autant qu'à l'étranger; on pourrait même revendiquer en faveur de l'Italie, si non le premier, certainement, un des premiers rangs pour l'étude du japonais et du chinois, si nous réfléchissions que le meilleur disciple de l'illustre sinologue feu Monsieur Julien, professe avec grand succès dans l'Institut des Études supérieures de Florence ; pour les langues sémitiques, qui viennent de perdre un puissant arabiste, tel que le comte Miniscalchi, et qui vantent encore des arabistes aussi sûrs et actifs que les professeurs Amari, Lasinio et Cusa (les deux premiers avec la brillante couronne de leurs élèves), et un syriologue éminent comme l'abbé Ceriani ; enfin, même, pour les langues indo-européennes qui peuvent compter sur des indianistes aussi compétents que l'abbé Gorresio, des glottologues admirables comme les professeurs Ascoli et Flechia, des polyglottes aussi savants que le professeur Teza.

Mais nous reviendrons plus loin sur les orientalistes italiens de notre temps; nous avons voulu pourtant en citer ici quelques-uns pour avoir l'occasion de dire que, grâce au crédit dont ces savants jouissent à l'étranger, si l'Italie n'a plus le droit de vanter une suprématie absolue pour les études orientales, par le degré de considération qu'elle mérite toujours en ce qui concerne quelques sections de nos études, elle inspire un espoir légitime, que, si le Gouvernement italien secondera un peu le mouvement qui se fait chez nous dans certaines branches de l'orientalisme, elle pourra reprendre un jour la place exceptionnellement honorable qu'elle a occupé devant l'étranger pendant plusieurs siècles passés.

Nous n'avons plus le moyen de vérifier quel ait été, en fait de langues orientales, le degré des connaissances acquises par les Romains qui gouvernaient les provinces de l'Orient. Mais quel qu'il ait pu être, la do-

mination romaine en Orient a contribué considérablement à augmenter le nombre des orientaux, que toute espèce d'intérêts, mais spécialement le commerce, amenait dans la capitale du monde ancien. La présence des Juifs surtout a dû bientôt être sensible à Rome, où leur rôle actuel a certainement commencé avant la destruction de Jérusalem. Les écrits inspirés de Philon nous montrent à quelle hauteur les Juifs alexandrins avaient porté la spéculation; il y a lieu de croire aussi que les médecins et les mathématiciens occidentaux se tenaient de bonne heure en rapport avec les juifs établis en Égypte, en Grèce et à Rome.

Parmi les nations modernes, l'Angleterre est celle qui rappelle le mieux, par sa constitution, l'organisation puissante de l'empire romain. Grâce à Rome, l'Europe est venue à la connaissance du monde juif à peu près de la même manière que le monde indien

nous est maintenant connu par l'Angleterre. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de ce que les études orientales aient commencé d'abord en Italie, et par l'hébreu. De tous les peuples orientaux les juifs étaient les plus répandus dans l'Occident latin. Nous savons qu'à Rome seule il y en avait 20,000 sous l'empire d'Auguste, et nous tenons de Strabon qu'il y avait des marchands juifs dans presque toutes les villes de l'Italie. Leur contact a certainement facilité aux chrétiens l'étude de l'hébreu, la langue qu'on supposait avoir été parlée par Adam et par le Christ, la langue de la Bible, de l'un des textes fondamentaux des traditions et des croyances chrétiennes, par suite, la langue qui devait expliquer toutes les autres. D'un côté donc la présence des juifs sur le sol latin, d'un autre la recherche de la langue sacrée, de la langue universelle, ont fait, dans le pays où le catholicisme avait sa résidence pontificale, étudier,

avant que partout ailleurs, avant que toute autre langue orientale, l'hébreu. Ensuite, les affaires de commerce de nos grandes villes maritimes avec des pays musulmans et les voyages de nos marchands en Orient ont amené la nécessité de l'étude de l'arabe et du turc, faite d'abord dans un but exclusivement pratique. Après que nos marchands intrépides eurent ouvert à l'Europe le chemin de l'Asie, survinrent les missions catholiques en Orient, qui offrirent à nos missionnaires l'occasion et les moyens d'étudier presque toutes ies langues vivantes de l'Asie. De cette manière les italiens sont parvenus, sans trop de peine, avant tous les autres peuples à la connaissance matérielle des langues orientales; ensuite, ils s'en procurèrent à leur tour une connaissance scientifique aussi solide que l'état de la critique philologique pouvait le permettre. Dans notre siècle encore, il semblait prédestiné qu'aux

fouilles des cunéiformes pût assister un piémontais (Paolo Emilio Botta), aux fouilles des hiéroglyphes un toscan (Rosellini), sans compter que les ouvrages les plus considérables publiés sur la langue copte sont encore l'un des titres les plus glorieux pour la mémoire des abbés Caluso et Peyron, et que l'essai de Lanzi sur la langue étrusque, tout insuffisant qu'il puisse être, jusqu'ici, n'a pas encore été dépassé.

II.

LANGUES SÉMITIQUES

De même que Saint Jérôme était redevable d'une grande partie de ses connaissances en fait de langue hébraïque à des savants juifs, qui lisaient avec lui secrétement, la nuit, la Bible et lui indiquaient la manière exacte de prononcer les mots, c'est encore aux savants juifs du moyen-âge qu'il a fallu recourir dans les siècles de la renaissance, pour apprendre cette langue.

Parmi les premiers auteurs juifs de l'Italie on doit citer un poète et philosophe romain, Emmanuel ben Salomo, de la fa-

mille Zifroni (1), qui vivait dans la seconde moitié du XIII[e] siècle et dans la première moitié du XIV[e] siècle. Rabbi Immanuel était, dit-on, l'ami de Dante, dont il déplora la mort dans un sonnet. Il composa ses célèbres *Séances* et des commentaires sur la Bible; De-Rossi en a donné un extrait; en 1487 on avait publié à Naples son commentaire sur les Pro-

(1) Avant lui, un médecin et astronome juif né au commencement du X[e] siècle, le fameux Sabbatai Donolo avait composé différents ouvrages en hébreu. Le nom de sa ville natale est écrit Ores ou Oures, que le professeur Lasinio interprète *Oria*, *Oira*, latin *Uria*, dans l'ex-royaume de Naples. Cfr. *Donnolo* von M. Steinschneider (Berlin 1868). — Natan B. Jechiel de Rome mort en 1106 composait son Dictionnaire talmoudique. Sur un ancien tombeau de Vérone on lisait une inscription en honneur de l'archidiacre Pacifique où son nom était indiqué en trois langues, en latin, en hébreu et en grec :

Pacificus mihi nomen, Salomon atque Irenæus.

Ce véronais de la fin du VIII[e] siècle et du commencement du IX[e] (778-844) devait connaître l'hébreu puisqu'il pût écrire un commentaire sur le vieux et nouveau Testament, dont un fragment est conservé dans un manuscrit de la bibliothèque du Chapitre à Vérone : *Glosa super Exodum*, publié pour la première fois en 1756 à Rome par Mingarelli dans son *Anecdotorum Fasciculus*. Cfr. Giuliari, *Dei veronesi cultori delle lingue orientali* dans la *Rivista orientale*. (Florence, 1867).

verbes (1). Son cousin *Giuda,* plus connu sous le nom de *Giuda Romano,* était dans son temps un philosophe scolastique distingué; il traduisit en hébreu plusieurs traités philosophiques (Aristote, Egidio delle Colonne, Saint Thomas, Albert le Grand). On peut consulter sur cet auteur du XIV[e] siècle une notice complète de M. Steinschneider, publiée dans le journal de Rome: *Il Buonarroti* (1870). Dans la même notice on fait mention de Giacobbe ben Abba Mari Anatoli qui, en 1232, traduisait à Naples plusieurs ouvrages de l'arabe en hébreu. À Vèrone au XIII[e] siècle avait eu une grande renommée de savant cet Hillel fils de Samuel, dont on conserve dans la collection De-Rossi un traité philosophique

(1) Est-ce de Immanuel de Rome ou de Hillel de Vérone que Dante a appris les quelques mots hébreux qu'il a placé dans la *Divina Commedia?* Monsieur Lasinio nie contre Lanci et Schier que Dante ait connu l'hébreu. On peut consulter l'article *Dante e le lingue semitiche* dans la *Rivista Orientale.* (Florence, 1867-68).

(2) Cfr. Giuliari, mémoire cité.

en hébreu, intitulé: *Tagmulè hanèfesh,* c'est à dire: *Les rétributions de l'âme;* l'ouvrage est partagé en deux livres, dont l'un expose la nature et les facultés de l'âme, l'autre ses rétributions. L'ouvrage de Hillel a été achevé à Cividale (*Forum Julii*) en 1291; on attribue encore à Hillel la traduction en hébreu de la *Chirurgia Bruni,* traduction qui fait part de la collection De-Rossi (2). En 1312 Benjamin fils de Judas romain écrivait un commentaire sur les Proverbes, sur les Rois et sur les Paralipomènes. De-Rossi, qui les connaissait, en faisait un grand cas. A l'année 1262 remonte la traduction d'un livre oriental fameux, c'est-à-dire du *Calila et Dimna,* faite par Jean de Capoue (1); à la même époque le décret de ce Raimondo de Pennaforte, général de l'Ordre des Domi-

(1) Vers la moitié du XIII[e] siècle, l'empereur Fréderic encourageait beaucoup l'étude de l'hébreu et de l'arabe dans les provinces méridionales de l'Italie (Cfr. Amari, *Storia dei Musulmani in Sicilia,* III, p. 308 et ailleurs).

nicains qui instituait dans les couvents de son ordre les chaires d'hébreu et d'arabe, avec l'intention que les frères pussent en profiter pour prêcher contre les juifs et les mahométans. La possibilité seule d'un pareil décret prouve, ou, du moins, nous laisse croire probable, que dès le XIII[e] siècle un certain nombre de moines italiens ait eu une connaissance assez approfondie de celle qu'on appelait la langue sainte et de l'arabe, pour pouvoir les enseigner. Mais puisqu'alors il n'existaient que des grammaires composées par des juifs, il faut croire que nos Dominicains aient appris leur hébreu ou à la façon de Saint Jérôme ou sur les grammaires composées en hébreu par les juifs d'Espagne (1).

(1) Nous lisons qu'en 1368, les juifs de Bologne présentaient un Pentateuque écrit sur peau de veau (qu'on prétendait être l'autographe d' Esdre) au frère Aymeric, prieur du couvent des Dominicains. Ce manuscrit se trouve maintenant mutilé dans la bibliothèque de l'université de Bologne. Cfr. Ravà, *Gli ebrei in Bologna*. Vercelli, 1872.

On a vu d'ailleurs avec quelle intention les Dominicains étudiaient l'hébreu; on rappelle, entr'autres, le nom de Porchetto Selvatici, qui, ayant appris l'hébreu et le chaldéen, s'en servit pour combattre le Talmoud et la Qabbala des juifs. Tiraboschi attribue aussi une grande connaissance de l'hébreu au fameux Bartolo de Sassoferrato (1313-1359). Sansovino, mais on ignore sur quel fondement (2), cite le vénitien Lauro Quirino lequel sous le doge Crist. Moro (1462-1471) aurait écrit une *Introductio ad linguam sanctam*. Nous ignorons aussi les noms des professeurs de langue hébraïque, chaldéenne et arabe, qui auraient dû enseigner ces langues à Rome et à l'université de Bologne, selon le décret du Concile de Vienne, promulgué en 1311, par Clément V (1). On doit, en tous

(2) Cfr. *Prolegomeni ad una grammatica ragionata della lingua ebraica* di Samuel David Luzzatto. Padova, 1836. pag. 41, in nota.

(1) Il ne sera pas lu sans quelque curiosité, aujour-

les cas, reconnaître que le seul esprit de polémique religieuse a pu décider un Concile à instituer les chaires des langues orientales

d'hui même, le texte de ce décret promulgué par le pape Clément V dans le Concile de Vienne :

« Inter sollicitudines nostris humeris incumbentes perpeti cura revolvimus, ut errantes in viam veritatis inducere, ipsosque lucrifacere Deo sua nobis cooperante gratia, valeamus; hoc est, quod profecto desiderantes exquirimus, ad id nostræ mentis sedulo destinamus affectum, ac circa illud diligenti studio et studiosa diligentia vigilamus. Non ambigimus autem, quin ad hujusmodi nostrum desiderium assequendum Divinorum Eloquiorum sit expositio congrua, ipsorumque fidelis prædicatio admodum opportuna. Sed nec ignoramus, quin et hæc promi noscantur inaniter, vacuaque redire, si auribus linguam loquentis ignorantium proferantur : ideoque illius, cuius vicem in terris (licet immeriti) gerimus, imitantes exemplum, qui ituros per universum Mundum ad Evangelizandum Apostolos in omni linguarum genere fore voluit eruditos, viris Catholicis notitiam linguarum habentibus, quibus utuntur Infideles præcipue abundare sanctam affectamus Ecclesiam, qui Infideles ipsos sciant, et valeant sacris institutis instruere, Christicolarumque Collegio per doctrinam Christianæ Fidei, ac susceptionem sacri Baptismatis aggregare. Ut igitur peritia linguarum huiusmodi possit habiliter per instructionis efficaciam obtineri, hoc Sacro approbante Concilio, Scholas in subscriptarum linguarum generibus ubicumque Romanam Curiam residere contigerit, nec non in Parisiensi et Oxoniensi, Bononiensi et Salamantino studiis providimus erigendas; statuentes, ut in quolibet locorum ipsorum teneantur viri Catholici sufficientem habentes Hebraicæ, Arabicæ et Chaldeæ lingua-

dans les universités italiennes; et ne pas attacher trop d'importance, par conséquence, à cette chance particulière que l'Italie a eu de posséder ces enseignements universitaires

rum notitiam: duo videlicet uniuscuiusque linguæ periti, qui scholas regant inibi et libros de linguis ipsis in latinum fideliter transferentes, alios linguas ipsas sollicite doceant, earumque peritiam studiosa in illos instructione transfundant: ut instructi et edocti sufficienter in linguis huiusmodi, fructum speratum possint (Deo auctore) producere, fidem propagaturi salubriter in ipsos populos infideles. Quibus equidem in Romana Curia legentibus per Sedem Apostolicam, in studiis vero Parisiensi per Regem Franciæ, in Oxoniensi Angliæ Scotiæ, Hiberniæ ac Vvalliæ, in Bononiensi per Italiæ, in Salamantino per Hispaniæ prælatos, Monasteria, Capitula, Conventus, Collegia exempta et non exempta, Ecclesiarum Rectores in stipendiis competentibus et sumptibus volumus providere: contributionis onere singulis juxta facultatum exigentiam imponendo: privilegiis, et exemptionibus quibuscumque contrariis nequaquam obstantibus, quibus tamen nolumus, quo ad alia præjudicium generari. » Si, dans un seul but de propagande religieuse, on faisait, au moyen-âge, objet de la législation des Conciles, la création des chaires de langues orientales dans les universités de premier ordre (en continuant l'œuvre du pape Honorius IV qui à la fin du XIII[e] siècle avait, pour l'usage des missions, encouragé l'institution des chaires de langues orientales dans les couvents) est-ce trop désirer que dans notre siècle dans lequel l'Occident recherche avec une telle avidité l'Orient pour l'exploiter et le civiliser, l'une des universités italiennes, la mieux préparée à la recevoir, puisse enfin posséder une faculté orientale complète ?

avant tous les autres pays. Quoiqu'il en soit, les résultats scientifiques de ces enseignements jusqu'à la fin du XV^e^ siècle ont été si minimes qu'il nous est maintenant impossible d'en prendre bonne note, ces résultats ayant entièrement échappé à la recherche des érudits.

Nous savons pourtant que l'hébreu était déjà considéré, même parmi les laïques, à la fin du XV^e^ siècle comme une étude à peu près aussi importante et nécessaire que le grec. Après la chute de Constantinople, aux manuscrits grecs arrivés en Italie, s'étaient ajoutés bientôt, par commission spécialement de Côme le Vieux, et ensuite de Laurent des Médicis, les manuscrits hébreux; et depuis ce temps jusqu'au commencement de notre siècle on a eu l'habitude de comprendre le grec parmi les langues orientales, et tout helléniste fut considéré comme une espèce d'orientaliste. Cette relation artifi-

cielle créée ou imaginée entre deux langues qui n'ont entr'elles aucun rapport évident, s'explique, en grande partie, par l'importance légitime qu'on donnait à l'interprétation hellénique des textes sacrés; après avoir abordé la traduction, on voulait arriver aux sources, et on faisait, par conséquent, suivre l'étude du grec de celle de l'hébreu; parfois même, avec la préoccupation que l'hébreu était la clef de toutes les langues du monde on donnait à l'hébreu la préférence sur le grec (1). Le fait est que, avec la renaissance littéraire de la seconde moitié du XV^e^ siècle, plusieurs de nos érudits, tels que Jacopo de Reggio, Raimondo Mitridate de Rome, Pietro Rossi de Sienne, Marco Lippomano, Daniello Renier, Paolo Albertini, Paolo Morosini, Sebastiano Priuli,

(1) On peut consulter avec curiosité un mémoire publié en 1520 à Naples par Benedetto Falco sous le titre: *De origine hebraicarum, graecarum, latinarumque linguarum.*

Paolo de Canale, Poggio de Florence, Ciriaco d'Ancona, Giannotto Manetti et bien d'autres italiens encore ont connu la langue hébraïque. En 1486 Salomo ben Abraham Urbino compilait son Dictionnaire des synonimes hébreux. En 1488 un Magister Vincentius de Bononia enseignait l'hébreu à l'université de Bologne (1). Nous savons aussi que l'honneur d'avoir fondé les premières imprimeries hébraïques appartient à l'Italie, et précisement aux villes de Padoue et de Reggio en Calabre, où en l'année 1475 ont paru les premières éditions de textes hébreux (2). Tout ceci prouve qu'il existait dans la seconde moitié du XV^e^ siècle en Italie un mouvement très-considérable en faveur de la langue hébraïque. Nous en voyons tout de suite les

(1) *Costituzioni, discipline e riforme dell'antico studio bolognese*, memoria del prof. Luciano Scarabelli. Piacenza, 1876.

(2) Cfr. *Appendice alla letteratura italiana nella seconda metà del secolo XVIII di Camillo Ugoni*, di S. D. Luzzato. *Opere del De Rossi concernenti l'ebraica letteratura e bibliografia.* Milan, 1857.

résultats à la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e]; en effet, pour apprendre cette langue, le célèbre Jean Reuchlin (1) vient en 1498 à Rome, où il paye *pro singulis horis singulos aureos,* à son maître, l'éminent médecin, philosophe et théologien Obadia Sforno de Cesena (mort à Bologne en 1500, auteur, entr'autres, d'un traité contre les épicuréens et les athées, intitulé *Or Ammim,* c'est-à-dire, *Lumière des peuples*); et, à la suite des enseignements reçus en Italie, publie lui-même en Allemagne ses *Rudimenta hebraica,* manuel où puisèrent ensuite, pendant deux siècles, presque tous les chrétiens qui ont abordé l'étude de l'hébreu (2).

(1) Cfr. *Gli ebrei in Bologna,* cenni storici dell'ingegnere Vittore Ravà. Vercelli, 1872.

(1) Un autre Obadia de Bartenora ou de Bertinoro en Romagne quitta l'Italie en 1488 et mourut en 1530, rabbin majeur à Jérusalem. Il était auteur d'un commentaire sur le livre de Ruth publié à Venise dans le *Miqrà Qodesh* et d'un commentaire sur la Mishna.

Non seulement on vient de l'étranger en Italie pour apprendre l'hébreu, mais on appelle de l'Italie en France le premier professeur de langues orientales. Le génois Agostino Giustiniani, évèque de Nebio en Corse, grand collecteur de manuscrits grecs et orientaux, fut, en effet, engagé par le roi François Ier, comme professeur d'hébreu à l'université de Paris, après avoir publié, en 1516, à Gênes, à ses frais, en y dépensant tout son argent, le *Psalterium* polyglotte, si célèbre dans l'histoire de la typographie orientale. Après Giustiniani, le même roi François Ier appela à Paris Paolo Paradisi comme professeur d'hébreu, qu'il enseigna, dit-on, à la reine Marguerite de Navarre; il était un juif converti de Venise, qu'on appelait Canossa; il composa un petit dialogue intitulé: *De modo legendi hebraice* (Paris, 1534). Dans le même siècle ont paru d'autres grammaires ou des travaux relatifs à la langue hébraïque d'auteurs italiens, savoir: *Institutiones he-*

... par S. Pagnini, domi-
... 1471, mort a Lyon
... à Lyon (1526) et à Pa-
... par lui-même (Lyon, 1528,
... ; il est aussi auteur d'un
... publié en 1529 à Lyon
... *Thesaurus linguae sanctae*
... réimprimé plusieurs fois,
... latine de la Bible; Lyon,
... *Hebr. Gram. institutio* (Bâle, 1547
... même avait déjà publié *De modo*
... Strasb. 1525, et Venise 1530),
... Stancari, de Mantoue, appelé
... l'hébreu d'abord à Cracovie, par
... de Pologne, ensuite par le roi de Prusse
... Koenigsberg; un catéchisme en hébreu par
... Tremellio de Ferrare, d'abord pro-
... à Strasbourg, puis, sur invitation du
... Eduard VI en Angleterre, ensuite, succes-

(1) La grammaire de Sante Pagnini est dédiée au cardinal Frédéric Fregoso de Gènes, qui était lui-même, selon Sadoleto, un hébraïciste distingué.

sivement, à Hornbach, à Heidelberg, à Metz et à Sédan (il est auteur aussi d'une *Grammatica caldeo-syra* publiée en 1550, d'une traduction latine de la traduction syrienne du Nouveau Testament, et, en collaboration, d'une nouvelle traduction latine du Vieux Testament parue en 1584); *De litteris hebr., de punctis*, etc., par Agaio Guidacerio, calabrais, l'un des professeurs publics d'hébreu à Rome sous Léon X, appelé ensuite à l'université de Paris, où en 1539 il publia avec correction la seconde édition de son libre (Guidacerio est aussi auteur de la traduction latine de la grammaire hébraïque de David Zinichi); *Institutiones linguae hebraicae* du cardinal Rob. Bellarmino (Rome 1578; réimprimées un grand nombre de fois; c'est le cardinal Bellarmin qui se vantait de pouvoir enseigner tout l'hébreu en huit jours de leçons); la *Grammatica linguae sanctae* par Marco Marino de Brescia, (Bâle 1580 et Venise 1585); auteur

aussi d'un Lexicon hébreu (Venise 1593); *Sole della lingua santa* par G. Franchi, juif converti (Bergamo, 1591 et 1599); le même auteur publia en 1596 à Rome un *Alphabetum hebraicum,* avec l'oraison dominicale); *Grammatica linguae sanctae* par Pellegrino degli Erri (Venise, 1585) (1). Nous trouvons encore cités parmi les illustres italiens qui ont cultivé l'hébreu au XVI[e] siècle Niccolò Scutelli, auteur d'un livre paru à Rome en 1556 sous le titre: *De Masora sive Critica Hebraeorum sacra,* Agostino Steucio, Sisto de Sienne, professeur à l'université de Sienne en 1564, Pietro Quirini, Antonio Agellio, commentateur de la Bible, Giulio Cesare Scaligero, Pier Francesco Giambullari, Egidio de Cana-

(1) Nous saisissons l'occasion pour corriger une petite faute de Monsieur Predari, qui, en prenant Genève pour Gênes, a fait un italien de Pietro Cevallerio qui était précisément *Pierre Chevalier*. Pour le même équivoque, certainement Monsieur Predari présentait parmi les orientalistes italiens le genévois Casaubon.

dina, Andrea Alpago (1), Giambattista Camozzi de Asola, mort en 1581, appelé par le Pape Pie IV (1559-66) à Rome come professeur d'éloquence à l'université et pour traduire les ouvrages des saints pères grecs (2); Giambattista Gabbia de Vérone (3), traducteur en latin des Psaumes, professeur du grec à l'université de Rome (1561); Giulio Marcelli (4), professeur d'hébreu à la même université (1563-1576); Gio. Paolo Eustachio (5) son successeur, sous le pontificat de Grégoire XIII et de Clément VIII. On loue et on admire Felice de Prato, lequel dans l'espace de 15 jours traduisait,

(1) Cfr. Predari, *Origine e progresso dello studio delle lingue orientali.* Milano, 1842, in 4°, pag. 1112, — et pour Sixte, *Notizie sulla università di Siena* del prof. Luigi Moriani. Siena, 1873.

(2) Renazzi, *Storia dell'università di Roma* (Roma 1803-1805) dit de lui « niun in quel tempo eravi forse in Italia di lui più perito non solamente nel greco idioma, ma ancora in tutte le altre lingue orientali. »

(3) Renazzi, Op. cit.

(4) Renazzi, Op. cit.

(5) Cfr. Renazzi, Op. cit.

sur le commencement du XVI[e] siècle, de l'hébreu en latin, tous les psaumes; Bernardino Baldi, lequel à la fin du XVI[e] siècle en une seule année traduisit du chaldéen en latin avec des commentaires en cinq volumes in-folio, conservés dans la bibliothèque Albani de Rome, toute la parafrase d'Onqélos sur le Pentateuque (1); et le patricien Teseo Ambrogio d'Albonese en Lumelline qui fut, dans son siècle, une espèce de cardinal Mezzofanti. On raconte qu'il connaissait à fond dix-huit langues et qu'il en parlait dix. Il est auteur d'une fameuse : *Introductio in chaldaicam linguam, syriacam, atque armenicam et decem alias linguas, characterum differentium alphabeta circiter quadraginta et eorumdem invicem conformatio* (Paris 1539) ouvrage qui fut achevé en deux ans (1537-1539), et qui servit de base à un autre livre non moins fameux,

(1) Nous retrouverons cet orientaliste dans le chapitre concernant l'étude des langues touraniennes.

peut-être, mais moins méritoire, l'Alphabet de 12 langues du plagiaire Postel, publié à Paris en 1538, sur les matériaux que le jeune érudit français, à son retour de Constantinople, en passant par Venise avait emprunté de son confiant et illustre correspondant. Teseo Ambrogio raconte lui-même plaisamment cette affaire dans ses lettres, et il conclut : « *Juvenis ipse in Gallias profectus, alias mihi epistolas scripsit, et dum, quod postulat, qua possum diligentia procuro, ut consequi valeat, duodecim linguarum libellum edidit. Edebat et Ambrosius, et licet tardius ad propositam metam senex pervenerit, prior tamen incepit, et plura, quae viderat, communicavit.* »

Il nous serait difficile de rendre un compte exacte et complet de tout ce qui a été entrepris à Rome, par rapport à l'étude des langues orientales; une fois que nous savons que le but spécial de cette étude était la polémique religieuse et l'instruction des mis-

sionaires, on peut dire en un mot que l'histoire de l'étude des langues orientales, se perd dans celle des ordres religieux plus cultivés, tels que les Dominicains, les Bénédictins, les Augustiniens, les Carmélites et enfin les Jésuites. L'hébreu et l'arabe surtout formaient l'objet d'une étude spéciale; seulement le but étant rarement scientifique, les résultats de toutes ces connaissances de nos moines sont, en grande partie, perdus pour la science. Il restera pourtant toujours à la papauté la gloire d'avoir encouragé la création de la fameuse imprimerie orientale des Médicis sur laquelle nous aurons lieu de revenir plus loin, d'avoir créé le Collége de Propagande avec son admirable imprimerie, d'avoir toujours conservé l'enseignement des langues orientales dans l'université de Rome, et d'avoir recueilli les trésors de la bibliothèque unique du Vatican. Seulement il est à regretter que les Romains eux-mêmes aient

secondé très-mal tous les efforts des Papes pour maintenir à Rome l'enseignement des langues orientales; nous lisons en effet que, très-souvent, on a été obligé de recourir à des étrangers, spécialement à des orientaux, pour maintenir en quelque honneur ces enseignements (1). Tout le monde connaît les services que les fameux Maronites Assemani ont rendus aux études orientales. Une lettre intéressante de notre savant ami, le prof. Ignace Guidi, nous communique quelques détails par lesquels nous relevons que dans notre siècle aussi les étrangers ont joué le plus grand

(1) « Sub Paulo V Marcus Dobellus Parthus Arabicam Linguam in Gymnasio tradebat; et sub Pontifice Gregorio XV, Victorius Scialach Maronita, qui simul Chaldaeorum idioma edocebat. Deinceps tres Linguarum professores fuere, Hebraicis, Graecis, Arabicis simul et Chaldaicis litteris tradendis. His quartus adjunctus est sub Innocentio X anno 1653 qui Syrorum Grammaticam expendebat. Id diu praestit Abraham Echellensis. Hujusmodi institutum ad hanc usque actatem perduravit. Quatuor igitur sunt in Gymnasio professores Linguarum Orientalium nempe Graeci, Hebraici, Arabici ac Syriaci sermonis. » Carafa, *De Gymnasio romano et de ejus professoribus;* Romae, 1751, pag. 285-286.

rôle dans l'enseignement des langues orientales à Rome : en effet, le maronite Mathieu Sciauhân a continué de l'année 1821 jusqu'à présent à enseigner l'arabe et le syriaque au Collége de Propagande, où il corrige aussi les textes arabes et syriaques, qui s'y publient; maintenant, il vient d'être remplacé par le jeune maronite, père G. Cardâhî, auteur d'une petite grammaire italienne à l'usage des Arabes, et du *Liber thesauri de arte poetica Syrorum* (Rome, 1875), où il a recueilli plusieures poésies syriennes tirées des bibliothèques du Vatican et de Propagande, et, pour la plus grande partie, inédites. Il prépare maintenant une édition du *Pardaiso da'den* du Harîrî syrien Ebed Jes'û, duquel quelques extraits ont été dernièrement publiés par Zingerle dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. Le père Pius Zingerle lui-même enseigna à l'université de Rome de 1862 à 1865; pendant ce sé-

jour à Rome, il recueillit des matériaux syriens nombreux qu'il publia dans la *Zeitschrift* et dans une *Chrestomatha syriaca*. Le prof. Zingerle fut remplacé, à son tour, par le jésuite père Jean Bollig, allemand, qui, en même temps occupa la chaire de sanscrit et de philologie comparée instituée alors dans l'université de Rome; maintenant le père Bollig est occupé à la bibliothèque du Vatican, à la section des manuscrits arabes.

Mais, pour reprendre notre aperçu historique des études sur l'hébreu en Italie jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle, voyons ce qui s'est passé dans quelques autres universités italiennes avant cette époque. Nous avons déjà cité au XIII^e^ siècle la version du *Calila et Dimna* par Jean de Capoue; et nous avons dit que dans les provinces napolitaines, par ordre du grand protecteur de la science arabe et juive Frédéric II, ont été entreprises plusieurs traductions de textes hébreux, grecs et arabes.

Nous apprenons encore que vers la moitié du XVI[e] siècle l'un des professeurs de philosophie dans le *Studio* de Naples, était le médecin Giovanni Elisio napolitain, auteur, entr'autres, d'un livre intitulé: *De praesagiis sapientum;* le chroniqueur de l'université de Naples l'appelle « versatissimo in tutte le lingue orientali; » (1) nous devons donc en prendre note, tout en laissant sur la responsabilité du chroniqueur l'éloge superlatif.

La ville de Vérone, qui avait déjà donné dans les siècles précédents Pacifique et Hillel (deux véritables précurseurs dans l'étude de l'hébreu), qui, vers la moitié du XVI[e] siècle, donna à l'université de Rome, ce professeur J. B. Gabia ou Gabbia, que nous avons déjà mentionné, se distingua encore dans le même siècle par deux hébraïcistes de quelque renommée. Facciolati dans ses *Fasti Gymnasii*

(1) Origlia, *Istoria dello Studio di Napoli*. Napoli, 1753.

Patavini, nous signale au commencement du XVI[e] siècle le véronais Gian Francesco Burana philosophe et médecin, qui avait reçu son doctorat à Padoue, et qui connaissait, dit-on, le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe; dans son édition de l'Aristote (en sept volumes in-folio; Venise 1552) au premier volume se trouve un *Compendium* et un *Commentarium* (le grand commentaire) *in libros Priorum Aristotelis* d'Averroès, publiés d'abord à Venise en 1539 et donnés comme traduits par Burana; Jodocus dans son petit poëme sur le lac de Garde: *Benacus* (Vérone 1546), exaltait ainsi l'orientaliste véronais:

> Et logicos callens gryphos, atque ore trilingui
> Illustrans Sophiae fontes Burana propago.

Francesco Rossetti de Vérone, maître à Venise, connaissait le grec et l'hébreu. On a de lui une poésie en hébreu qui a été placée en tête de la *Grammatica hebraea* d'Abraham de Balmes publiée à Venise en 1523. Nous

nous demandons pourtant s'il n'est pas probable que Rossetti auteur de plusieurs poésies ait écrit en latin, et que Balmes lui même ou quelque autre savant juif les ait traduites en hébreu.

A Pise vers la fin du XVI[e] siècle, on remarquait un juif converti, Francesco Benedetti de Florence, qui enseignait la grammaire hébraïque élémentaire et interprétait la Bible, d'abord, en privé, ensuite, aux frais de l'université (1).

On attribuait une connaissance supérieure du grec et de l'hébreu à Domenico Mancini, noble de Cortone, qui professa les belles let-

(1) « Vel antequam Rossettus ad academiam vocaretur sacros libros privatim interpretatus est Hebræus quidam Florentiæ natus nomine autem Franciscus Benedictus, cui pro abjuratis sectæ erroribus an. 1575 tributum præmium fuit ut aleretur in Collegio, ut vocant, sapientiæ cum annua mercede XXIV centussium et Hebraicæ linguæ rudimenta discere cupientibus traderet. Aucta postea ejus merces fuit ad *C* usque centusses (accidit id anno 1585) et tum jussus est abire collegio, neque multos post annos e vita migravit. » Fabroni, *Historia academiæ pisanæ*. Pisis, 1792, II.

tres à Pise, à la fin du XVI[e] siècle. Fabroni nous apprend encore qu'un érudit de Faenza, un certain père Lelio Merzario, de l'ordre des Frères Mineurs, mort en 1623, déconseillait, quoique lui-même en possession de ces langues, les étudiants de suivre les cours d'un certain Gabriel Grazia, un maronite du Liban qui enseignait à Pise l'hébreu et le chaldéen, en disant que ces langues n'étaient point nécessaires pour saisir le sens des livres sacrés.

A Florence il n'y a eu jusqu'au XVII[e] siècle aucun enseignement régulier et officiel de l'hébreu ; pourtant nous n'ignorons point que les deux membres les plus illustres de l'Académie platonique florentine, c'est-à-dire, Angelo Poliziano et Pico della Mirandola, avaient connaissance de l'hébreu. Le maître d'hébreu de ce dernier a été Jochanan Allemano, un juif de Constantinople, auteur de deux commentaires bibliques, l'un sur le cantique intitulé *Chések*

Shelomo (Le désir de Salomon) (1), l'autre sur le Pentateuque, intitulé *Ene ha-'eda* (Les yeux de la Congrégation) (2).

Et en général il faut reconnaître que jusqu'à nos jours les juifs ont été les meilleurs maîtres de la langue hébraïque, les plus constants et les plus répandus. Nous les trouvons pour longtemps dans toutes les grandes villes de l'Italie conserver à eux seuls la tradition de l'enseignement de l'hébreu; aujourd'hui encore nous n'avons pas en Italie d'hébraïstes mieux autorisés que les juifs ou que les savants qui ont reçu directement des juifs leur instruction.

Mais, pour tenir un certain ordre chronologique dans notre exposition sommaire, puisque nous ne sommes arrivé jusqu'ici qu'à

(1) Sous ce même titre il y a aussi un commentaire sur Isaïe d'un certain Salomon fils d'Isaac de Salonic, auteur du XVI[e] siècle.

(2) Cfr. De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei e delle loro opere*. Parma, 1802, I.

la fin du XVI[e] siècle, nous nous bornerons à rappeler encore le nom de ce fameux médecin et philosophe juif de Lecce, Abraham de Balmes qui professait à l'université de Padoue, où il mourut en 1523, auteur d'une grammaire hébraïque très-accréditée, publiée en hébreu et en latin, à Venise, en la même année sous le titre: *Miqne Abram-Peculium Abrae.* Dans la même université, à la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e] siècle, la philosophie était enseignée par le médecin Élie Del Medico, originaire de l'île de Créte, auteur d'un livre intitulé: *Bechinat hadat* (L'examen de la Loi), composé en 1491; mais, célèbre parmi tous les hébreux qui non-seulement ont parfaitement connu leur langue ethnique, mais encore contribué à la répandre, se signale parmi les professeurs de Padoue cet Élie Levita né à Neustadt près de Nurenberg en Allemagne, mais qui passa en Italie la plus grande partie de sa vie et y déployat son activité

de maître et d'écrivain, ce savant illustre que l'Italie et l'Allemagne réclament de même comme leur gloire nationale. Il nacquit vers l'année 1472; en 1504, il enseignait l'hébreu à Padoue, où il composa à l'usage de ses élèves, son exposition de la grammaire de Moïse Qimchi *(Comento)* qui fut publiée à Pesaro en 1508, sous le nom de Benjamin fils de Judas, son propre élève qui lui avait volé le manuscrit. En 1509, après le pillage de Padoue, pendant lequel il perdit tout son bien, il se rendit à Venise où il demeura trois ans. En 1512, il entreprit son voyage de Rome, où il fut accueilli par le cardinal Egidio, qui le retint près de lui 13 ans, pour en apprendre l'hébreu, et lui facilita la composition de plusieurs ouvrages; pendant le pillage de Rome, en 1527, Élie perdit son bien pour la seconde fois, revint à Venise, où après s'en être absenté pour peu de temps pour se rendre en Allemagne, il mourut en 1549. Il était grammairien ex-

cellent, (1) critique et poëte ; ses livres étaient estimés également par les juifs et par les chrétiens, recherchés, achetés, traduits; il enseigna l'hébreu à plusieurs chrétiens et il apprit son grec de son illustre élève, le cardinal Egidio. Ses ouvrages sont nombreux ; outre le *Comento,* on estime beaucoup sa grammaire publiée sous le titre: *Ha-bachur,* un traité sur les mots irréguliers *Ha-harcaba,* un traité sur les accents intitulé: *Tub tàcam* (Le bon goût), sa *Critique de la critique* ou *Masoret hamasoret* (2), son lexicon chaldéen, targoumique etc., publié en 1541, pour la première fois, in-folio sous le titre: *Meturgheman,* un traité de phonologie hébraïque etc., sous le titre: *Pirqe Elia* (Les chapitres d'Élie), un choix de 712 mots rabbiniques ou-

(1) On l'appelait même simplement : *Medakdek*, le grammairien.

(2) Sous le titre *Masoret ha-talmûd*, c'est-à-dire Critique Talmoudique, il existe une introduction très-appréciée à l'étude du Talmoud d'un juif de Rovigo, Salomon Panzi (commencement du seizième siècle).

bliés par les dictionnaires, publié in-4°, sous le titre : *Tishbi* (1541) ; un livre de souvenirs, ou concordances bibliques (Zicronot) de notes critiques, et autres livres moins importants.

Un autre juif nommé Élie, de Mantoue, publia en 1557 à Crémone un commentaire litéral du Pentateuque, sous le titre : *Or Enajim* (Lumière des yeux). Les juifs de Mantoue avaient eu, presqu'un siècle avant, un rabbin éminent, messer Léon ou Judas, philosophe, orateur et grammairien, auteur d'une grammaire hébraïque dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris sous le titre de *Libnàt ha-sappir* (Le blancheur du saphir), d'une rhétorique plusieures fois imprimée, sous le titre : *Nofet tsufim* (Distillation du miel), d'un commentaire inédit sur les Proverbes, dont le manuscrit se trouve à Parme, d'une Logique sous le titre : *Miclàl jofi* (Beauté parfaite). Il traduisit aussi en hé-

breu les Topiques et les Analitiques d'Aristote. Un autre rabbin de Mantoue, mort en 1580, Giuda Moscato, mérite d'être cité par son commentaire sur le *Cuzari* de Giuda Lévita, intitulé: *Qol Jehuda* (La voix de Judas), publié à Venise en 1594. Le médecin de Mantoue, Léon Porta, appelé aussi Abraham Arié, né en 1542, mort en 1612, composa entr'autres, un livre fameux, devenu très-rare, sous le titre: *Sha-ilje hghibborim* (Boucliers des forts), dans lequel, avec une grande érudition, il expose les antiquités sacrées et profanes du peuple hébreu; Abraham Colorni de Mantoue, qui publia en 1593 à Prague sa *Scotographia ovvero scienza di scrivere oscuro facilissima et sicurissima per qualsivoglia lingua* et traducteur de la *Clavicula Salomonis.* David Provenzale de Mantoue était auteur d'un commentaire sur le Pentateuque sous le titre : *'Ir David* (Ville de David), d'une *Grammaire hé-*

braique intitulée: *Migdal David* (Tour de David), et d'un catalogue de plus d'un millier de mots qui de l'hébreu auraient passé au latin, à l'italien et à d'autres langues; ses deux frères Judas et Moïse (ce dernier est mort en 1577 âgé de 73 ans) ont publié à leur tour, entr'autres, le premier, un livre intitulé: *Nefutsot jehudà* (Dispersion de Judas), le second des Consultations sur la *Main forte* de Maïmonide et une poésie grammaticale imprimée en 1597 à Venise sous le titre: *Beshem Kadmon* (Au nom de l'Eternel). Enfin les juifs de Mantoue, lesquels, dans notre siècle encore ont compté des rabbins fort distingués, réclament comme une gloire de leur synagogue Azaria de'Rossi, bien qu'il ait passé la plus grande partie de sa vie à Ferrare. En 1573 il publia à Mantoue son livre intitulé: *Meor ·enàjim* (Lumière des yeux) divisé en trois sections; la première intitulée *Qol elohìm* (Voix de Dieu) décrit le

tremblement de terre qui effraya Ferrare en 1571, et en cherche les causes; la seconde : *Hadràt zeqenim* (Gloire des vieux) traduit l'histoire d'Aristèe des LXX interprètes; la troisième : *Imre binà* (Mots d'intelligence), contient 60 chapitres sur différents points d'histoire, d'archéologie, de chronologie, d'érudition. Azaria de' Rossi était né à Mantoue vers 1514, et mourut près de Mantoue entre le 1576 et le 1578 (1). Il est aussi auteur d'autres écrits.

Padoue a donné naissance à Samuel Archevolti grammairien (mort très-âgé en 1611), auteur d'une grammaire hébraïque (Venise 1602, Amsterdam 1731), intitulée: *'Arugàt habosem* (Parterre d'aromates), et d'un volume de lettres publié en 1553 à Venise sous le titre: *Ma'hjan gannim* (La fontaine des jar-

(1) On peut consulter sur ce savant rabbin une biographie complète qui a paru en 1868 à Padoue sous ce titre: *Della vita e degli scritti di Azaria de' Rossi;* cenni di Benedetto Levi.

dins). Nous rapporterons encore à la fin du XVI[e] le nom d'une juive romaine, Debora Ascarelli, qui composait des poésies en hébreu et en italien, et qui traduisit en vers italiens plusieurs poésies hébraïques; du rabbin de Venise Geremia Coen, mort en 1604, auteur d'un commentaire sur les *Pirqê abot*, qui se conserve dans la Bibliothèque de Parme; Mardocheus Dato, rabbin, auteur d'un livre intitulé: *Migdal David* (La tour de David) sur le Messie qui devait arriver selon lui l'année 1575, d'un commentaire sur toutes les *Haftarot*, c'est-à-dire, *Leçons prophétiques*, sous le titre: *Shémen hamishcha* (Huile de l'onction) achevé en 1589, et d'un volume d'Hymnes sacrés rimés avec commentaire, recueillis sous le titre général de *Zimrat jah* (Louange de Dieu); les trois Jachia qui, d'origine portugaise, ont acquis à Imola, en Romagne, une grande réputation parmi les érudits du XVI[e] siècle; Joseph était auteur d'un

commentaire sur les Agiographes et d'un traité intitulé : *Tora Or* (La loi lumière), et Ghedalia son fils de la *Shalshélet ha-qabbala* ou Chaîne de la tradition, œuvre importante et intéressante, une espèce d'encyclopédie juive en trois parties. La première nous fournit la chronologie sacrée et la série des docteurs de la loi juive jusqu'au siècle de l'auteur; la seconde contient des dissertations sur le monde et sur les astres, sur la génération, sur la création de l'âme, sur les sortilèges et les esprits, sur les monnaies et mesures juives; la troisième discute sur la création du monde, sur les anges et sur les diables, sur le paradis et sur l'enfer, sur la langue primitive, sur la langue de Moïse, sur plusieures inventions, sur l'origine des royaumes, sur les événements les plus importants de l'histoire. Dans ce livre est aussi indiquée la tradition selon laquelle Titus, après la destruction de Jérusalem, aurait amené à Rome quatre des familles

juives plus distinguées (1). À l'une de ces quatre familles se vantait d'appartenir David de Pomis, né en 1525 à Spoleto; instruit d'abord par le médecin de Todi, Jechiel Alatino, il prit son doctorat en médecine et philosophie à Pérouse; il professa à Magliano; ensuite, il se mit au service du comte Nicola Orsino, des princes Sforza et enfin du Pape Pie IV, devant lequel, à la présence des princes et des cardinaux, il prononça une oraison latine. Persécuté avec ses corréligionaires par le Pape Pie V, il quitta Rome et se refugia à Venise, où il publia ses livres: entr'autres, sous le titre de *Tsemach David* (Germe de David 1587), un dictionnaire hébreu - rabbinique - latin - italien très-copieux; une traduction italienne de l'Ecclésiaste; il compose aussi un livre d'*Esposizioni sopra Job e sopra Daniele*. Quoique né en 1500, à Salonic, et mort en 1580 dans la

(1) Cfr. Ravà. *Gli ebrei in Bologna*. Vercelli, 1872, pag. 6.

même ville, où il exerça les fonctions de rabbin, il était italien, et originaire de Trani ce jurisconsulte juif qui s'appelle précisément Moïse de Trani, auteur d'un traité sur les rites des juifs intitulé : *Bet elohìm* (Maison de Dieu), et d'un résumé des lois sous le titre : *Qiriatsèfer* publiés l'un et l'autre à Venise. Son fils Joseph, mort rabbin de Constantinople en 1639, écrivit, entr'autres, des Discours sur le Pentateuque.

Malgré de grands événements, tels que la fondation de la Bibliothèque ambroisienne, de l'imprimerie orientale des Médicis et du Collège de Propagande, on peut dire qu'entre la fin du XVI^e^ et la seconde moitié à peu-près du XVIII^e^ siècle, l'étude de l'hébreu a traversé (comme d'ailleurs, d'autres branches de la culture italienne) une période assez obscure qui pouvait ressembler à une décadence. Nous n'avons pas, en effet, depuis l'année 1600 juisqu'en 1730 de très-grands noms à citer dans l'étude de l'hébreu. Les universités italiennes ayant

sommeillé presque tout ce temps, non seulement n'ont pas continué les bonnes traditions littéraires du XV[e] et XVI[e] siècle, pour l'enseignement de l'hébreu, mais elles ont presqu'entièrement cessé de l'enseigner. Nous devons pourtant faire exception en faveur du *Studio* ou université de Florence (1), dans lequel vers la fin du XVII[e] siècle, pour la première fois, fut instituée une chaire d'hébreu sous le Grand Duc Côme III. « L'institution de cette chaire, dit Prezziner (2), doit

(1) A l'université de Pise aussi dans le siècle XVII, la chaire d'hébreu fut occupée, d'abord par l'ex-juif florentin Côme Svetonio, ensuite par François son fils et par l'ex-juif Jona de Galilée.

(2) *Storia del pubblico studio e delle società scientifiche e letterarie di Firenze.* Firenze, 1810, II.

Voici encore ce que Lorenzo Magalotti écrivait en 1698 à son ami le prieur Del Bene: «.... l'amicizia e la confidenza del P. Benedetti, maronita onorato dal Granduca nostro Signore della lettura delle lingue orientali in codesta università. Saranno intorno a sett'anni che S. A. cavò questo degnissimo soggetto di Roma per riordinare l'orribil caos in cui eran ridotti i caratteri non so se di dieci lingue orientali fatti gettare con centotrentamila scudi di spese dal Gran Duca Ferdinando I allora Cardinale e protettore del Collegio *De Propaganda Fide.* »

Le pape Paul V, par une bulle du 28 septembre 1610

être attribuée, sans doute, à la passion du Grand Duc pour les études ecclésiastiques. C'est à Paolo Sebastiano Medici, issu de famille juive à Livourne, converti au christianisme, et reçu dans les ordres, que la chaire d'hébreu fut conférée. Il était, en effet, tout à fait digne de l'occuper. Les nombreuses publications, et, entr'autres, celles qui témoignent de ses vastes connaissances sur la Bible et sur les livres rabbiniques, en sont le meilleur document. Ce fut au mois de juin de l'année 1692, que Medici devint professeur de la langue sacrée à Florence, et, de suite, il reçut comme honoraire 190 écus par an. En 1718, à ces appointements on ajouta autres 30 écus, ayant été transféré à la chaire

avait ordonné que dans chaque *Studio* de moines il y eut un maître d'hébreu, de grec et de latin, et dans chaque *Studio* de premier ordre, en surplus, un maître d'arabe. Mais l'ordre ne semble pas avoir eu de suite. Ce ne fut que par la fondation du Collége de Propagande en 1622, par le Pape Urbain VIII qu'on put assurer à Rome un enseignement régulier, suivi et important des langues orientales.

des Saintes écritures (1). » Dans le XVII^e siècle, et au commencement du XVIII^e à Florence des savants éminents tels que Anton Maria Salvini, Francesco Redi, Antonio Cocchi, Antonio Magliabechi et autres, ont connu l'hébreu; et grâce à la présence d'un seul professeur, il s'est créé à Florence, sous Côme III, et après lui, un mouvement considérable en faveur des études hébraïques, qui a pu paraître insignifiant alors, jugé de près, avec le microscope habituel des malveillants qui décident de l'importance d'une chaire du nombre des élèves qui la fréquentent, mais qui laissa pourtant des traces sensibles dans l'histoire de notre culture. Il sera donc toujours sage de la part des gouvernements de ne pas juger de l'opportunité d'une chaire d'après la seule statistique des élèves; le nombre ne signifie pas grande chose; c'est sur la qualité des maîtres et des élèves qu'il

(1) Prezziner dit précisément « nell'occasione d'essergli stato ordinato di passare alla lettura sacra. »

faut savoir compter; tel professeur aura dix élèves, tel autre en aura un seul; mais les dix probablement tomberont tous dans l'oubli, l'élève unique deviendra peut-être un grand orientaliste. Nous avons entendu, par exemple, que le célèbre sinologue Stanislas Julien à Paris a dû se plaindre de ne pas pouvoir, en certaines années, poursuivre ses cours savants, faute de disciples; mais, en revanche, il eut la chance de voir arriver un jour à Paris un italien, qui devait à lui seul maintenir en honneur toute son école; si un ministre français trop impatient, dans les années où les cours du savant sinologue français étaient à peu-près déserts, s'était empressé de supprimer comme inutile la chaire du chinois, les études orientales ne compteraient probablement pas aujourd'hui sur un sinologue et yamatologue tel que monsieur Severini.

Au commencement du XVII[e] siècle, et précisément en 1608, Benedetto Biancuccio pu-

bliait à Rome ses *Institutiones in linguam sanctam hebr.*, suivi d'un *Tractatus de abbreviaturis rabbinicis;* en 1616, Francesco Mario Calasio publiait dans la même ville ses *Canones generales linguae sanctae,* et en 1617 son *Dictionarium hebraico-latinum;* en 1621, ses *Concordantiae S. Bibl. hebr. cum convenient. lingg. Arab. et Syr.* en quatre volumes in-folio, ouvrage remarquable même aujourd'hui; Francesco Donato illustrait la langue sacrée, par ses *Poma aurea* (Rome 1618). A l'année 1608 remonte la première édition publiée à Genève de la fameuse traduction italienne de la Bible par Jean Diodati, originaire de Lucques, lequel à l'âge de 19 ans était nommé à Genève professeur d'hébreu et de théologie. Tiraboschi cite encore un dictionnaire manuscrit hébreu en 4 vol. in-folio, et une grammaire de l'hébreu d'un certain Eliseo Pesenti de Bergamo (1). Mon-

(1) Le capucin Eliseo Pesenti est mort en 1634 à Bergamo, sa ville natale; il enseigna pendant trente ans l'hébreu dans son propre couvent.

seigneur Giuliari (1) nous apprend le nom du moine théatin Luigi Novarini de Vérone, auteur de plusieurs volumes in-folio, qui témoignent de ses connaissances en hébreu : *Electorum sacrorum* (Venise 1626-1653), *Schediasmata sacro-prophana* (Lyon 1653), *Adagia formulaeque proverbiales* (Vérone 1651), *Admiranda orbis christiani* (Venise 1680) ; et de Giannantonio Brighenti, dont Scipione Maffei connaissait deux manuscrits : Traduction du Commentaire de Abravanel sur Daniel, et un Catéchisme en hébreu pour les juifs convertis.

Le moine bernardin Jules Bartolocci, né à Celano près de Montefiascone en 1613 (selon Tiraboschi en 1615), mort en 1687, professa a Rome, pendant trente-six ans au Collége des Néophytes, où l'on publia (1675-93) sa *Bibliotheca Magna Rabbinica* en quatre gros volumes in folio, continuée après lui par son disciple le père Charles Imbonati. Il était en même

(1) Mémoire cité, dans la *Rivista orientale*.

temps que professeur, *scrittore* à la Bibliothèque du Vatican. Imbonati était de Milan ; après avoir achevé le quatrième volume de la *Bibliotheca Rabbinica* de Bartolocci, il publia en 1694 la *Bibliotheca latino-ebraica*, c'est-à-dire d'écrivains latins qui ont écrit sur les juifs, leur religion et leur mœurs. Antonio Giggei, docteur du Collége Ambroisien de Milan, dont nous aurons encore occasion de parler, publiait en 1620 une traduction en latin des Commentaires du rabbin Salomon Isaacide, de Aben Esra et de Levi ben Gerson sur les Proverbes de Salomon. Il composa aussi une grammaire, toujours inédite, du chaldéen ; en 1632, engagé par Urbain VIII au Collége de Propagande était sur le point de quitter Milan, lorsqu'il mourut. On cite encore le nom d'un jésuite de Palerme, Giambatt. Giattini, mort en 1672 à Rome, comme celui d'un érudit qui aurait connu le grec et plusieures langues orientales.

Parmi les *scrittori* de la Bibliothèque du

Vatican pour la section des manuscrits hébreux on signalait à la fin du XVII[e] siècle Giovanni Pastrizio de Spalatro en Dalmatie, lequel, en mourant en l'année 1708, léguait au Collége de Propagande une collection choisie de livres hébreux. — Dans le séminaire de Padoue l'enseignement de l'hebreu a été inauguré par le père Maria Luigi Benetelli nè en 1641 à Vicenza, mort à Padoue en 1725. Il avait appris son hébreu de deux rabbins, et il fut engagé au séminaire de Padoue par le cardinal Gregorio Barbarigo, le même qui protégeait le célèbre Marracci. En 1681 ont paru à Venise les *Rudimenta grammaticae hebraeae ad usum seminarii patavini.*

En l'année 1707 Biagio Garofalo publiait à Rome ses *Considerazioni intorno alla poesia degli Ebrei e dei Greci,* qui amenait une polémique obstinée avec Bernabò Sacchi, pseudonime de Rabeni, à laquelle ont pris part Casini, Mattei et autres.

Du reste, dans le XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e], c'est encore aux juifs que revient le plus grand mérite pour la continuation, toute empirique qu'elle fut, de l'étude de l'hébreu. Parmi les juifs italiens qui ont publié entre les années 1600-1730 des livres en hébreu, ou sur la langue hébraïque (1) on doit signaler: Moïse Chèfets mort à Venise en 1713 âgé de 103 ans, auteur d'un vaste commentaire philosophique du Pentateuque, in-folio, intitulé : *Melechet Machashebet* (œuvre artificieuse); Aaron Coen de Raguse, qui, en 1657, publiait à Venise un commentaire sur le Pentateuque sous le titre: *Zeqàn Aaron* (Barbe d'Aaron); Benjamin Coen d'Alexandrie en Piémont, rabbin à Reggio,

(1) Son fils Gerson, au contraire, mourut à l'âge de 17 ans après avoir donné preuve de son talent et de son érudition hébraïque par son traité sur les rimes hébraïques et rimaire hébraïque publié en 1700 à Venise, sous le titre: *Jad charuzim*, et par un Epilogue en vers des 613 préceptes. Le rimaire du jeune Chéfets a été ensuite augmenté par S. Calimani.

auteur d'un commentaire sur les Lamentations de Jérémie sous le titre: *Allon bacut* (Chêne du pleur); Giuseppe Conzio de Asti en Piémont, auteur d'un commentaire sur le livre de Esther, intitulé: *Dibre Ester* (Les paroles de Esther), publié à Chieri en 1628; Giuseppe Ganso, rabbin de Pérouse, mort à Jérusalem, auteur d'*Hymnes sacrés* ou *Pizmonim;* Isaac Lampronti médecin et rabbin de Ferrare, où il mourut âgé en 1756, auteur de la célèbre encyclopédie juive, malheureusement encore en partie inédite, sous le titre: *Pàchad Itschaq* (Crainte d'Isaac) (1). Léon de Modène, autrement appelé Judas Arié, rabbin de Venise (né en 1571, mort en 1648), auteur d'un dictionnaire hébreu et italien intitulé: *Galùt Jehuda*

(1) Nous possédons maintenant sur lui un essai biographique très-soigné, par Benedetto Levi: *Della vita e delle opere di Isacco Lampronti* (Padoue 1871). Isacco Lampronti était né en 1679; avait étudié à Padoue; son maître en théologie avait été Isaac Cantarini; âgé de 30 ans il enseignait le Talmoud dans la Congrégation juive de Ferrare et prêchait a la synagogue; en suite, il la dirigeait dans la qualité de rabbin.

(Captivité de Judas), publié à Venise en 1612; d'un traité pour exercer la mémoire, intitulé: *Leb ari* (Cœur de Léon, ou de Judas) publié à Venise en la même année, de différents discours accueillis sous le titre: *Midbar Jehuda* (Désert de Judas) (1), d'un volume de secrets et d'énigmes, sous le titre: *Sod jesharim* (Le secret des justes), d'un traité sur le jeu des cartes: *Sur mera'* (Eloigne-toi du mal), d'une *Historia de'riti hebraici* (Venise 1687), traduite en plusieures langues, de deux livres de polémique, et des mémoires sur sa vie sous le titre: *Chajje Jehuda* (Vie de Judas), inédites (2); Sabtai Chajjm Marini, médecin et rabbin de

(1) A la fin des discours, il y a cette poésie curieuse qui peut être lue matériellement comme de l'hébreu et comme de l'italien et avoir toujours un sens possibile.

(2) La Bibliothèque de Parme possède en outre un ouvrage de Léon de Modène intitulé: *Bouclier et Epée*, dont un extrait de 6 pages a été publié en 1856 par Geiger à Breslau dans son livre sur *Leone da Modena*. Voir sur ce même auteur la biographie qu'en a composée Moïse Soave de Venise.

Padoue, où il mourut en 1740, traducteur en hébreu et en octaves des Metamorphoses d'Ovide, d'après la traduction en octaves italiennes d'Anguillara (le manuscrit autographe existe dans la collection De-Rossi); un autre rabbin de ce nom, Salomon Marini, fils d'Isaac, mort à Padoue en 1670 était auteur d'un commentaire sur Isaïe, sous le titre: *Tiqqun 'olam* (Correction du siècle); Emmanuel Porto de Trieste, rabbin dans sa ville natale et puis à Padoue, astronome, géographe, et philosophe distingué, auteur d'un traité d'arithmétique (Venise 1627) en hébreu sous le titre: *Ober lassocher* (Qui passe au marchand), d'un traité en latin intitulé: *Diplunarologia* (qua duo sacrae scripturae oracula de regressu solis tempore Ezechiae et immobilitate luminarium sub Josue declarantur), publié à Venise en 1643, dédié à l'empereur Ferdinand III, traduit par l'Aut. même en hébreu et envoyé avec des additions en Transilvanie à Laurent Dalnaki,

qui à son tour le traduisit en latin; Raphaël Rabeni médecin et rabbin de Padoue, mort en 1717 (grâce à son savoir, à 15 ans il était déjà rabbin; il y a de lui quatre ouvrages de polémique littéraire); Jacob Tsahalòn, médecin et rabbin de Ferrare né à Rome en 1630, mort à Ferrare en 1693, auteur d'un livre de médecine contenant une pathologie complète, intitulé: *Otsàr hachajjìm* (Trésor de la vie), publié à Venise en 1683, et d'un commentaire inédit sur Isaie; Domenico Pio Rosini, juif converti de Vérone, professeur d'abord de langue hébraïque au séminaire de sa ville natale, ensuite, de langues orientales dans le séminaire de Montefiascone, auteur d'un Catéchisme pour les néophites publié à l'imprimerie de Propagande, d'une oraison: *De Mosaicae historiae praestantia* (Vérone 1741) et d'une traduction en vers italiens des Lamentations de Jérémie (Vérone 1756). Dans les siècles XVIII[e] et XIX[e], encore, la communion israë-

litique a toujours contribué d'une manière essentielle à répandre la culture de la langue ethnique des juifs. Je poursuivrai donc à citer ici les plus connus entre les auteurs modernes juifs avant de reprendre l'exposition des progrès qu'avec la renaissance de l'érudition et de la critique au siècle passé les érudits chrétiens de l'Italie ont amené eux-mêmes dans la connaissance de la langue et de la littérature des Hébreux.

Samuel David Luzzatto, dans ses précieux *Prolegomeni ad una grammatica ragionata della lingua ebraica* (Padoue, 1836) nous apprend les noms de quelques israëlites qui dans le siècle passé et dans le nôtre ont illustré la langue hébraïque: entr'autres, Menachem Navarra, rabbin de Vérone, par une dissertation sur certaines questions de prononciation publiée à Mantoue en 1744 (1); le rabbin Simon

(1) Steinschneider n'en fait pas mention. Le livre est partagé en trois traités: 1. Sur la manière de lirela Bi-

Calimani de Venise par sa grammaire hébraïque (Venise 1751), Samuel Romanelli de Mantoue par sa grammaire raisonnée hébraïque et italienne (Trieste 1799), et un résumé de la même grammaire pour les commençants, resté inédit; le rabbin Judas Briel de Mantoue où il mourut en 1722 par son résumé élém. de la grammaire hébraïque (Mantoue 1730), le rabbin Anania Coen de Reggio, mort à Florence en 1834, auteur d'une grammaire élémentaire (Venise 1808), d'un recueil de verbs tirés du langage misnique (Reggio 1822) et d'un dictionnaire hébreu-italien et italien-hébreu (Reggio 1812), Samuel Vita Loly de Gorizia,

ble; 2. Il contient des conseils aux jeunes fiancés; 3. C'est une instruction sur la manière de sanctifier les jours de fête. Le même rabbin imprima en 1753 à Vérone un éloge en hébreu des deux rabbins père et fils, Natan et Ezechia Pincherli (professeurs d'hébreu et collecteurs de livres hébreux, qui appartiennent maintenant à Israele Forti de Vérone), et en 1756 un projet d'études pour les écoles des juifs. Le rabbin de Vérone docteur Isaac Pardo possède à Vérone un manuscrit inédit de Navarra, sous le titre: *Rùach chen vetachanunim* (L'esprit de grâce et de supplications), un recueil d'études sur la Bible et sur le Talmoud.

auteur d'une grammaire de l'hébreu par demandes et réponses. C'est enfin principalement par le mérite d'un savant rabbin, Abraham Cologna, que l'avocat italien Sarchi, après avoir publié en 1824 à Londres en anglais un *Essay on hebrew Poetry ancient and modern*, a pu compiler et publier en 1828 à Paris en français sa *Grammaire hébraïque raisonnée et comparée*. De-Rossi dans son *Dizionario degli autori ebrei* nous avait appris le nom de quelques autres juifs italiens du siècle passé qui nous ont laissé quelques documents de leur science de l'hébreu, savoir: Abi 'Ad Basila rabbin de Mantoue, mort en 1743, qui publiait en 1730 dans cette ville un traité en faveur de l'hébraïsme contre les philosophes, sous le titre *Emunat chakamim* (Foi des sages); Raphaël Chajjim Basila, son fils, publiait en 1742 la Bible hébraïque intitulée: *Minchàt shai*, édition critique, dans laquelle il corrigea le texte sur les meilleures éditions, sur les corrections de

Norzi, dont il commenta à son tour le commentaire, et il cita à la fin du volume des variantes tirées des éditions les plus accréditées); Isaïe Bassani, rabbin de Reggio, mort en 1739, auteur des Consultations qui forment la seconde partie du *Todat shelamim* publié à Venise en 1741, et père du rabbin Bénjamin, né en 1701, mort en 1790, auteur de poésies hébraïques que De Rossi appelait élégantes; (Moïse Chajjm Luzzatto né à Padoue en 1707, poëte, philosophe, cabaliste etc., auteur d'une réthorique hébraïque imprimée à Mantoue en 1727 sous le titre: *Leshòn limudìm,* Langue des savants, et dédiée à son maître, avait été son élève à Padoue); Emmanuel Riki de Ferrare d'abord maître à Trieste, puis rabbin à Rovigo, à Finale, à Florence, à Livourne, mort en 1733, auteur d'un commentaire cabalistique sur les Psaumes, in-folio, intitulé: *Choze tsion* (Le voyant de Sion) imprimé à Livourne en 1742; Josué Segre de Verceil, en Piémont, rabbin à

Scandiano, où il mourut vers la fin du siècle passé plus que octuagénaire, auteur d'un commentaire sur les Psaumes, et d'un faible traité contre la religion chrétienne, composé à 23 ans; David Viterbi de Mantoue, auteur d'un livre de critique biblique estimé, sous le titre : *Em lammsòret* (La mère de la Masora) (1). En général, de même que nous avons pu dire que l'histoire de l'orientalisme à Rome est presqu'identifiée avec l'histoire des missions catholiques, on peut ajouter que l'histoire des études hébraïques s'est essentiellement développée dans la synagogue, par le fait des rabbins, qui avaient soin de conserver la langue, les dogmes, les rites, les croyances, les légendes traditionnelles, et de défendre le judaïsme contre la persécution et la polémique des chrétiens. De même que les missions catholiques nous ont apporté

(1) Nous ignorons la nationalité de Arizara qui en 1782 imprimait a Modène une dissertation *De hebraicorum characterum origine et antiquitate.*

des matériaux considérables pour la science, mais n'ont jamais poursuivi un but entièrement et exclusivement scientifique, les rabbins juifs, à peu d'exceptions près, ont contribué, parmi nous, d'une manière presqu'entièrement empirique et matérielle au progrès de la philologie orientale. Nous leur devons, comme qu'il en soit, de la reconnaissance; mais puisque notre siècle a pu admirer en Allemagne, par tant de savants juifs de premier ordre, en Italie, par un glottologue de génie, par monsieur Ascoli, l'aptitude exceptionnelle des juifs pour la linguistique, on doit souhaiter que tous les rabbins juifs sortent du cercle étroit de leur église, où l'élargissent du moins pour y faire entrer la science.

Quoiqu'il ne soit précisément un philologue, monsieur Elia Benamozegh rabbin de Livourne, auteur d'un commentaire sur le Pentateuque et d'autres ouvrages en hébreu, a contribué à procurer une meilleure con-

naissance du judaïsme par ses deux volumes: *Storia degli Esseni* publiée à Florence chez Le Monnier, et *Morale juive et morale chrétienne,* publiée en français à Paris où il remporta le prix de l'Alliance israëlitique universelle. Mais le rabbin, comme il arrive souvent dans les hommes d'église, est visiblement encore dominé par l'esprit de secte; la polémique l'emporte sur la critique, la propagande religieuse sur la propagande scientifique. Nous signalerons encore parmi les juifs italiens qui possèdent mieux la langue hébraïque et desquels nous avons eu notice, à Florence Benjamin Consolo traducteur du livre de Job et des Lamentations de Jérémie (1). On lui doit aussi la traduction italienne des Devoirs des cœurs de Bachja Ibn Pakuda. À Florence on doit encore signaler D. I. Ma-

(1) Cfr. pourtant le compte-rendu sur cette traduction que le professeur Lasinio a inséré dans la *Nuova Antologia* (août 1874).

roni rabbin majeur, qui publia une traduction italienne d'après la traduction hébraïque et la française de Munk du traité théologique et philosophique de Moïse ben Maïmon intitulé : *Le guide des égarés;* à Livourne le rabbin Costa, auteur d'une *Grammatica Ebraica* (Livourne 1865; à Livourne même avaient paru trois ouvrages de Léon Reggio, actuellement rabbin majeur à Ferrare, c'est-à-dire en 1844, une *Grammatica ragionata della lingua ebraica,* et des *Elementi di ortologia della lingua ebraica con vocabolario di voci comuni rabbiniche,* en 1860; son *Studio pratico della lingua ebraica, opera divisa in tre parti con vocabolario domestico, modi di dire e dialoghi famigliari).* Nous signalerons encore à Londres le rabbin majeur Benjamin Artom, piémontais, auteur de beaux sermons; à Rome le Dr Ascarelli et le maître Capua; à Turin David Terracini auteur des *Elementi grammaticali della lingua ebraica* (Turin 1868). Nous termine-

rons enfin cette longue énumération par quelques mots sur un israëlite qui a bien mérité de ses corréligionaires et, pourtant, mieux que tout autre peut-être contribué à les rapprocher des chrétiens.

Joseph Levi, directeur du journal *L'educatore israelita* (feuille périodique qui, sous le titre de *Vessillo israelitico* est continué par le rabbin Flaminio Servi à Casale), mort à Verceil le 10 juillet 1874, était né dans cette ville en l'année 1814. Il avait reçu son instruction dans le Collége israëlitique Foa de Verceil, et avait appris si bien l'hébreu qu'il pouvait l'écrire avec aisance; dans sa jeunesse il fit même un tour de force en traduisant l'ode fameuse de Manzoni *Il cinque maggio*, non-seulement en hébreu mais dans le même mètre de l'original. Joseph Levi a publié, entre autres choses, 1° en 1861 à Florence chez l'éditeur Le Monnier un volume de *Parabole, leggende e pensieri*, recueillis des livres tal-

moudiques des premiers cinq siècles du christianisme (il en existe une traduction allemande); 2° *Studio critico e storico della teocrazia giudaica* (Florence, Le Monnier, 1863); 3° *Cristiani ed Ebrei nel Medio Evo,* tableau de mœurs avec des notes et des légendes judaïques; 4° *Catechismo israelitico* (Vercelli, 1867); 5° *Autobiografia d'un padre di famiglia* (Florence, Le Monnier, 1868); qu'on pourra consulter ainsi que l'excellente biographie du professeur De Benedetti, si on désire de plus amples détails sur ce littérateur distingué, qui n'était pas, à vrai dire, philologue profond, mais qui eut le mérite d'avoir utilisé ses connaissances sur la langue post-biblique pour populariser la littérature rabbinique, généralement très-peu connue et très-mal jugée par les lecteurs chrétiens.

Nous arrivons enfin à réunir quelques notices sur les juifs italiens qui dans notre siècle non-seulement ont bien connu l'hébreu,

mais soit par intuition, comme Paggi, soit par étude, comme Reggio, Luzzatto, Lolli, Mortara, De Benedetti, Castelli et quelques autres, sont arrivés à une conception scientifique de la langue de leurs pères. Le premier par ordre de temps et par renommée est Samuel David Luzzatto, dont nous avons déjà mentionnés les *Prolegomeni*.

Samuel David Luzzatto, mort en 1865 à Padoue, était né à Trieste le 22 août 1800; à l'âge de huit ans il lisait et comprenait dans l'original, le livre de Job, et composait une ode en hébreu en honneur de Napoléon. A quatorze ans, il composait une dissertation pour prouver que le Talmoud a précédé la Qabbala; toutes ces recherches étaient le résultat d'un travail solitaire et indépendant; car ce ne fut qu'un an plus tard qu'il entra en correspondance avec les savants Isaac Samuel Reggio et Samuel Vita Lolli de Gorizia. Tout jeune homme, il ouvrit à

Trieste une école privée qui eut bientôt du retentissement; aussitôt fondé l'Institut ou Collège rabbinique de Padoue, S. D. Luzzatto y fut appelé comme professeur d'hébreu (1829). Avant cette époque il avait recueilli plusieurs de ses poésies hébraïques et publié, dans un journal de Vienne, ses recherches savantes sur les synonimies apparentes de la langue sacrée. Il a écrit beaucoup, et au même temps, avec une rare habileté, en hébreu. Dans ses leçons d'hébreu, S. D. Luzzatto se conformait à la méthode de Gesenius, qu'il modifiait pourtant considérablement. Il enseigna aussi les éléments du chaldéen biblique, du talmoudique et du syriaque. Les juifs italiens accouraient à ses leçons à Padoue; des savants étrangers, tels que Gesénius, Delitzsch, Geiger, Zunz, Rosenmüller savaient tirer un excellent parti de ses vastes connaissances; il travaillait à compléter sa traduction de la Bible, lorsqu'il mourût. Parmi ses nom-

breux écrits, dont un grand nombre se trouve dispersé dans les journaux israëlitiques allemands, nous mentionnerons une traduction italienne des prières hébraïques de rite allemand (Vienne 1821) et de celles du rite italien (Vienne 1829), *Philoxenus* (en hébreu) sur la Paraphrase d'Onqelos (Vienne 1830), Notes (en français) sur Isaïe publiées par Rosenmüller dans ses *Scholia in Jesajae vaticinia in compendium redacta* (Leipsick 1835), les importants *Prolegomeni ad una grammatica ragionata della lingua ebraica* (Padoue 1836), *Il Giudaismo illustrato* (Padoue 1848), un *Calendario ebraico per venti secoli* (Padoue 1849), les Dialogues sur la Kabbale, en hébreu (Gorice 1852), la traduction italienne, avec un commentaire hébreu du prophète Isaïe, un commentaire hébreu du Pentatheuque et d'autres parties de la Bible, sa *Grammatica della lingua ebraica,* et enfin, la traduction de la Bible (La sacra Bibbia

volgarizzata ad uso degli Israeliti, Rovigo, Minelli 1872-1875) à laquelle ont travaillé son fils Philoxène, Jacob Pardo de Vérone (1), Eude Lolli, Abraham Mainster, Marco Mortara, Mosè Ehrenreich, David Viterbi et Cesare Foà (2).

Nous mentionnerons encore ici un ami célèbre et presqu'un compatriote de S. D.

(1) J. Pardo mourût très-jeune en 1838; il était né en 1817. Il traduisit et commenta la première moitié du livre de Michée, qui a paru à Prague en 1841, par les soins de Luzzatto, sous le titre: *Abne zikkaron* (Pierres de souvenir); il avait aussi eu grande partie à un dictionnaire hébreu. Deux autres juifs auteurs de Vérone ont été remarqués dans notre siècle : le poëte Abraham Greco (1812-1858) qui composa de beaux hymnes en hébreu, et le docteur Emm. Recanati (1796-1864), auteur d'une *Grammatica ebraica in lingua italiana* (1842) et d'un *Dizionario ebraico-caldaico-italiano* (Verone 1858).

(2) Cfr. *Della vita e delle opere del professore Samuel David Luzzatto*, commemorazione del professore Giuseppe De Leva (Padova 1866). *Due discorsi in morte del professore Samuel David Luzzatto*, del prof. Marco Tedeschi, rabbino maggiore della comunità israelitica di Trieste (Trieste 1866). *Cenni biografici della Bibbia Luzzatto* di Benedetto Levi (extrait du Corriere Israelitico de Trieste, 1876). Monsieur Tedeschi mentionne des lettres juvéniles en hébreu sur des questions psychologiques adressées à Rachele Morpurgo « nipote, dit-il, al valentissimo poeta Efraimo Luzzatto, chiamato il *Petrarca degli Ebrei.* »

Luzzatto, le rabbin Isaac Samuel Reggio, né à Gorice le 15 août 1784, mort dans sa ville natale le 29 août 1855. Parmi ses nombreux écrits, on cite spécialement sa traduction du Pentateuque avec un commentaire en hébreu (Vienne 1821), une traduction en vers d'Isaïe, une traduction avec notes du livre d'Élie Del Medigo sur la religion, et un traité en hébreu sur l'union de la philosophie avec la théologie (*Ha-Tora-veha-filosofia;* Vienne 1827). Lui aussi écrivait parfaitement bien l'hébreu.

Nous signalerons enfin par quelques renseignements biographiques, les plus remarquables parmi nos auteurs juifs contemporains, qui se rattachent, plus ou moins à l'école de Luzzatto, c'est-à-dire Moïse Lattes, Moïse Soave, Marco Mortara, Eude Lolli et Philoxène Luzzatto.

Le père de Moïsé Lattes, Abraham, naquît en 1809 à Savigliano en Piémont, fit

ses études à Venise et à Padoue et fut enfin nommé rabbin (1839) majeur de la communauté israëlitique de Venise, où il mourût l'année passée; on cite de Abraham Lattes un mémoire intitulé : *Cenni sulla comunità israelitica di Venezia* inséré dans le livre *Venezia e le sue lagune* (Venise 1847), et un essai sur un article du côde Misnique inseré dans le recueil de mémoires hébraïques intitulé : *Kerem Chemed* (Vigne agréable). Abraham Lattes avait enseigné l'hébreu au comte Francesco Miniscalchi Erizzo devenu, ensuite, célèbre parmi les orientalistes italiens. Son fils Moïse naquît à Venise en 1846; en 1869 il obtint son grade de rabbin à Padoue; en 1873 il donna des leçons d'hébreu au collège arménien des mékhitaristes à St-Lazare. En 1869 il publia en hébreu un mémoire sur un juif crétois du XVI[e] siècle, le rabbin Élie Kapsali, auteur d'une histoire (en hébreu) de la Turquie, de laquelle monsieur Lattes a donné

des extraits concernant l'histoire des juifs. De ce jeune savant israëlite on peut lire dans l'*Archivio Veneto* plusieurs articles ayant rapport à l'histoire du judaïsme. Pour sa compétence dans la langue talmoudique on peut consulter le livre de F. Chabas : *Études sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes* (où l'on trouve un paragraphe de monsieur Lattes sur l'usage des couteaux en pierre d'après les sources talmoudiques) et le mémoire du prof. Giacomo Lumbroso : *Aneddoti di archeologia alessandrina* (dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Turin, avril 1873), où se trouve (communiquée par monsieur Lattes) une notice d'après les sources talmoudiques, sur la synagogue de l'ancienne ville d'Aléxandrie.

A Venise l'hébreu est encore enseigné en privé par Moïse Soave né dans la même ville en 1820. Il fournit surtout des matériaux intéressants pour l'histoire de la littérature hébraï-

que, soit par sa correspondance avec les savants étrangers (Cfr. entr'autres, le *Cat. libr. hebr. in Bibl. Bodl.* de Steinschneider, N. 7480, 7481, 7509 et l'*Ozar Nechmad*, III, 113, Vienne 1860), soit par ses propres écrits. Nous citerons spécialement ses biographies de Léon de Modène, de Sara Copia Sulam femme poëte, du poëte Emmanuel, l'ami de Dante, de Ascer ben David, de Moïse Capsali publiées dans les journaux isaëlites (Educatore israelita, Corriere israelitico, Ozar Nechmad); Moïse Soave a aussi composé un grand nombre de poésies en hébreu.

Marco Mortara, depuis l'année 1842, rabbin majeur de Mantoue, naquît à Viadana en 1815, et il reçut son doctorat de rabbin à Padoue en 1836. Voici la note de ses publications les plus remarquables: *Saggio sull'autenticità del Pentateuco* (Padoue 1843), *Studii Ghemarrici*, dans la *Rivista Israelitica* (1845-47), *Corso d'istruzione religiosa israelitica* en trois livrai-

sons (Mantoue 1857-1859-1863; l'une de ces livraisons contient une petite grammaire de la langue hébraïque, *Compendio della religione israelitica* (Mantoue 1855), *Sull' origine del linguaggio* (Mantoue 1869), *Un antico modello di istituzioni economico-morali* (l'économie politique de la Bible; Mantoue 1871), *I salmi di David, tradotti da S. D. Luzzatto e da M. Mortara* (Rovigo 1873) outre une cinquantaine d'articles publiés dans les journaux israëlites, entr'autres, des études sur le Talmoud, en allemand, dans les Annales de Jost (1840). Marco Mortara a aussi publié dans des journaux israëlites allemands d'anciennes compositions juives, une traduction du commentaire d'Ibn Esdra aux premiers chapitres du Genèse, et illustré dans l'*Hebräische Bibliographie* de Steinschneider d'anciens manuscrits hébreux qui se conservent à Mantoue.

Eude Lolli naquît en 1826 à Gorice; son père Samuel Vita Lolli (mort en 1845) était

un excellent maître d'hébreu et avait préparé pour son usage une grammaire de la langue hébraïque, qui est restée inédite; c'est de lui que le fils a reçu sa première instruction. En 1845, Eude Lolli se rendit à Padoue pour s'y perfectionner dans le collège rabbinique. Après, il retourna à Gorice, où, sous la direction du rabbin majeur S. Gentili, il poursuivit ses études et ses recherches, spécialement pour son précieux *Dizionario del linguaggio ebraico-rabbinico,* dédié à G. I. Ascoli, dont la première livraison, qui, faute de souscripteurs, est malheureusement restée sans suite, a paru en 1869 à Padoue (1). En 1854, Lolli fut reçu docteur; en 1865, il fut appelé, par la mort du célèbre Luzzatto, à le remplacer dans la chaire d'hébreu au collège rabbinique de Padoue, à côté du savant

(1) Lolli a aussi pris part, dans une mesure très-considérable, à la *Bibbia sacra volgarizzata da Samuele Davide Luzzatto e continuatori.*

professeur Lelio Della Torre. En 1869, Eude Lolli fut nommé rabbin majeur de la communauté israëlitique de Padoue; il continua pourtant à enseigner au collège rabbinique, jusqu'à la fin de 1871, c'est-à-dire jusqu'à la clôture du collège.

Nous ne pouvons pas mentionner cet événement sans le regretter vivement. Le collège Rabbinique de Padoue était une gloire de l'hébraïsme italien. Depuis l'année 1820, époque de sa première fondation, jusqu'à ses derniers jours, il avait toujours été un vrai foyer scientifique pour l'étude de la langue et de la littérature hébraïque dans leurs différentes époques, et on lui attribuait avec raison l'importance d'une université, non seulement à cause des grades qu'il conférait, mais encore par la qualité des enseignements et la renommée de ses professeurs, Luzzatto et Lolli, que nous venons de citer, et Lelio Della Torre. Lelio Della

Torre, mort en 1871 à Padoue, était né à Cuneo en Piémont en 1805; il reçut son instruction isaëlitique de son oncle Graziadio Treves de Vercelli, théologien et prédicateur, alors rabbin à Asti, ensuite rabbin majeur à Turin, enfin à Trieste. En 1823, il enseignait déjà la philologie hébraïque et l'exégèse de la Bible dans le collège israëlite Colonna et Finzi de Turin. En 1829 il fut engagé au collége rabbinique de Padoue, où il professa jusqu'en 1871. On a de lui des poésies hébraïques et italiennes publiées à Turin dans les années 1821-28. *Alcune favole ebraiche* (Turin 1827), *Specchio, ossia tavola sinottica delle coniugazioni ebraiche, secondo le regole dell'analogia, con annotazioni* (Turin 1828), *Della socialità della legge mosaica* (Padoue 1837), *Della condizione degli Ebrei sotto l'impero germanico nel medio evo* (Padoue 1842), *Introduzione alla dottrina israelitica sabbatica per le prime classi di fanciulli*

(Padoue 1843), *I salmi volgarizzati sul testo masoretico e illustrati con argomenti e note* (Vienne 1845), *La donna israelita* (Padoue 1846) *Prose israelitiche* (Venise 1852), et plusieurs articles dans les journaux israëlites les plus accrédités.

De l'*Istituto Convitto Rabbinico* de Padoue sont sortis plusieurs élèves distingués ; nous avons déjà mentionné les savants rabbins Mortara et Lattes père et fils ; nous indiquerons encore les rabbins Lelio Cantoni de Gazzolo près de Mantoue, auteur de plusieures poésies en hébreu et de quelques sermons ; le poëte Samuel Vita Zelman à Trieste (1), le poëte Abraham Grego et Abraham Mainster de Vérone, Davide Graziadio Viterbi de Mantoue prédicateur, Isaac Pardo de Livourne, Benedetto Levi actuellement rabbin à Ferrara, poëte et bio-

(1) M. Zelman fut, à son tour, le maître de M. Moïse Tedeschi, à qui nous devons un commentaire en hébreu sur *Les premiers prophètes* (Gorice 1870, 8°).

graphe de Azaria De Rossi et de Isaac Lampronti, Cesare Foà, ci-devant rabbin à Sabbionetta, actuellement occupé dans la Bibliothèque de l'université de Turin à la compilation d'un nouveau catalogue de manuscrits hébreux sous la direction du savant Bernardino Peyron ; Salomon Gentili de Gorizia, David Tedesco de Venise, Moïse Ehrenreich de Brody, d'abord maître privé à Trieste et ensuite rabbin à Modène, qui traduisit en allemand et commenta en hébreu des leçons prophétiques insérées dans le Pentateuque imprimé à Vienne en 1846 par Schmid et Busch ; le professeur Lazare Elie Igel de Lemberg, rabbin majeur en Boukovine ; enfin Philoxène, le fils regretté de Samuel David Luzzatto. À treize ans (il était né à Trieste, le 10 juillet 1829), Philoxène déchiffrait des anciennes inscriptions sépulcrales ; à dix-huit, il publiait dans la *Rivista Europea* qui se publiait à Milan un mémoire sur l'Asie occidentale et centrale ; en 1848 il insérait

dans le *Giornale dell'Istituto Lombardo,* un mémoire sur l'inscription cunéiforme persane de Behistun. En 1849 il publia à Padoue un mémoire sur *Le sanscritisme de la langue assyrienne;* en 1851, il publiait un mémoire sur une divinité assyrienne qui porte le nom de Sémiramis; en 1852, paraîssait une *Notice sur Abou-Jousous Hasdaï Ibn Schaprout* l'année précédente il avait encore inseré une *Notice sur quelques inscriptions hébraïques* dans les Mémoires de la Société des antiquaires de France; dans les années 1851-52-53, il publiait un long mémoire sur les juifs de l'Abyssinie dans les *Archives israëlites de France.* Mais une maladie cruelle allait bientôt l'eteindre; un jour il quitta brusquement Paris, où il poursuivait avec un succès éclatant ses recherches savantes et il regagna en hâte la maison paternelle, pour mourir le 25 janvier de l'année 1854, dans les bras de son illustre père désolé.

Tandis que tout le collège rabbinique de Padoue se faisait centre des études hébraïques pour les provinces lombardo-vénitiennes, en Toscane un seul homme, un seul savant modeste suffisait a maintenir en honneur des études peu encouragées. Angelo Paggi était né à Sienne le 24 mars 1789. Enfant, il avait appris d'abord l'hébreu, comme les autres enfants juifs, d'une manière tout-à-fait mécanique; ensuite il avait eu la chance de roncontrer le savant Léon Vita Monseles, qui l'instruisit pour la carrière de rabbin. En 1820, Paggi entreprit la compilation de deux grands dictionnaires, qui furent achevés, en quatre volumes, en l'année 1860, c'est-à-dire, un *Dizionario ebraico-biblico-italiano*, et un *Dizionario Caldaico-rabbinico-italiano*. En 1829, il fonda son école privée pour l'instruction et éducation des jeunes juifs. Mais ses meilleurs élèves ont été des chrétiens. On lui avait proposé la chaire d'hébreu à l'université

à condition qu'il reçut le baptême; naturellement il refusa; mais il put instruire chez lui des étudiants qui fréquentaient les cours de l'université, entr'autres, le feu chanoine Giovanni Chelli, plus tard directeur de la Bibliothèque et du Musée de Grosseto, qui apprit très-bien de lui l'hébreu, le chaldéen et le syriaque, et, après son établissement à Florence, le savant professeur Fausto Lasinio, sur lequel nous aurons lieu de revenir plus loin, Monsieur Giovanni Tortoli, membre de l'Académie de la Crusca, le père Mauro Ricci, littérateur distingué, feu Monsieur Franchini, qui fut ensuite (en 1849) ministre de l'instruction publique en Toscane, le chanoine Paul Ferrini et plusieurs autres ecclésiastiques; et, parmi les israëlites, le rabbin Flaminio Servi et le maître privé A. Orefice. Pendant qu'il enseignait l'hébreu, qu'il connaissait à perfection et écrivait très-bien en prose et en vers, il tirait lui-même profit

des connaissances que ses élèves possédaient sur les autres langues sémitiques; c'est ainsi que du docteur S. Jarvis, américain, ministre évangélique, il apprit le syriaque, qu'avec un jeune français, il étudia l'arabe, et qu'il put lui-même entreprendre l'étude du samaritain et de l'ethiopien. En 1836 la Communauté israëlite de Florence l'appela dans cette ville pour y diriger ses écoles publiques. Il dirigea ces écoles et il y enseigna pendant dix ans; il se retira pour cause de santé en 1846, et se consacra entièrement à l'enseignement privé des langues orientales et a préparer la publication de ses ouvrages, c'est-à-dire une Histoire des hébreux, jusqu'à nos jours, un Catéchisme israëlite (publié en 1860), sa Grammaire raisonnée de la langue hébraïque avec les éléments du chaldéen et du rabbinique (publiée seulement en 1863), ses deux Dictionnaires, un résumé de la grammaire hébraïque et chaldéenne, un vo-

lume de ses propres poésies (pour la plus grande partie, des fables en hébreu), une dissertation critique sur la légende talmoudique du Shamir et du coq de bruyère, une Autobiographie et la traduction des hymnes de Saint Efrem faite sur le texte syriaque en collaboration avec son jeune disciple Fausto Lasinio, et publiée à Florence en 1852. Si l'on excepte les Hymnes, la Grammaire raisonnée et le Catéchisme, tous les autres ouvrages de Angelo Paggi attendent encore leur éditeur. — Ce savant et vertueux israëlite est mort à Florence le 7 juin 1867 (1).

L'hébreu est enseigné maintenant en Toscane officiellement par deux israëlites, monsieur David Castelli professeur à l'Institut des études supérieurs à Florence, et monsieur

(1) Cfr. *Angelo Paggi e le sue opere*, ricordi biografici per Flaminio Levi; Corfù, 1870. Monsieur Servi, natif de Pitigliano en Toscane, rabbin en Piémont, est lui-même maintenant l'un des juifs italiens les plus instruits et les plus actifs. Il dirige, nous l'avons dit, à Casale Monferrato le journal intitulé: *Vessillo israelitico*.

Salvatore De Benedetti professeur à l'université de Pise.

Monsieur David Castelli naquît à Livourne le 30 décembre 1836. Son père Abraham, avocat très-instruit, lui donna le premier le goût de l'hébreu, qu'il étudia bientôt avec le rabbin Benedetto Piperno, éditeur d'un recueil de poésies hébraïques, intitulé *Qol ʿUggab,* et du volume qui contient la lettre *Mem* de l'Encyclopédie talmoudique de Lampronti *Pachad Itschaq* que nous avons citée plus haut, volume auquel il ajouta des notes. Piperno, était un érudit, mais aucunement un philologue, et monsieur Castelli a dû refaire sa méthode sur Ewald et Gesenius. En 1863 il passait à Pise, où il put profiter des vastes connaissances et des conseils de son ami, maintenant son collègue, Fausto Lasinio, qu'il remplace depuis un an, dans la chaire d'hébreu, à l'Institut des études supérieures de Florence. Les publications de monsieur Ca-

stelli ne sont pas nombreuses, mais ce qui vaut peut-être mieux elles ont toutes gagné les suffrages des hébraïcistes les plus compétents. Monsieur Castelli d'ailleurs est jeune, et, livré maintenant exclusivement à sa science, il pourra, sans doute, rendre encore de grands services dans la section des études orientales qu'il cultive. Voici le titre de ses trois volumes : *Cohelet,* traduction avec introduction critique (Pise, 1866). *Le leggende talmudiche* avec introduction critique (Pise, 1869), *Il Messia secondo gli ebrei,* ouvrage tout à fait remarquable de haute critique (Florence, 1874). Dans l'*Annuario* de la société orientale italienne, Monsieur Castelli a continué sa traduction de légendes talmoudiques; dans le *Politecnico* de Milan (mai et novembre 1866) il a déposé deux articles de critique biblique.

Monsieur Salvatore De Benedetti, professeur d'hébreu à l'université de Pise, naquît vers

l'année 1820 à Novara. Il fit ses premières études à Verceil, au collége des israëlites fondé par Élie Foa, sur lequel il nous donne lui-même quelques renseignements. Ce collége avait un but essentiellement religieux; l'enseignement y était partagé en trois classes; on commençait par la lecture du texte biblique, et on terminait par la Mishna et la *Ghemara* avec le but spécial de préparer des rabbins. Il s'y distinguait parmi les professeurs Félix Tedeschi de Ferrare, savant rabbin de la communauté juive de Verceil, excellent poëte en langue hébraïque. Le fils de ce rabbin, Marc, rabbin lui-même à Trieste, mort depuis peu, cultiva la poésie hébraïque avec le même succès de son père. Monsieur De Benedetti compte aussi parmi ses maîtres ce même Giuseppe Levi auquel il a récemment consacré un affectueux souvenir biographique (1).

(1) Giuseppe Levi, *Ricordo biografico di Salvatore De Benedetti.* Florence, 1876.

Monsieur De Benedetti a aux yeux des hebraïsants le mérite spécial d'être l'auteur du beau livre: *Canzoniere sacro di Giuda Levita, tradotto dall'ebraico ed illustrato, con traduzione,* Pise 1871; on peut consulter en outre ses travaux déposés dans l'*Annuario della società italiana per gli studii orientali.*

Après avoir ainsi, quoique d'une manière tout à fait sommaire, indiqué la part que les juifs de l'Italie ont eu à la propagation des études hébraïques, nous pouvons relever l'importance des services non indifférents que les savants catholiques italiens ont rendu à cette branche importante de la linguistique.

Les universités italiennes, l'une après l'autre, ont presque toutes, dans le siècle passé, institué des chaires d'hébreu. Nous savons qu'à la fin du siècle passé Matteo Mattei enseignait l'hébreu à l'université de Naples. Matteo Mattei naquît en 1742 à Montepavone en Calabre; très-jeune il fut appelé à

enseigner les langues orientales à Naples, où il avait étudié. Il quitta ensuite la chaire pour faire l'avocat. Étant à Rome il lut à l'Académie *L'Arcadia,* une dissertation sur le Cantique d'Abacuc qu'il avait traduit lui-même en vers italiens très-élégants. Il mourût en 1796. Sa traduction des Psaumes avec notes et dissertations fit beaucoup de bruit lorsqu'elle parut, et rencontra de nombreuses censures, spécialement de la part de Francesco Catanio, du père Hintz, du père Canati, du père Fantuzzi, de monseigneur Rugili et du marquis Cesare Lucchesini, l'auteur, entre autres choses, d'une dissertation historique sur les langues anciennes et modernes. Avant Mattei, Simmaco Mazzocchi, né à Santa Maria di Capua en 1684 et mort en 1771, avait eu une grande renommée parmi les professeurs de l'université de Naples. Il avait étudié au séminaire de Naples et appris de bonne heure le latin, le grec et l'hébreu. Il fut appelé à

l'université pour y interpréter la Bible; et il publia les résultats de ses études sur la Bible dans son livre célèbre intitulé: *Spicilegium biblicum* (Naples 1763, trois vol. in-folio). Les autres ouvrages qui ont contribué à rendre fameux le nom de Mazzocchi se rapportent à l'archéologie grecque et romaine. Giacomo Martorelli, plus connu parmi les hellénistes, né à Naples en 1699, mort en 1777, fut au nombre de ses élèves d'hébreu.

Au commencement du XVIII[e] siècle, le premier professeur d'hébreu de l'université de Turin fut le chanoine Joseph Pasini de Padoue, auteur d'une dissertation estimée: *De praecipuis SS. Bibliorum linguis et versionibus* avec des *quaestiones aliquot ex ipsarum linguarum interpretatione ortae* (Padoue 1716), d'une grammaire très en vogue dans le siècle passé intitulée *Diqduq leshon hakodesh, hoc est grammatica linguae sanctae institutio, cum vocum omnium anomalarum indice*

et explanatione (Padoue, 1721), des *Decem dissertationes selectae in Pentateuchum* (Turin 1722); du catalogue des *Codices mss. Bibliothecae R. Taurinensis Athenaei,* faite en collaboration avec Berti et Rivautella. (Rivautella était bien plus un antiquaire qu'un linguiste; c'est à lui spécialement que la ville de Turin est redevable de son musée. Il mourût âgé de 44 ans; il était adjoint à la Bibliothèque, et, en cette qualité, il compila avec Pasini et publia en 1749 le catalogue des manuscrits). Pasini mourût en 1765. Dans la préface au 4e volume de la *Bibliotheca hebraea* de Wolf, on cite pourtant un catalogue des manuscrits hébreux de Turin, toujours inédit, préparé par l'abbé Bencini, qui était bibliothécaire à Turin avant Pasini. A présent, le savant Bernardino Peyron, le neveu du célèbre abbé Amédée, refait en collaboration avec un jeune israëlite monsieur Cesare Foà le catalogue défectueux de Pasini.

Monsieur B. Peyron, il y a une trentaine d'années de cela, a aussi compilé un catalogue des livres hébreux imprimés qui existent dans la Bibliothèque de Turin.

Parmi les autres professeurs de langues orientales, on distinguait, dans le siècle passé, le père dominicain Amédée Agnesi de Cuneo; Marchini auteur d'un livre publié après sa mort: *De divinitate et canonicitate sacrorum Bibliorum* (Turin 1714); et le célèbre abbé Valperga de Caluso sur lequel nous reviendrons plus loin. Monsieur Vallauri (1) nous apprend aussi qu'en ce temps là l'hébreu était connu à Turin par le père Roma, professeur

(1) *Storia delle università degli studii del Piemonte;* Torino, 1875. — De nos jours, l'hébreu est cultivé à Turin par deux ecclésiastiques éminents, Giuseppe Ghiringhello, professeur émérite d'écriture sainte et de langue hébraïque à l'université; par le chanoine Angelo Ortalda, auteur d'une grammaire hébraïque très estimée, dont il a pourtant publié la première partie seulement, qui contient la phonologie; et par le professeur Bernardino Peyron ci-devant mentionné. L'évêque de Biella, monseigneur Pierre Losana, qui avait été missionaire à Aleppo, connaissait aussi l'hébreu et le syriaque.

de physique et de philosophie morale à l'université.

A Milan une mathématicienne célèbre, la fameuse Maria Gaetana Agnesi, née en 1718, connaissait, d'après ce qu'en disent ses biographes, entr'autres langues, la langue hébraïque; le moine A Fumagalli abbé de St-Ambroise, né à Milan en 1728, passait pour un hébraïciste compétent. L'astronome romain Pierre Curti de la Compagnie de Jésus, né en 1711, mort en 1762, enseignait l'hébreu au Collegio Romano, et publiait, entr'autres choses, deux dissertations: *Sol stans, dissertatio ad Josue, cap. X* (Rome 1754); *Sol retrogradus dissertatio ad vers. 8, cap. 38 Isaiae* (Rome 1756); Filippo Lorenzo Dionigi, né à Rome en 1711, mort en 1789, se servit de sa connaissance de l'hébreu spécialement dans un but archéologique; Giovan Cristoforo Amaduzzi connaissait, au siècle passé, plusieures langues orientales, l'hébreu entr'autres,

et c'est à cause de ces connaissances qu'il fut nommé inspecteur de l'imprimerie de Propagande. A Venise l'hébreu a été enseigné pendant plusieures années, par J. B. Gallicciolì, né à Venise où il mourût très-âgé en 1806; il connaissait aussi le syriaque et le chaldéen. Parmi ses ouvrages on cite un *Dizionario latino-italiano della Bibbia,* une dissertation: *Dell'antica lezione degli Ebrei e dell'origine dei punti,* une *Fraseologia biblica,* des *Pensieri* sur les LXX semaines de Daniel; il fournit aussi des additions au *Dizionario di sette lingue.* On l'engageait à aller à Parme, pour y enseigner les langues orientales, avant d'y appeler De Rossi; mais il préfèra ne pas quitter sa ville natale. C'est de lui probablement qu'apprit l'hébreu l'abbé Ant. Meneghelli de Vérone, jurisconsulte et littérateur distingué.

Parmi les manuscrits inédits de la Bibliothèque du Chapitre à Vérone, monsei-

gneur Giuliari, qui en rendait compte dans notre *Rivista Orientale,* a retrouvé un catalogue d'ouvrages inédits de Octave Alecchi qu'on appelait, au commencement du XVIII^e^ siècle, le Magliabecchi véronais. Voici le titre de ses ouvrages: 1. Un traité talmoudique sur les prémices (*Massèchet Biccurim*) avec traduction latine, des notes et des commentaires tirés de Maïmonide, de Salomon Raacide et de Abravanel, avec des additions, c'est-à-dire un résumé, *De primitiarum origine, specie, usu et oblationibus,* des dissertations : *De victimis coronatis, De Musico studio in antiquorum disciplinis praecipuo, De veste literata, De laminum Ecclesiasticorum insignibus;* 2. *De recentiorum Hebraeorum poesi* (où l'auteur avait recueilli plus de cent spécimens de poëtes hébreux modernes); 3. *Confutazione delle tre operette* del dottor Raffaele Rabeni ebreo, intorno alla poesia antica degli ebrei; 4. *Confutazione delle false ragioni dell'ebrai-*

smo circa i fondamenti della sua religione, adressée à Jacob Bassani rabbin de Vérone. En outre, monseigneur Giuliari a retrouvé dans la même Bibliothèque le brouillon de trois petits ouvrages inachevés: *Sylva pro dissertatione de characteribus, Voces et fabulae Graecanicae a Phoeniciis Hebraeisque detortae, Inscriptio Japonica.* Un évêque de Vérone, monseigneur Francesco Trevisani, publiait en 1728 à Rome des *Conferenze pastorali istruttive sopra la verità della fede cristiana* avec des nombreuses citations en hébreu. Le nom du marquis Scipione Maffei de Vérone est trop célèbre parmi les hommes de lettres, les philologues et les archéologues pour qu'il soit nécéssaire d'insister sur ses mérites. Nous ne faisons ici que copier les titres de ses écrits qui témoignent directement de la connaissance approfondie de l'hébreu qu'il possédait: *Della nazione ebraica e degli itali primitivi,* (ouvrage in-

séré dans les tomes IV, V, VI des *Osservazioni letterarie*), *Istoria teologica* (Trento 1742), et trois mémoires inédits : *Historia textus hebraici* en XVII chapitres. — *Quibus litteris sacri Codices primum perscripti fuerint.* — *Quibus carminum genere Hebraica uteretur poesis.* Domenico Vallarsi véronais, aidé par un savant rabbin, consultait les sources hébraïques pour l'édition de tous les ouvrages de St-Jérôme (11 vol. in-folio; Vérone 1734-42). Le moine Girolamo de Prato témoignait de ses connaissances en hébreu, en syriaque, en chaldéen et en grec dans son livre: *De chronicis libris duobus ab Eusebio Caesariense scriptis et editis* (Vérone 1750). Le moine Gian Franceseo Manzoni mourut, à la fleur de son âge, à trente-cinq ans, tandis qu'il était en train de publier sa traduction latine des Lamentations de Jérémie, qui fut achevée par son ami le moine Hyppolite Bevilacqua, lequel ajouta à la traduction une sa-

vante préface et une histoire de la destruction de Jérusalem sous le règne de Sédécie (Vérone 1762). Giuseppe Torelli érudit et littérateur distingué de Vérone, faisait dans sa première jeunesse des études sur l'Ecriture Sainte et le texte hébreu; en 1744 il publiait ses *Animadversiones in hebraicum Exodi librum et in Graecum LXX interpr.;* c'est une lettre adressée à Scipione Maffei, laquelle n'eut pourtant pas la chance de trouver l'approbation du père Carmeli, professeur de langues orientales à Padoue; en 1746 sous le titre de *Traduzioni poetiche,* Torelli publiait un recueil de poésies traduites de l'hébreu et du grec par lui et par Maffei. Jacopo Cavalli, mort en 1758, âgé de quatre-vingt ans, à Rome en qualité de ministre du Portugal, dont les connaissances en hébreu devaient être très vastes, était de Vérone. On cite de lui un *Diq-duq sive utriusque grammaticae hebreae scilicet atque Chaldaeae accuratae dis-*

quisitiones, des *Pandectae Biblicae* (trente volumes in-folio), et un autre ouvrage sur lequel a travaillé, dit-on, pendant plusieurs années, le moine Correale de Monte Cassino. En repassant les hébraïcistes véronais de notre siècle, nous arrivons enfin à l'abbé Giuseppe Venturi, l'interprète de Dante. Ici nous ne citerons parmi ses écrits que la *Spiegazione del passo di Dante* (*Inf.*, cant. VII; Vérone 1811), *Il salterio ebraica* (texte et traduction; Vérone 1876), la traduction de l'anglais en hébreu de l'élégie de Gray sur les cimetières (Vérone 1817), et un *Compendio della storia sacra e profana di Verona* (Vérone 1825; elle contient des notices copieuses sur des livres ou des écrivains ayant rapport avec la littérature hébraïque). Monseigneur Giuliari nous a signalé le nom de quelques autres hébraïcistes de Vérone qui ont étudié l'hébreu, entr'autres, l'éminent professeur Bernardino Biondelli, né à Vérone

en 1804, archéologue et linguiste qui enseigne maintenant à l'*Accademia scientifico-letteraria* de Milan, auteur de l'*Atlante linguistico d'Europa* (Milan 1841), de l'éloge de Carlo Ottavio Castiglioni (Milan 1856), du *Saggio sui dialetti gallo-italici* (Milan 1853-54), des *Studii linguistici* (Milan 1856), d'un mémoire sur *Alcuni recenti scritti sulla numismatica giudaica* inséré dans les mémoires de l'*Istituto lombardo*, éditeur de plusieurs matériaux pour faire avancer nos connaissances sur la langue mexicaine. On cite en dernier lieu, parmi les hébraïcistes véronais, Antonio Provolo, Cesare Cavattoni, Giambattista Santi et Luigi Dusi qui enseignèrent longtemps l'hébreu au séminaire de Vérone, Giuseppe Spandri auteur de quelques poésies hébraïques, Andrea Oliboni, le comte Lodovico De Besi, enfin le célèbre comte Francesco Miniscalchi-Erizzo.

Parmi les professeurs de l'université de Padoue dans le siècle passé on distinguait

Antonio Zandini de Padoue où il mourut très-âgé vers l'année 1760. Il s'était occupé de l'hébreu, du syriaque et du chaldéen, et il composa des lexiques et des grammaires de ces langues. Il y a aussi de lui une dissertation sur les rites des chrétiens de l'Orient dans l'administration de l'Eucharistie. L'abbé François Boaretti, élève du séminaire de Padoue, mort à l'âge de 51 ans en 1799, traduisait l'*Ecclésiaste* sur le texte hébreu. Un autre élève du séminaire de Padoue, l'abbé J. B. Bianconi de Bologne, né en 1698, mort plus qu'octuagenaire, professait publiquement le grec et l'hébreu à Bologne; parmi ses élèves on cite l'abbé Louis Mingarelli et le célèbre Spallanzani. On a de lui un livre sur les anciennes lettres grecques et hébraïques (1). Mingarelli compta à son tour parmi ses élèves pour le grec et l'hébreu, avec Giacomo

(1) Cfr. Lombardi, *Storia della letteratura italiana nel secolo XVIII;* IV.

Tazzi Biancani antiquaire renommé, qui enseigna lui-même l'archéologie à l'université de Bologne.

Le célèbre abbé Joseph Furlanetto né à Padoue, qui fut pendant trois-ans professeur d'histoire sainte et de langues orientales au séminaire de Padoue et recteur de l'imprimerie du séminaire, ensuite, pendant deux ans, professeur d'ermeneutique du Nouveau Testament à l'université, avait certainement étudié, avec tant d'autres italiens des provinces vénitiennes, l'hébreu sous la direction du célèbre maronite Simon Assemani (né à Tripoli de Syrie en 1752, mort à Padoue en 1821); son successeur à l'université Monseigneur Angelo Valbusa, doyen de la faculté théologique, enseigna l'archéologie biblique, l'introduction à l'Ancien Testament, la langue et l'exègese hébraïque, pendant que S. D. Luzzatto et Lelio Della Torre professaient au Collége rabbinique. En Lombardie, au siècle

passé on reconnaissait la compétence en hébreu de Pietro Camillo Almici de Brescia, qui possédait une vaste érudition dans l'histoire ecclésiastique.

Nous avons déjà appris le nom de deux professeurs d'hébreu qui l'ont enseigné dans le siècle passé à l'université de Bologne; nous savons encore que dans la même université, le fameux Giuseppe Mezzofanti, né en 1771 à Bologne y occupait à l'âge de 26 ans, c'est-à-dire en 1797, la chaire d'arabe; en 1802 la chaire des langues orientales; et qu'en 1815 il était aussi à la direction de la bibliothèque de l'université (1); en 1838, il fut nommé conservateur de la bibliothèque du Vatican, et en la même année cardinal; il mourut à Rome en 1848, en léguant ses livres et ses papiers à la bibliothèque de Bologne. Il y a un seul ouvrage de lui qui soit imprimé, l'éloge de son

(1) Mazzetti, *Memorie storiche sopra l'università e l'istituto delle scienze di Bologna.* Bologna 1840.

maître Emanuele Da Ponte; son biographe G. Stolz dans le *Giornale di Roma* nous a donné la liste alphabétique des langues que ce fameux polyglotte aurait connues (1).

Lorsque, pourtant, un polyglotte, prodigieux comme Mezzofanti, meurt, toute sa gloire meurt avec lui, puisqu'elle était à peu-près stérile; on ne reconnaîtra au contraire jamais assez et on n'oubliera jamais les services d'un travailleur prodigieux tel que Gian Bernardo De Rossi. Il naquît à Castelnuovo dans le district d'Ivrée en Piémont, en l'année 1742.

(1) « Albanese, amarico, angolano, arabo, arameo, armeno, armeno odierno, bulgaro, catalano, caldeo, celtico, cilese, cinese, cofto, curavo, curdo, danese, ebraico, ebraico rabbinico, etiopico, francese, giorgiano, greco, greco moderno, illirico, indostano, inglese, irlandese, italiano, latino, lituano, malese, maltese, mongollo, norvegio, olandese, peguano, persiano, polacco, portoghese, rezio, russo, samaritano, sanscrito, sardo, scozzese, singalese, siriaco, tedesco, turco, ungherese, valacco e la lingua degli zingari. » Le père T. Granello de Bologne, qui a étudié l'hébreu et l'araméen sous la direction du professeur Lasinio, écrit à son maître que dans la bibliothèque comunale de Bologne se trouvent quelques dissertations de Mezzofanti concernant la langue arabe.

Étant enfant, il avait l'habitude de faire des extraits de tout ce qu'il lisait; il prit son doctorat en théologie à l'université de Turin en 1766; à l'âge de 22 ans, il publiait un poëme en hébreu pour exalter le nouvel évêque d'Ivrée monseigneur Rorà. En 1768 il dédiait au même monseigneur Rorà, nommé archevêque de Turin, ses *Carmina Orientalia;* il avait appris l'hébreu biblique et le rabbinique, le chaldéen, l'arabe et le syriaque. Il apprenait presqu'en même temps plusieures langues vivantes de l'Europe, spécialement l'anglais, l'allemand, l'illirien, compilant pour son usage une grammaire de chaque langue. En 1769 on lui procura une place dans le musée de Turin, alors annexé à l'université. Bientôt après le duc de Parme l'appela à enseigner les langues orientales dans l'université qu'il venait de fonder dans sa capitale, en même temps que Bodoni, le célèbre imprimeur piémontais, s'y établissait avec une imprimerie fournie de types

orientaux tout-à-fait remarquables, ainsi qu'on peut le voir par le magnifique spécimen des *Epithalamia esoticis linguis reddita* publié en 1775 par Bodoni sous la direction de De Rossi pour le mariage du prince de Piémont Charles Emmanuel; l'année précédente pour les noces du prince Ludovic de Parme il avait publié vingt inscriptions en types exotiques tous gravés et fondus à l'imprimerie de Bodoni. En même temps qu'il travaillait, il collectionnait des éditions et des manuscrits précieux spécialement bibliques et talmoudiques. Sa collection devint bientôt si importante qu'il reçut plusieures demandes de l'étranger. Mais comme il ne collectionnait pas par simple vanité, et moins encore par intérêt, mais pour mieux travailler, il ne consentit à s'en priver, qu'à la fin de ses jours, lorsqu'il vît de ne plus pouvoir l'utiliser pour ses publications; et ce fut alors une souveraine du pays, la duchesse de Parme, qui acheta tous les trésors de l'infatigable

orientaliste piémontais. En l'année 1809, De-Rossi se retira de l'université et revint en Piémont, où cinq années plus tard on lui offrit la chaire de conservateur de la bibliothèque du roi à Turin. Les publications de De-Rossi ayant rapport à la littérature et à la langue hébraïque atteignent un volume prodigieux ; nous signalerons ici : 1. *Della lingua propria di Cristo e degli Ebrei nazionali della Palestina* (Parme 1772, in-4; contre Diodati qui avançait l'opinion que la langue du Christ et des apôtres était le grec); 2. *Della vana aspettazione degli Ebrei del loro Re Messia dal compimento di tutte le epoche* (Parme 1773, in-8); 3. *De hebraicae typographiae origine ac primitiis, seu antiquis ac rarissimis hebraicorum librorum editionibus saeculi XV Disquisitio historico-critica* (Parme, 1776 in-4; Erlangen 1778, in-8); 4. *De typographia hebraeo-ferrariensi Commentarius historicus, quo ferrarienses judaeorum editiones hebraicae,*

hispanicae, lusitanae, recensentur et illustrantur (Parme 1780, in-8; Erlangen 1781); 5. *Annali ebreo tipografici di Sabbioneta sotto Vespasiano Gonzaga* (Parme 1780, in-4; traduits en latin par Roos, et imprimés à Erlangen en 1783 avec une *Appendice* de l'auteur); 6. *Specimen variarum lectionum sacri textus et chaldaica Estheris additamenta,* etc.; 7. *De praecipuis causis et momentis neglectae a nonnullis hebraicarum literarum disciplinae disquisitio elenchtica* (Turin 1869, in-4); 8. *Lexicon hebraicum selectum* (tiré du Lexicon de Parchon; Parme 1805, in-8); 9. *Synopsis institutionum hebraicarum* (Parme 1807, in-8); 10. *Perbrevis anthologia hebraica* (Parme 1807, in-8); 11. *Introduzione allo studio della lingua ebrea, dell'importanza di questo studio e della maniera di bene istituirlo* (Parme 1815, in-8); 12. *De ignotis nonnullis antiquissimi hebraici textus editionibus* (Erlangen 1782, in-4); 13. *Variae lectiones vete-*

ris testamenti ex immensa mss. editorumque codicum congerie haustae, et ad samaritanum textum, ad vetustissimas versiones etc. examinatae cum prolegomenis etc. (Parme 1784-1788, 4 vol. in-4); 14. *Annales hebraeo-typographici saeculi XV* (Parme 1795, in-4 gr.); 15. *Annales hebraeo-typographici ab anno MDI ad MDXL* (Parme 1799, in-4); 16. *Bibliotheca judaica antichristiana, qua editi et inediti Judaeorum adversus christianam religionem libri recensentur* (Parme 1780, in-8); 17. *Dizionario storico degli autori ebrei e delle loro opere* (Parme 1802, 2 vol. in-8); 18. *Manuscripti codices hebraici Bibliothecae J. B. De Rossi accurate ab eodem descripti et illustrati* (Parme 1803, 3 vol. in-8); 19. *R. Immanuelis F. Salomonis Scholia in selecta loca psalmorum ex inedito ejus commentario decerpsit ac latine vertit Joh. Bern. De-Rossi ling. or. professor* (Parme 1806, in-8); 20. *Compendio di critica sacra, dei difetti e delle emendazioni*

del sacro testo e piano di una nuova edizione (Parme 1811, in-8); 21. *Dizionario bibliografico dei libri rari orientali;* 22. *Annali ebreo-tipografici di Cremona* (Parme 1808); 23. *Apparatus hebraeo-biblicus, seu mss. editique codices sacri textus, quos possidet novaeque variarum lectionum collectioni destinat auctor* (Parme 1782), etc.

On cite encore au XVIII[e] siècle, les *Linguae sanctae rudimenta* par I. Calcio (Naples 1753), la *Grammatica della lingua santa* par Horace Rota (Venise 1725), *Grammatica ebraica ad uso del Seminario fiorentino* par Raphaël Mori (Florence 1787); *Epitome linguae sanctae* par Gennaro Sisti (Venise 1741), la *Lingua santa da apprendersi in quattro lezioni,* par le même (Venise 1747), *Trattato delle quattro dentali* et *Trattato delle quattro gutturali,* par le même (Venise 1766-68), le *Lexicon hebraicum* du professeur Antonio Zanolini, publié en 1732 à Padoue sous le titre *Otsar leshon ha-qodesh* (Trésor

de la langue sainte), et du même auteur *Lexicon chald.-rabbinicum* (Padoue 1732), *Ratio institutioque addiscendae l. chald.-rabbin.-talmudicae cum singularum dialectorum exemplis etiam latinitate donatis* (Padoue 1750), *De linguarum orientalium ad omne doctrinae genus praestantia* par Porta (Milan 1758), *De antiquis litteris Hebraeorum et Graecorum libellus* par Bianconi ci-devant mentionné (Bologne 1748; l'auteur prétend que les juifs ont conservé leurs caractères primitifs même après la captivité de Babilone, y combat l'opinion des rabbins sur l'existence de deux caractères différents, l'un pour les choses sacrées, l'autre pour les prophanes, et tache enfin de prouver que les juifs originairement lisaient de gauche à droite); une dissertation du père carmélite Agerio qui voulait prouver la dérivation du grec de l'hébreu; le *Prodromus in lexicon hebraeo-chald.-biblicum* du père Casimir Correalc de Monte

Cassino (1) (Naples 1763), le savant *Trattato della lingua ebraica e sue affini* par Boniface Finetti (Venise 1756, avec une courte apologie du second chapitre de St-Mathieu); les *Prime lezioni di grammatica ebraica* (Turin 1805; une seconde édition a été soignée en 1826 par son disciple Amédée Peyron), par le célèbre abbé Tommaso Valperga Caluso, le premier qui ait introduit à l'université de Turin, les théories de Altingius (l'auteur des *Fundamenta punctationis linguae sanctae*), de Schultens et de Michaelis; sa gloire plus grande restera pourtant celle d'avoir eu parmi ses disciples Amédée Peyron, sur lequel nous aurons lieu de revenir lorsque nous parlerons

(1) Le père bénédictin Casimiro Correale, nacquit à Sorrento en 1702, et il y étudia l'hébreu et le chaldéen sous la direction du napolitain Alessandro Alessandri. Sa réputation à l'étranger était telle que l'université d'Oxford, en 1772, lui envoya, dit-on, une œuvre biblique pour la soumettre à son approbation, avant de la publier. Le père Correale mourut en 1772; ses manuscrits, conservés à la Bibliothèque de Monte Cassino, occupent 99 volumes.

des études italiennes sur le copte. L'abbé Thomas Valperga de Masino comte de Caluso naquit à Turin en 1737; il avait reçu son éducation au collége Nazaréen de Rome. Sa première inclination semblait être la carrière militaire; tout à coup à 24 ans, il prit les ordres à Naples dans le couvent des prêtres de l'oratoire de San Filippo Neri, qui, en appréciant ses connaissances spéciales en grec, le nommèrent bibliothécaire de leur maison religieuse. En 1769, il quitta Naples. En attendant, il avait appris l'hébreu et abordé le copte. Il n'est pas inutile d'ajouter ici que le célèbre latiniste piémontais Charles Boucheron apprit son hébreu de l'abbé Valperga.

Nous mentionnerons encore les dissertations bibliques de Jacques Marie Airoli, de la première moitié du XVIII[e] siècle, et spécialement celle, *in qua scripturae textus aliquot insigniores adhibitis lingua hebraea, syriaca, chaldaea, arabica, graeca, latina per dialogismum elu-*

cidantur, le *Liber LXX hebdomadum resignatus* (Rome 1717-1748); l'*Encyclopedia sacrae scripturae* par Casini (Venise 1747)(1); le *Thesaurus antiquitatum sacrarum complectens selectissima clarissimorum virorum opuscula in quibus verum hebraeorum mores, leges, instituta, ritus sacri et civiles illustrantur* par Blaise Ugolino (Venise 1744-1769; 34 volumes in-folio, où l'on trouve, entr'autres, deux dissertations d'auteurs italiens: *De Forensi Judaeorum buccina,* par Ansaldi, et *De syclo argenteo Brixiae reperto* par Gradenigo); le catalogue des manuscrits hébreux et grecs de la bibliothèque Laurenziana par Biscioni (Florence 1757); une traduction du commentaire de David Kimchi sur le prophète Isaie, par César Malanima (Florence 1774)(2); le

(1) Le père Antonio Casini, jésuite de Florence, mort en 1755 âgé de 68 ans, enseignait l'hébreu et l'Ecriture Sainte au *Collegio Romano.*

(2) Cesare Malanima, docteur en droit, était professeur de langues orientales à l'université de Pise; où, il fut rem-

Daniel secundum LXX e Tetraplis Origenis nunc primum editus e singulari Chisiano codice annorum supra DCCC par De Magistris (Rome 1772; il contient une préface très-érudite, la traduction des LXX, des notes nombreuses, dans lesquelles, par la traduction syrienne, arabe, copte et ethiopienne, on illustre leur traduction; la traduction de Théodotion, avec les variantes tirée d'un côde du Vatican comparée avec celle des LXX, une inter-

placé par Rosellini. Il connaissait aussi bien le rabbinique que l'hébreu biblique ; il y a de lui des consultations sur des causes judiciaires des israélites. On a aussi de lui des *Notationes in primam et secundam decadem Psalmorum* (Pise 1818). Cesare Malanima naquit à Pise où il mourut agé de 83 ans en 1819. Il avait étudié à Rome sous la direction de L. Assemani. En 1771 il avait été nommé assistant à la Bibliothèque de Pise; en 1773 il fut chargé de l'enseignement des langues orientales à l'université; en 1795 il fut nommé professeur ordinaire; en 1798 bibliothécaire. (Ces notices ont été fournies au prof. Lasinio par le père Everardo Micheli professeur de pédagogie à l'université de Pise). Parmi les élèves de Malanima, on nous cite le docteur et chanoine Louis Sacchi de Prato, né en 1755, mort en 1835, professeur au Collège Cicognini de Prato. Il connaissait l'hébreu et le syriaque; à la Bibliothèque Roncioniana de Prato on conserve ses papiers d'étude.

prétation de Daniel faite par Saint-Hyppolite, une partie du livre de Esther en chaldéen, grec et latin; le prologue de Cosmas Indopleustes sur les Psaumes; un fragment de Papias Hierapolitain sur la Bible et quelques dissertations de l'éditeur); la traduction des exaples du Daniel d'après un manuscrit syriaque estranghèle de la Bibliothèque ambroisienne, qui contient entr'autres choses, la traduction syrienne d'après les LXX, une préface, et des notes critiques par Bugati, bibliothécaire (1). La Bibliothèque ambroisienne sem-

(1) Cfr. De vita et scriptis Caietani Bugati commentarius additus praefationis loco ejusdem versioni psalmorum ex syro-estranghelo nunc primum in lucem prodeunti ab A. Cighera (Milan, Pirola 1820). Le texte syriaque est en regard de la version latine. Cfr. aussi: De Psalterii syriaci mediolanensis a Cajet. Bugato editi peculiari indole etc. scripsit J. Th. Plüschke (Bonn 1835). Les Psaumes et l'édition avec traduction du Daniel forment les principaux titres à la gloire de Bugati. Voici le titre complet du Daniel: « Daniel secundum editionem LXX Interpretum ex tetraplis desumptam. Ex codice syro estranghelo bibliothecae ambrosianae syriace edidit, latine vertit, praefatione notisque criticis illustravit Caietanus Bugatus, S. Th. J. V. et Collegii Ambrosiani Doctor.

ble avoir toujours eu du bonheur avec ses bibliothécaires. Qu'il suffise de rappeler ici trois noms de bibliothécaires illustres qui ont travaillé pendant un siècle sur ses manuscrits orientaux, Bugati, Mai et Ceriani. Angelo Mai (né à Schilparo dans la province de Bergame en 1782, mort à Albano en 1854), étant bibliothécaire de l'ambroisienne de Milan pour la section orientale lui procura deux opuscules inédits de Philon ; ensuite, bibliothécaire au Vatican, il publia les catalogues des côdes arabes, syriens, hébreu, égyptiens; dans sa qualité de secrétaire de Propagande, enfin, il publia le droit canonique chaldéen de Ebediesu, le syrien d'Aboulfarage, l'arménien d'un collecteur incertain, et une apologie religieuse de Ebediesu, en tirant tous ces écrits des manus-

Mediolani MDCCLXXXVIII. Ex Typographio Monasterii Imperialis S. Ambrosii Sumptu et typis linguarum exoticarum Bibliothecae Ambrosiane. Cum approbatione. » Cfr. Bickel, *Conspectus rei syrorum literariae* (Monasterii 1871).

crits du musée de Propagande (1). Du vivant abbé Ceriani nous parlerons bientôt.

Nous apprenons qu'en l'année 1818, à l'université de Modène, le professeur d'écriture Sainte était chargé de l'enseignement de la langue hébraïque. Le même règlement était encore en vigueur à Modène en 1850 et dans les années suivantes, lorsqu'y enseignait le célèbre archéologue Mgr Celestino Cavedoni (2).

(1) Les *Lettres pascales de Saint Athanase,* dit Bonnetty, dans une note à l'intéressant aperçu du professeur Félix Néve de l'université de Louvain sur *La renaissance des études syriaques* inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne* (Paris 1854), viennent encore d'être éditées en syriaque par le cardinal Mai, d'une manière plus complète qu'elles ne l'ont étées a Londres. M. Cureton, en effet, n'ayant reçu qu'en deux temps séparés l'original de ses lettres, n'a pu les publier qu'en morceaux séparés, et sans suivre l'ordre dans lesquelles elles ont été écrites. Mais le cardinal vient d'en donner une édition complète et suivie dans son tom. VI de sa *Nova patrum bibliotheca;* de plus, il y a joint une traduction latine qui n'existait pas encore, faite d'après une traduction italienne due au savant maronite Math. Sciahuan, professeur de syriaque et d'arabe à la Propagande, et qui a notablement amélioré le texte. »

(2) Cfr. Vaccà, *Cenno storico della R. Università di Modena e delle sue dipendenze.*

Nous avons cité à Padoue monseigneur Valbusa; nous ajouterons que monseigneur Pierre Emile Tiboni y faisait paraître son *Anthologia hebraica,* avec glossaire, (Padoue 1836); quatre ans plus tard F. Corsaro publiait à Naples ses *Elementi grammaticali della lingua santa esposti in tavole sinottiche da apprendersi in 22 lezioni anche senza precettore, con una breve appendice della mutazione dei punti masoretici, e con un piccolo catalogo ebraico-latino di tutte le voci radicali e derivative* (1).

À Florence, sur la fin du siècle passé et au commencement de ce siècle, les études hébraïques ont repris vigueur, grâce à l'initiative du grand duc Ferdinand III. « Ce

(1) Steinschneider *Bibliographisches Handbuch*, (Leipzig 1859) nous fait aussi connaître que le docteur L. A. Chiruni (il mourut vers l'année 1847; il était né dans Valdichiana) publiait en polonais une grammaire et dictionnaire de la langue hébraïque : *Gramatyka hebrejska* (Varsovie 1826; *Słownik Hebrejski* (Varsovie 1826).

prince, dit Prezziner (1), prit possession du trône en 1791, et y resta jusqu'en l'année 1800. La première mesure de son gouvernement, dans le but de favoriser les études, ce fut l'ordre donné aux Bénédictins de Montecassino et aux moines de Vallombrosa de fonder dans leurs couvents une chaire publique de langues orientales. Une pareille requête a été faite à la suite d'un mémoire présenté au souverain par le chanoine Ang. M. Bandini bibliothécaire de la Laurenziana, qui songeait à former des assistants instruits pour la bibliothèque. Les moines se prêtèrent de bon gré aux prescriptions du gouvernement et en l'année 1793 dans le couvent de Badia et dans celui de Santa Trinita on commença à enseigner les langues orientales a tous ceux qui désiraient les apprendre. Ainsi on eut à Florence deux professeurs à la fois; à Badia l'abbé Michelan-

(1) Storia del pubblico studio e delle società scientifiche di Firenze (Florence 1810, II).

giolo Luchi de Brescia, arrivé du couvent de Monte Cassino; à Santa Trinita, le moine de Vallombrosa, François Raynal de Toulouse. Le cardinal Luchi écrivit en hébreu un dialogue entre un chrétien et un juif, et entreprit la traduction en hébreu du Nouveau Testament, d'après le texte grec; mais il n'arriva qu'à la fin du VI chapitre de Saint-Marc. Mais il faut surtout apprécier son ouvrage sur la Bible, qui témoigne d'une manière splendide de son intelligence des langues exotiques et de la vastité de ses connaissances. Nous voulons parler de la fameuse Bible polyglotte que la mort inopinée de l'auteur ne lui permit pas d'achever. Lorsque cet homme éminent arriva à Florence, plusieurs jeunes étudiants attirés par le désir d'apprendre les langues qu'il possédait, accoururent à lui et changèrent bientôt sa cellule en un vrai lycée. Les écoliers arrivèrent parfois au nombre de trente, et le nombre de ceux qui parvinrent

à la connaissance de l'hébreu et du grec fut si grand que monseigneur Luchi entreprit d'écrire une histoire des progrès que les langues orientales avaient faits à Florence pendant son séjour dans cette ville. Le manuscrit de cette histoire inédite se trouve maintenant à la Bibliothèque du Vatican sous ce titre : *De graecae et hebraicae linguae progressione in Urbe Florentiae ab anno 1793 ad an. 1800.* La pourpre de cardinal conférée en 1801 à l'abbé Luchi priva la ville de Florence de ce professeur éminent, et la mort l'enleva au monde savant en l'année suivante (le cardinal Luchi mourut le 20 septembre 1802 à Subiaco) ». Le père Raynal enseignait encore avec succès en 1810, non seulement l'hébreu, mais encore le chaldéen et le syrien. Prezziner, nous l'avons vu, nous a fait mention de Bandini ; on doit encore signaler un autre bibliothécaire de la Laurenziana, qui était un profond helléniste,

connaissait aussi l'hébreu et n'ignorait point l'arabe et le syrien, le professeur Francesco Del Furia mort en 1856, sur lequel nous possédons une biographie de Giuseppe Bardelli. Bardelli lui-même connaissait l'hébreu; mais nous le retrouverons dans une autre section des études orientales, qu'il cultiva sous la direction du célèbre Hyppolite Rosellini. Rosellini avait étudié à Bologne avec Mezzofanti; à vingt-trois ans il donnait preuve de ses connaissances en hébreu par sa *Fionda di David,* suivie d'une traduction des proverbes de Salomon. C'est alors qu'il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de Pise. Mais nous reviendrons sur ce savant dans le chapitre prochain. Michelangelo Migliarini, conservateur des collections numismatiques de Florence jusqu'à l'année 1865, n'ignorait ni l'hébreu ni l'arabe, et avait aussi abordé l'étrusque. Le professeur Domenico Valeriani, médecin, secrétaire de la Crusca,

avait aussi abordé l'hébreu, l'arabe et quelques autres langues orientales. Actuellement, entr'autres chrétiens qui cultivent l'hébreu en Toscane, nous signalerons encore le professeur Jérôme Bobone qui a enseigné à Sienne l'hébreu et la Sainte Écriture, l'abbé Gabriello Vegni, l'abbé Pierre Valerga ligure, adjoint à la Bibliothèque Laurenziana et le père carmélitain Sante Mattei de Pistoia, qui a préparé des matériaux précieux, toujours inédits, pour servir à l'histoire de la typographie orientale.

Mais aucun sémitiste italien, n'a plus de compétence pour l'enseignement scientifique de l'hébreu et des langues affines que monsieur Fausto Lasinio. Ce savant professeur de langues sémitiques comparées dans notre Institut des études supérieures, naquit à Florence le premier décembre de l'année 1831, d'une famille de graveurs célèbres, originaire de Treviso. Il fit ses études élémentaires et classi-

ques d'abord à Prato, et puis dans le *Scuole Pie* de Florence. Au mois de septembre de l'année 1847 il commença à étudier sous le professeur Angelo Paggi, l'hébreu biblique et post-biblique, le chaldéen biblique, targoumique et talmoudique, le syriaque et les éléments de l'arabe et continua ces études pendant huit ans sous sa direction. Nous apprenons de monsieur Servi, biographe de Paggi, que monsieur Lasinio, après seize mois d'étude, à l'âge de 18 ans, composait deux hymnes, l'un en hébreu, l'autre en chaldéen, qui causèrent, l'étonnement des premiers orientalistes. À 21 ans, en collaboration avec son maître, monsieur Lasinio publiait cette belle traduction des Hymnes syriens de Saint Efrem, dont le *Journal des Savants* s'empressait de relever le charme et l'importance. Au mois de février de l'année 1855, monsieur Lasinio, qui était depuis 1852 employé à la Bibliothèque Laurenziana, eut la permission de se rendre à Rome,

aux frais du gouvernement toscan, pour y perfectionner ses connaissances dans les langues sémitiques. Il demeura à Rome plus que deux ans, en consacrant son temps à l'étude de l'arabe et du syrien sous la direction du maronite Mathieu Sciahuân, professeur d'arabe et de syriaque dans le Collége de Propagande, avec lequel il s'exerça spécialement à traduire de l'italien en arabe, à écrire et à parler l'arabe. Au mois d'octobre de l'année 1858, le Grand Duc nomma monsieur Lasinio professeur de langues orientales (c'est-à-dire de grec et d'hébreu) à l'université toscane ou Académie *(Pubblico Studio)* de Sienne, où son enseignement fut très-suivi. Aussitôt créé l'Institut des études supérieures à Florence, au mois de décembre 1859, monsieur Lasinio fut nommé professeur de *langues indo-germaniques,* c'est-à-dire de linguistique générale et précisément de grammaire grecque et latine comparées avec la grammaire de la langue

Daniel secundum LXX e Tetraplis Origenis nunc primum editus e singulari Chisiano codice annorum supra DCCC par De Magistris (Rome 1772; il contient une préface très-érudite, la traduction des LXX, des notes nombreuses, dans lesquelles, par la traduction syrienne, arabe, copte et ethiopienne, on illustre leur traduction; la traduction de Théodotion, avec les variantes tirée d'un côde du Vatican comparée avec celle des LXX, une inter-

placé par Rosellini. Il connaissait aussi bien le rabbinique que l'hébreu biblique ; il y a de lui des consultations sur des causes judiciaires des israélites. On a aussi de lui des *Notationes in primam et secundam decadem Psalmorum* (Pise 1818). Cesare Malanima naquit à Pise où il mourut agé de 83 ans en 1819. Il avait étudié à Rome sous la direction de L. Assemani. En 1771 il avait été nommé assistant à la Bibliothèque de Pise; en 1773 il fut chargé de l'enseignement des langues orientales à l'université; en 1795 il fut nommé professeur ordinaire; en 1798 bibliothécaire. (Ces notices ont été fournies au prof. Lasinio par le père Everardo Micheli professeur de pédagogie à l'université de Pise). Parmi les élèves de Malanima, on nous cite le docteur et chanoine Louis Sacchi de Prato, né en 1755, mort en 1835, professeur au Collège Cicognini de Prato. Il connaissait l'hébreu et le syriaque; à la Bibliothèque Roncioniana de Prato on conserve ses papiers d'étude.

prétation de Daniel faite par Saint-Hyppolite, une partie du livre de Esther en chaldéen, grec et latin; le prologue de Cosmas Indopleustes sur les Psaumes; un fragment de Papias Hierapolitain sur la Bible et quelques dissertations de l'éditeur); la traduction des exaples du Daniel d'après un manuscrit syriaque estranghèle de la Bibliothèque ambroisienne, qui contient entr'autres choses, la traduction syrienne d'après les LXX, une préface, et des notes critiques par Bugati, bibliothécaire (1). La Bibliothèque ambroisienne sem-

(1) Cfr. De vita et scriptis Caietani Bugati commentarius additus praefationis loco ejusdem versioni psalmorum ex syro-estranghelo nunc primum in lucem prodeunti ab A. Cighera (Milan, Pirola 1820). Le texte syriaque est en regard de la version latine. Cfr. aussi: De Psalterii syriaci mediolanensis a Cajet. Bugato editi peculiari indole etc. scripsit J. Th. Plüschke (Bonn 1835). Les Psaumes et l'édition avec traduction du Daniel forment les principaux titres à la gloire de Bugati. Voici le titre complet du Daniel: « Daniel secundum editionem LXX Interpretum ex tetraplis desumptam. Ex codice syro estranghelo bibliothecae ambrosianae syriace edidit, latine vertit, praefatione notisque criticis illustravit Caietanus Bugatus, S. Th. J. V. et Collegii Ambrosiani Doctor.

ble avoir toujours eu du bonheur avec ses bibliothécaires. Qu'il suffise de rappeler ici trois noms de bibliothécaires illustres qui ont travaillé pendant un siècle sur ses manuscrits orientaux, Bugati, Mai et Ceriani. Angelo Mai (né à Schilparo dans la province de Bergame en 1782, mort à Albano en 1854), étant bibliothécaire de l'ambroisienne de Milan pour la section orientale lui procura deux opuscules inédits de Philon; ensuite, bibliothécaire au Vatican, il publia les catalogues des côdes arabes, syriens, hébreu, égyptiens; dans sa qualité de secrétaire de Propagande, enfin, il publia le droit canonique chaldéen de Ebediesu, le syrien d'Aboulfarage, l'arménien d'un collecteur incertain, et une apologie religieuse de Ebediesu, en tirant tous ces écrits des manus-

Mediolani MDCCLXXXVIII. Ex Typographio Monasterii Imperialis S. Ambrosii Sumptu et typis linguarum exoticarum Bibliothecae Ambrosiane. Cum approbatione. » Cfr. Bickel, *Conspectus rei syrorum literariae* (Monasterii 1871).

crits du musée de Propagande (1). Du vivant abbé Ceriani nous parlerons bientôt.

Nous apprenons qu'en l'année 1818, à l'université de Modène, le professeur d'écriture sainte était chargé de l'enseignement de la langue hébraïque. Le même règlement était encore en vigueur à Modène en 1850 et dans les années suivantes, lorsqu'y enseignait le célèbre archéologue Mgr Celestino Cavedoni (2).

(1) Les *Lettres pascales de Saint Athanase,* dit Bonnetty, dans une note à l'intéressant aperçu du professeur Félix Néve de l'université de Louvain sur *La renaissance des études syriaques* inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne* (Paris 1854), viennent encore d'être éditées en syriaque par le cardinal Mai, d'une manière plus complète qu'elles ne l'ont étées a Londres. M. Cureton, en effet, n'ayant reçu qu'en deux temps séparés l'original de ses lettres, n'a pu les publier qu'en morceaux séparés, et sans suivre l'ordre dans lesquelles elles ont été écrites. Mais le cardinal vient d'en donner une édition complète et suivie dans son tom. VI de sa *Nova patrum bibliotheca;* de plus, il y a joint une traduction latine qui n'existait pas encore, faite d'après une traduction italienne due au savant maronite Math. Sciahuan, professeur de syriaque et d'arabe à la Propagande, et qui a notablement amélioré le texte. »

(2) Cfr. Vaccà, *Cenno storico della R. Università di Modena e delle sue dipendenze.*

Nous avons cité à Padoue monseigneur Valbusa; nous ajouterons que monseigneur Pierre Emile Tiboni y faisait paraître son *Anthologia hebraica,* avec glossaire, (Padoue 1836); quatre ans plus tard F. Corsaro publiait à Naples ses *Elementi grammaticali della lingua santa esposti in tavole sinottiche da apprendersi in 22 lezioni anche senza precettore, con una breve appendice della mutazione dei punti masoretici, e con un piccolo catalogo ebraico-latino di tutte le voci radicali e derivative* (1).

À Florence, sur la fin du siècle passé et au commencement de ce siècle, les études hébraïques ont repris vigueur, grâce à l'initiative du grand duc Ferdinand III. « Ce

(1) Steinschneider *Bibliographisches Handbuch.* (Leipzig, 1859) nous fait aussi connaître que le toscan L. A. Chiarini (il mourut vers l'année 1840; il était né dans la Valdichiana) publiait en polonais une grammaire et un dictionnaire de la langue hébraïque : *Grammatyka Hebrayska* (Varsovie 1826); *Slovnik Hebrayski* (Varsovie, 1829).

prince, dit Prezziner (1), prit possession du trône en 1791, et y resta jusqu'en l'année 1800. La première mesure de son gouvernement, dans le but de favoriser les études, ce fut l'ordre donné aux Bénédictins de Montecassino et aux moines de Vallombrosa de fonder dans leurs couvents une chaire publique de langues orientales. Une pareille requête a été faite à la suite d'un mémoire présenté au souverain par le chanoine Ang. M. Bandini bibliothécaire de la Laurenziana, qui songeait à former des assistants instruits pour la bibliothèque. Les moines se prêtèrent de bon gré aux prescriptions du gouvernement et en l'année 1793 dans le couvent de Badia et dans celui de Santa Trinita on commença à enseigner les langues orientales a tous ceux qui désiraient les apprendre. Ainsi on eut à Florence deux professeurs à la fois; à Badia l'abbé Michelan-

(1) Storia del pubblico studio e delle società scientifiche di Firenze (Florence 1810, II).

giolo Luchi de Brescia, arrivé du couvent de Monte Cassino; à Santa Trinita, le moine de Vallombrosa, François Raynal de Toulouse. Le cardinal Luchi écrivit en hébreu un dialogue entre un chrétien et un juif, et entreprit la traduction en hébreu du Nouveau Testament, d'après le texte grec; mais il n'arriva qu'à la fin du VI chapitre de Saint-Marc. Mais il faut surtout apprécier son ouvrage sur la Bible, qui témoigne d'une manière splendide de son intelligence des langues exotiques et de la vastité de ses connaissances. Nous voulons parler de la fameuse Bible polyglotte que la mort inopinée de l'auteur ne lui permit pas d'achever. Lorsque cet homme éminent arriva à Florence, plusieurs jeunes étudiants attirés par le désir d'apprendre les langues qu'il possédait, accoururent à lui et changèrent bientôt sa cellule en un vrai lycée. Les écoliers arrivèrent parfois au nombre de trente, et le nombre de ceux qui parvinrent

à la connaissance de l'hébreu et du grec fut si grand que monseigneur Luchi entreprit d'écrire une histoire des progrès que les langues orientales avaient faits à Florence pendant son séjour dans cette ville. Le manuscrit de cette histoire inédite se trouve maintenant à la Bibliothèque du Vatican sous ce titre : *De graecae et hebraicae linguae progressione in Urbe Florentiae ab anno 1793 ad an. 1800.* La pourpre de cardinal conférée en 1801 à l'abbé Luchi priva la ville de Florence de ce professeur éminent, et la mort l'enleva au monde savant en l'année suivante (le cardinal Luchi mourut le 20 septembre 1802 à Subiaco) ». Le père Raynal enseignait encore avec succès en 1810, non seulement l'hébreu, mais encore le chaldéen et le syrien. Prezziner, nous l'avons vu, nous a fait mention de Bandini ; on doit encore signaler un autre bibliothécaire de la Laurenziana, qui était un profond helléniste,

connaissait aussi l'hébreu et n'ignorait point l'arabe et le syrien, le professeur Francesco Del Furia mort en 1856, sur lequel nous possédons une biographie de Giuseppe Bardelli. Bardelli lui-même connaissait l'hébreu; mais nous le retrouverons dans une autre section des études orientales, qu'il cultiva sous la direction du célèbre Hyppolite Rosellini. Rosellini avait étudié à Bologne avec Mezzofanti; à vingt-trois ans il donnait preuve de ses connaissances en hébreu par sa *Fionda di David,* suivie d'une traduction des proverbes de Salomon. C'est alors qu'il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de Pise. Mais nous reviendrons sur ce savant dans le chapitre prochain. Michelangelo Migliarini, conservateur des collections numismatiques de Florence jusqu'à l'année 1865, n'ignorait ni l'hébreu ni l'arabe, et avait aussi abordé l'étrusque. Le professeur Domenico Valeriani, médecin, secrétaire de la Crusca,

avait aussi abordé l'hébreu, l'arabe et quelques autres langues orientales. Actuellement, entr'autres chrétiens qui cultivent l'hébreu en Toscane, nous signalerons encore le professeur Jérôme Bobone qui a enseigné à Sienne l'hébreu et la Sainte Écriture, l'abbé Gabriello Vegni, l'abbé Pierre Valerga ligure, adjoint à la Bibliothèque Laurenziana et le père carmélitain Sante Mattei de Pistoia, qui a préparé des matériaux précieux, toujours inédits, pour servir à l'histoire de la typographie orientale.

Mais aucun sémitiste italien, n'a plus de compétence pour l'enseignement scientifique de l'hébreu et des langues affines que monsieur Fausto Lasinio. Ce savant professeur de langues sémitiques comparées dans notre Institut des études supérieures, naquit à Florence le premier décembre de l'année 1831, d'une famille de graveurs célèbres, originaire de Treviso. Il fit ses études élémentaires et classi-

ques d'abord à Prato, et puis dans le *Scuole Pie* de Florence. Au mois de septembre de l'année 1847 il commença à étudier sous le professeur Angelo Paggi, l'hébreu biblique et post-biblique, le chaldéen biblique, targoumique et talmoudique, le syriaque et les éléments de l'arabe et continua ces études pendant huit ans sous sa direction: Nous apprenons de monsieur Servi, biographe de Paggi, que monsieur Lasinio, après seize mois d'étude, à l'âge de 18 ans, composait deux hymnes, l'un en hébreu, l'autre en chaldéen, qui causèrent, l'étonnement des premiers orientalistes. À 21 ans, en collaboration avec son maître, monsieur Lasinio publiait cette belle traduction des Hymnes syriens de Saint Efrem, dont le *Journal des Savants* s'empressait de relever le charme et l'importance. Au mois de février de l'année 1855, monsieur Lasinio, qui était depuis 1852 employé à la Bibliothèque Laurenziana, eut la permission de se rendre à Rome,

aux frais du gouvernement toscan, pour y perfectionner ses connaissances dans les langues sémitiques. Il demeura à Rome plus que deux ans, en consacrant son temps à l'étude de l'arabe et du syrien sous la direction du maronite Mathieu Sciahuân, professeur d'arabe et de syriaque dans le Collége de Propagande, avec lequel il s'exerça spécialement à traduire de l'italien en arabe, à écrire et à parler l'arabe. Au mois d'octobre de l'année 1858, le Grand Duc nomma monsieur Lasinio professeur de langues orientales (c'est-à-dire de grec et d'hébreu) à l'université toscane ou Académie *(Pubblico Studio)* de Sienne, où son enseignement fut très-suivi. Aussitôt créé l'Institut des études supérieures à Florence, au mois de décembre 1859, monsieur Lasinio fut nommé professeur de *langues indo-germaniques,* c'est-à-dire de linguistique générale et précisément de grammaire grecque et latine comparées avec la grammaire de la langue

sanscrite, qu'il avait eu occasion d'étudier, pendant trois ans, à la bibliothèque Laurenziana avec le professeur Joseph Bardelli, qui lui enseigna aussi la langue copte. Au mois de novembre 1862 il passa comme professeur de langues sémitiques comparées à l'université de Pise, pour revenir, avec le même grade au mois de novembre de l'année 1873 à l'Institut des études supérieures à Florence, avec la charge aussi de l'enseignement spécial de l'hébreu, et ensuite de l'arabe. Voici la note des différentes publications de ce savant et laborieux orientaliste: *Una donna israelita nell'esilio di Babilonia* (Poésie en hébreu; Florence 1849), *Cantico de' Giudei per la redenzione a'giorni di Ciro Re* (poésie chaldéenne; Florence 1849), *Inni di S. Efrem Siro tradotti dal siriaco* (en collaboration avec Paggi; Florence 1851), *Prelezione al corso linguistico dato nel R. Istituto di studi superiori nel 1860* (Florence 1860), *Prolusione*

al corso straordinario di conferenze sopra il testo cbraico del libro di Esaia (faites à l'Institut des études supérieures, en 1861-1862; Florence 1862), *Dante e le lingue semitiche* (nouvelle interprétation du vers 67 du chant XXXI de l'*Inferno*, dans la *Rivista Orientale;* Florence 1867-68), *Prima lezione del corso linguistico straordinario* (faite à l'université de Pise en 1868-69; Pise 1869), *Il commento medio di Averroe alla poetica di Aristotele* per la prima volta pubblicato in arabo e in ebraico e recato in italiano (deux parties en sont publiées; la troisième est en préparation), *Studii sopra Averroe; Il testo arabo del Commento medio di Averroe alla Retorica di Aristotele, per la prima volta pubblicato,* qu'il a commencé (1875) à éditer dans les *Pubblicazioni* de l'Institut des études supérieures, et qui formera un volume de près de 500 pages. En outre, M. Lasinio a fourni à M. Steinschneider et à d'autres savants étrangers et italiens des

notices sur les mss. orientaux de Florence, et surtout, sur les mss. hébreux, notices qui ont été publiées en différentes occasions. Nous apprenons qu'il a aussi recueilli beaucoup de matériaux pour le *Correctorium* de Biscioni et, qu'il pense, peu à peu, de le compleler.

L'abbé Pierre Perreau, bibliothécaire à Parme, a rendu des services éminents à la littérature hébraïque en contribuant à faire connaître une foule de manuscrits inconnus ou à peu près ignorés. L'abbé Perreau naquit le 23 octobre 1827 à Plaisance; son père était un ingénieur, originaire français ; sa mère Matilde était née comtesse Anviti à Plaisance. Il fit ses premières classes à Plaisance; en 1839, il gagna, au concours, une place dans le Collége Alberoni et il en sortit en 1845. Dans ses heures de loisir il se consacrait à l'étude des langues; il apprit ainsi, sans maîtres, le grec, l'allemand,

l'anglais, l'hébreu, les langues slaves, spécialement le russe, le polonais, le bohême, l'illirien. Il resta, tout absorbé par ses études de philologie et de philosophie, à Plaisance jusqu'en l'année 1853, dans laquelle, par cause de santé, il se rendit à Gênes, et y demeura toute une année. En 1854, il fut nommé professeur de grec, d'allemand et d'histoire, au Collége Charles Albert de Moncalieri; dans les années 1855-56 il professa le grec et l'allemand dans le Collége Maria Luigia de Parme. En 1857, il fut nommé directeur de la Bibliothèque Landi de Piacenza, annexée maintenant à la Bibliothèque municipale, possédant 60,000 volumes, desquels il lui fallut compiler le catalogue; dans ce temps, il apprit le hongrois, et il publia dans l'*Annotatore* journal de Parme, une série d'articles compilés d'après les actes des différentes sociétés bibliques anglaises sur la traduction de la Bible dans les différentes langues indiennes. Le 6 mai

1860, il fut appelé à la direction de la collection orientale De-Rossi dans la Bibliothèque Nationale de Parme, de laquelle depuis le 13 janvier 1876 il est le bibliothécaire. Depuis l'année 1860 il se consacra spécialement à la langue et à la littérature rabbinique, et il apprit en outre le danois, le suédois et le hollandais. Les hébraïcistes allemands font un grand cas de la doctrine, de l'amabilité et de l'activité de l'abbé Perreau; on peut consulter ce qui a été écrit sur lui par Steinschneider, Zunz, Halberstamm, et récémment par le docteur Berliner dans le *Magazin für jüdische Geschichte und Literatur* (août 1875), où on lit un article intitulé: *Zwei Gelehrte Italiens;* l'autre savant est le professeur Fausto Lasinio. L'article, ayant essentiellement une valeur historique, il nous semble utile de le résumer ici. « Parmi les savants non israëlites de l'Italie, on doit de nos jours en signaler deux exceptionnellement remarquables, qui non seule-

ment ont une valeur à part comme hébraïcistes, mais qui sont aussi versés dans la langue et littérature rabbinique. Nous voulons parler du professeur Fausto Lasinio, ci-devant professeur aux universités de Sienne et de Pise, maintenant professeur dans l'Institut des études supérieures à Florence, et de l'abbé Pierre Perreau, vice-bibliothécaire (maintenant bibliothécaire) à Parme, lesquels ont toute la compétence qu'il faut pour s'intéresser à la littérature hébraïque du moyen-âge et pour en cultiver et en rendre populaire une branche spéciale.

Monsieur Lasinio contribue par son enseignement et par ses écrits à la divulgation et compréhension exacte de la science judaïque. Dans ses leçons très-fréquentées on n'explique pas seulement d'une manière solide et profonde le texte hébreu de la Bible, mais encore les commentaires rabbiniques qui s'y rapportent. Parmi les savants non israë-

lites de l'Allemagne, le seul Delitzsch peut être considéré comme un compétiteur du professeur Lasinio dans la science rabbinique. » (1) Le docteur Berliner relève l'importance des derniers *Studii sopra Averroe* du professeur Lasinio et termine la partie qui le concerne par ces lignes : « Lasinio publie aussi, spécialement dans la *Nuova Antologia*, des comptes-rendus consciencieux sur les derniers ouvrages d'exégèse biblique. Nous avons lu récemment avec plaisir une notice de Lasinio sur une nouvelle traduction du livre de Job, avec des notes érudites, composée à Florence par un savant israélite, Benjamin Consolo. Une courte nécrologie sur le docteur A. Geiger, écrite par Lasinio, montre combien ce savant est au courant de la littérature hébraïque de l'Allemagne. » De l'abbé Perreau le

(1) Cfr. aussi : Mém. de la *Philological Society : Talmudical and Rabbinical literature*. by Dr. Ad. Neubauer ; Hertford, Austin 1876.

docteur Berliner parle dans ces termes flatteurs. « L'abbé Perreau, connu comme un demi Mezzofanti à cause de sa familiarité avec un grand nombre de langues, utilise son talent linguistique par des traductions. Dans les Archives de Merx pour l'investigation scientifique du Vieux Testament, il publia un commencement du commentaire d'*Immanuel ben Salomo* sur le Pentateuque, extrait du côde N. 404 de la collection De-Rossi. Sous le titre de commentaire sur Job, l'abbé Perreau a publié une notice exacte sur le commentaire d'Immanuel au Livre de Job, en y traduisant aussi la préface du commentateur. Dans une autre notice, l'abbé Perreau informe sur le livre *Tagmule ha-nefesh* par Hillel de Vérone, avec la traduction de la préface écrite par l'auteur dans un style scolastique. En attendant, tout l'ouvrage a été publié par Halberstamm aux frais de l'Union *Mekize Nirdamim*, avec de nombreux sup-

pléments, une introduction historique-littéraire très-érudite par Steinschneider, et un recueil de *lectiones variae* d'après les manuscrits, desquels une grande partie a été fournie par l'abbé Perreau. Dans l'*Annuario della società italiana per gli studi orientali,* l'abbé Perreau donne le contenu détaillé du traité de Chaïm Israël concernant *Gan Eden,* qui appartient au côde 168 de la collection De Rossi. A cause des difficultés de traduction dans la partie philosophique de l'ouvrage, on a lieu d'admirer ici l'adresse avec laquelle l'abbé Perreau saisit le sens de l'original et transporte avec clarté dans sa langue certaines idées et certains mots obscures du texte. Finalement, on n'exaltera jamais assez le rôle actif de l'abbé Perreau divulgant plusieurs livres hébreux, tâche qui lui est d'ailleurs imposée par sa position officielle au milieu des nombreux manuscrits confiés à ses soins. Zunz, Steinschneider,

Halberstamm, Buber et autres ont souvent, dans les préfaces de leurs livres, mentionné avec reconnaissance le nom de l'abbé Perreau. Le profit que j'ai tiré moi même de la connaissance personnelle que j'ai pu faire de ce savant, qui a si bien mérité des études, je l'ai indiqué dans ma relation de voyage intitulée: *Sechs Monate in Italien* (Six mois en Italie). »

Un autre bibliothécaire italien encore plus apprécié des orientalistes étrangers que de ses propres concitoyens, auxquels il a, paraît-il, grand soin de se cacher, c'est l'illustre syriologue abbé Antonio M. Ceriani, savant directeur de la bibliothèque Ambroisienne de Milan. Les curieux et les gens d'étude qui fréquentent la bibliothèque Ambroisienne de Milan, ont pu, en maintes occasions, constater les vastes connaissances de ce bourru bienfaisant de la science, de ce savant original sur lequel nous voudrions fournir bien

des détails biographiques; mais nous sommes obligés au contraire de nous borner à la simple transcription des titres des trois magnifiques éditions soignées par lui : 1. *Translatio syra Pescitto veteris testamenti,* en préparation. La première livraison en photolitographie du tome premier comprend le Pentateuque, Job I-XXIV, 5 (1). Tout l'ouvrage sera partagé en cinq parties; les trois premières, qui contiendront les livres de la Bible jusqu'aux Lamentations de Jérémie, constitueront le premier volume c'est-à-dire 350 pages du côde ambroisien du VI[e] siècle et du côde appartenant au *British Museum* et 30 pages à peu près de notes; le second volume contiendra les deux dernières parties, c'est-à-dire 310 pages du côde ambroisien, un sup-

(1) L'ouvrage coûte jusqu'ici deux livres sterl.; il y en a aussi 30 exemplaires en papier plus grand et plus riche, qui se vendent à trois livres sterl. L'ouvrage complet coûtera 10 livres sterl.; en édition plus riche, 15 livres sterl. On reçoit les souscriptions à Milan chez l'auteur, à Turin chez Loescher, à Londres chez Williams et Norgate.

plément des huit pages qui manquent dans le côde ambroisien et qu'il tire d'un autre côde, avec des notes. L'auteur espère être prêt avec son édition en l'année 1880. 2. *Codex-syro hexaplaris ambrosianus,* en photolithographie, édité à Milan (1874); un vol. in-folio de 389 pages lithogr. et de 140 pages imprimées pour les notes; il comprend les Psaumes, Job, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique, la Sagesse, l'Ecclésiastique et les Prophètes selon la traduction syrienne des Héxaples du côde en grande partie unique du VIII[e] siècle appartenant à la bibliothèque ambroisienne; dans les notes, l'éditeur rapporte les *lectiones varias* et quelques *fragments* tirés d'autres côdes (1). Le *Codex syro-hexaplaris,* qui se vend séparément, constitue le tome VII de la grande collection éditée par les soins de l'abbé Ceriani, et des autres docteurs de

(1) L'ouvrage se vendra 8 livres sterl.

l'Ambrosiana, sous le titre général *Monumenta sacra et profana ex codicibus praesertim Bibliothecae Ambrosianae,* publiée avec les types et aux frais de la bibliothèque. Voici le programme de cette collection: Tom. I, fasc. I e II. Fragmenta versionum Latinarum veterum Evangelii Lucae, Parvae Genesis et Assumptionis Mosis; versio Latina Apocalypsis Baruch ex Syra, versio Latina vetus 4 Esdrae ad ejusdem Syriam versionem recensita; Passio S. Vincentii et Lectio Actuum Apostolorum in natali S. Stephani Latine; Gelasii Cyziceni Commentarii Actorum Concilii Nicaeni liber tertius fere totus cum collatione primi et partis secundi Graece; versio Syro-Hexaplaris Baruch, Threnorum et Epistolae Jeremiae cum notis. In-4. — Tom. II, fasc. I-IV. Versionis Syro-Hexaplaris Genesis quae supersunt, et Exodus I-XXXIII, 2 cum notis. In-4. — Tom. III. Textus I manus codicis Graeci sec. fere V, Holme-

siani VII; insunt, cum lacunis tamen, Pentateuchum et dimidium libri Josue, paginis et lineis codicis servatis, In-4. — Tom. V, fasc. I, II. Graece Paralipomena Jeremiae et pars Apocalypsis Moysi; Syriace Fragmenta Esaiae versionis ex Graeco probabiliter Philoxenianae, et recensionis Jacobi Edesseni, liber IV Esdrae, Appocalypsis Baruch, et initium libri VI de Bello Judaico. In-4. — Jam typis impressi, sed nondum editi: Tom. I, fasc. III. Reliquum collationis Gelasii Cyziceni, libri secundus Machabaeorum et Tobiae cum aliis fragmentis versionis Latinae veteris ex codicibus Ambrosianis denuo editi, et 5 Lectiones ineditae Exodi et Esaiae ejusdem versionis. — Tom. II, fasc. V. Reliquum versionis Syro-Hexaplaris libri Exodi. Tom. V, fasc. III. Reliquum versionis Syrae libri VI de Bello Judaico. L'éditeur ajoute à la fin du prospectus: « Ne occasio diffugeret, editiones photolithographicas suscepi, ac si non omisi,

lentius Collectionem Monumentorum continuavi, sed spero jam majorem temporis commoditatem me habiturum, et eam jam acrius urgebo. Equidem habeo jam descriptas reliquas partes versionis Syro-Hexaplaris ex codicibus Londiniensibus et Parisiensi, et partem etiam notarum ad librum numerorum ejusdem versionis paravi. » 3. *Canonical histories et apocryphal legends* (Milan 1873), édition tirée, par commission privée, à un petit nombre d'exemplaires qui ne se trouvent pas en commerce, reproduction d'un côde ambroisien fort curieux et assez important pour l'histoire des origines du christianisme, soignée, avec l'intelligence et la diligence habituelle, par l'abbé Ceriani.

Puisque nous avons signalé le nom du syriologue italien plus compétent de nos jours, qu'il nous soit permis de rappeler le conseil qu'Ernest Renan, avec l'autorité que tout le monde lui reconnaît, nous donnait en 1849: « C'est par les études syriaques, c'est en en-

richissant par des publications nouvelles la série trop limitée des textes imprimés en cette langue, que Rome pourrait prendre sa place dans les études orientales. C'est par le syriaque et le copte que Rome, grâce à ses rapports continuels avec les sociétés chrétiennes de l'Orient, pourrait se créer une importante spécialité dans le champ de la philologie. » Ce que Renan a dit de Rome, on pourrait le répéter peut être de Florence, qui a son foyer des études syriaques à la bibliothèque Laurenziana, et de Milan, où les savants directeurs de la Bibliothèque Ambroisienne nous ont successivement, ainsi que nous l'avons dit, fait apprécier les trésors syriaques que le cardinal Borromeo et ses successeurs y ont recueillis (1).

(1) Parmi les grammaires et les dictionnaires de la langue syriaque composés par des italiens nous devons citer le livre polyglotte de Theseus Ambrosius déjà nommé, et les *Institutiones linguae syriacae* par Angelo Canini de Anghiari (Paris 1554), la *Grammatica Chaldea et Syra* par Emm. Tremellio de Ferrare (Paris 1569), le *Nomenclator* Sy-

A Rome l'enseignement de l'hèbreu n'a jamais été interrompu dans notre siècle. Nous avons déjà dit que le maronite Sciauhân, avec l'arabe, enseignait aussi le syriaque dans le collège de Propagande; et que son successeur Cardâhi en fait autant; après Assemani, l'arabe était enseigné à l'université par Michelangelo Lanci qui connaissait aussi l'hébreu; Lanci fut remplacé par son élève Castellini; mort Castellini, il fut remplacé pendant quelques mois par Vincenzi professeur d'hébreu, jusqu'à l'arrivée de l'arabiste et syriologue Zingerle. Mais le syriaque avant l'année 1851 était particulièrement enseigné à l'université de Rome par monseigneur Andrea Molza de Modène; il n'a

riacus par J. B. Ferrari jésuite (Rome 1622) le *Nomenclator Syriaco-arabicus* par Elie Barsineus, traduit en latin et édité par Thomas Obicini de Novare (Rome 1636), le *Lexicon syriacum* par Antonio Zanolini professeur de langues orientales au séminaire de Padoue (Padoue 1742), les *Paradigmata de IV linguis orientalibus praecipuis* (l'arabe, l'arménien, la syriaque et l'éthiopien) par Pierre Vict. Palma de Gaeta (Paris 1596).

rien publié que l'on sache; mais il était très-estimé des orientalistes de son temps, entr'autres par Ewald, qui en parle en termes fort honorables dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*; Molza était aussi assistant (proprement *scrittore*) au Vatican pour la section des manuscrits syriens. Molza a été remplacé par Scappaticci, né à Santo Padre près d'Arpino; c'est de lui que le professeur Ignace Guidi, sur lequel nous aurons lieu de revenir dans ce même chapitre, apprit le syriaque; de même qu'il apprit l'hébreu biblique et le rabbinique du professeur Vincenzi de San Mauro, près de Rimini. Avant Vincenzi, c'est-à-dire avant 1841, c'est monseigneur Wiseman, devenu plus tard cardinal, auteur des *Horae syriacae*, qui enseignait l'hébreu à l'université de Rome; avant lui, l'hébreu était enseigné à Rome par Emiliano Sarti plus connu comme helléniste et épigraphiste et dont le souvenir est maintenant si précieusement gardé par

ses illustres disciples, le professeur Pelliccioni à Bologne et le Duc de Sermoneta à Rome. Avant Sarti, on mentionne le père Olivieri dominicain. Vincenzi a publié, entr'autres livres, *In sancti Gregorii Nysseni et Origenis scripta* (Rome 1865), *De hebraeorum et christianorum sacra monarchia* (Rome 1875; seconde édition). Ces professeurs de l'université de Rome étaient en même temps *scrittori* au Vatican, chacun pour sa section linguistique; c'est ainsi qu'aujourd'hui encore Vincenzi est dans la bibliothèque du Vatican *scrittore* pour l'hébreu, Scappaticci pour le syriaque, Bollig pour l'arabe, malgré qu'ils aient renoncé à leur chaire à l'université. Il y a eu encore à Rome quelques autres professeurs d'hébreu dans des couvents ou des institutions privées; nous mentionnerons seulement le père Francesco Saverio Patrizi, qui, avant 1870, enseignait l'hébreu au Collegio Romano d'après la méthode de Gesenius, et qui est auteur de

plusieurs ouvrages, entre autres, *De interpretatione scripturarum sacrarum* (Rome 1844), et *Cento salmi tradotti letteralmente dal testo ebraico e commentati* avec une savante *Introduzione* (Rome 1875); l'abbé Tempestini, qui rendit un service considérable aux prêtres qui ne connaissent pas la langue allemande en traduisant pour eux en latin l'importante grammaire hébraïque de Gesenius; le chanoine Henry Fabiani très-compétent pour tout ce qui concerne l'érudition et l'exégèse biblique (1); le père Giampietro Secchi jésuite qui avait beaucoup travaillé sur la métrique de la Bible (2).

(1) Cfr. aussi son *ragionamento* lu à l'Académie d'archéologie à Rome, sur la *Stela di Mesa re di Moab*. Sur la même on peut consulter: *L'iscrizione di Mesa re di Moab* illustrata e commentata dal cav. ab. Vittore Testa dottore aggregato alla soppressa facoltà teologica di Torino (dans les *Atti dell'Accademia delle scienze di Torino*, 1873).

(2) On doit pourtant à propos de son illustration de la Chaire de Saint Marc (Venise 1853, un vol. in-4 de 390 pages) consulter l'article critique foudroyant inséré par G. I. Ascoli, dans la seconde livraison de ses *Studii Orientali e linguistici* (Milan 1855).

ses illustres disciples, le professeur Pelliccioni à Bologne et le Duc de Sermoneta à Rome. Avant Sarti, on mentionne le père Olivieri dominicain. Vincenzi a publié, entr'autres livres, *In sancti Gregorii Nysseni et Origenis scripta* (Rome 1865), *De hebraeorum et christianorum sacra monarchia* (Rome 1875; seconde édition). Ces professeurs de l'université de Rome étaient en même temps *scrittori* au Vatican, chacun pour sa section linguistique; c'est ainsi qu'aujourd'hui encore Vincenzi est dans la bibliothèque du Vatican *scrittore* pour l'hébreu, Scappaticci pour le syriaque, Bollig pour l'arabe, malgré qu'ils aient renoncé à leur chaire à l'université. Il y a eu encore à Rome quelques autres professeurs d'hébreu dans des couvents ou des institutions privées; nous mentionnerons seulement le père Francesco Saverio Patrizi, qui, avant 1870, enseignait l'hébreu au Collegio Romano d'après la méthode de Gesenius, et qui est auteur de

plusieurs ouvrages, entre autres, *De interpretatione scripturarum sacrarum* (Rome 1844), et *Cento salmi tradotti letteralmente dal testo ebraico e commentati* avec une savante *Introduzione* (Rome 1875); l'abbé Tempestini, qui rendit un service considérable aux prêtres qui ne connaissent pas la langue allemande en traduisant pour eux en latin l'importante grammaire hébraïque de Gesenius; le chanoine Henry Fabiani très-compétent pour tout ce qui concerne l'érudition et l'exégèse biblique (1); le père Giampietro Secchi jésuite qui avait beaucoup travaillé sur la métrique de la Bible (2).

(1) Cfr. aussi son *ragionamento* lu à l'Académie d'archéologie à Rome, sur la *Stela di Mesa re di Moab*. Sur la même on peut consulter: *L'iscrizione di Mesa re di Moab* illustrata e commentata dal cav. ab. Vittore Testa dottore aggregato alla soppressa facoltà teologica di Torino (dans les *Atti dell'Accademia delle scienze di Torino*, 1873).

(2) On doit pourtant à propos de son illustration de la Chaire de Saint Marc (Venise 1853, un vol. in-4 de 390 pages) consulter l'article critique foudroyant inséré par G. I. Ascoli, dans la seconde livraison de ses *Studii Orientali e linguistici* (Milan 1855).

ses illustres disciples, le professeur Pelliccioni à Bologne et le Duc de Sermoneta à Rome. Avant Sarti, on mentionne le père Olivieri dominicain. Vincenzi a publié, entr'autres livres, *In sancti Gregorii Nysseni et Origenis scripta* (Rome 1865), *De hebraeorum et christianorum sacra monarchia* (Rome 1875; seconde édition). Ces professeurs de l'université de Rome étaient en même temps *scrittori* au Vatican, chacun pour sa section linguistique; c'est ainsi qu'aujourd'hui encore Vincenzi est dans la bibliothèque du Vatican *scrittore* pour l'hébreu, Scappaticci pour le syriaque, Bollig pour l'arabe, malgré qu'ils aient renoncé à leur chaire à l'université. Il y a eu encore à Rome quelques autres professeurs d'hébreu dans des couvents ou des institutions privées; nous mentionnerons seulement le père Francesco Saverio Patrizi, qui, avant 1870, enseignait l'hébreu au Collegio Romano d'après la méthode de Gesenius, et qui est auteur de

plusieurs ouvrages, entre autres, *De interpretatione scripturarum sacrarum* (Rome 1844), et *Cento salmi tradotti letteralmente dal testo ebraico e commentati* avec une savante *Introduzione* (Rome 1875); l'abbé Tempestini, qui rendit un service considérable aux prêtres qui ne connaissent pas la langue allemande en traduisant pour eux en latin l'importante grammaire hébraïque de Gesenius; le chanoine Henry Fabiani très-compétent pour tout ce qui concerne l'érudition et l'exégèse biblique (1); le père Giampietro Secchi jésuite qui avait beaucoup travaillé sur la métrique de la Bible (2).

(1) Cfr. aussi son *ragionamento* lu à l'Académie d'archéologie à Rome, sur la *Stela di Mesa re di Moab*. Sur la même on peut consulter: *L'iscrizione di Mesa re di Moab* illustrata e commentata dal cav. ab. Vittore Testa dottore aggregato alla soppressa facoltà teologica di Torino (dans les *Atti dell'Accademia delle scienze di Torino*, 1873).

(2) On doit pourtant à propos de son illustration de la Chaire de Saint Marc (Venise 1853, un vol. in-4 de 390 pages) consulter l'article critique foudroyant inséré par G. I. Ascoli, dans la seconde livraison de ses *Studii Orientali e linguistici* (Milan 1855).

ses illustres disciples, le professeur Pelliccioni à Bologne et le Duc de Sermoneta à Rome. Avant Sarti, on mentionne le père Olivieri dominicain. Vincenzi a publié, entr'autres livres, *In sancti Gregorii Nysseni et Origenis scripta* (Rome 1865), *De hebraeorum et christianorum sacra monarchia* (Rome 1875; seconde édition). Ces professeurs de l'université de Rome étaient en même temps *scrittori* au Vatican, chacun pour sa section linguistique; c'est ainsi qu'aujourd'hui encore Vincenzi est dans la bibliothèque du Vatican *scrittore* pour l'hébreu, Scappaticci pour le syriaque, Bollig pour l'arabe, malgré qu'ils aient renoncé à leur chaire à l'université. Il y a eu encore à Rome quelques autres professeurs d'hébreu dans des couvents ou des institutions privées; nous mentionnerons seulement le père Francesco Saverio Patrizi, qui, avant 1870, enseignait l'hébreu au Collegio Romano d'après la méthode de Gesenius, et qui est auteur de

plusieurs ouvrages, entre autres, *De interpretatione scripturarum sacrarum* (Rome 1844), et *Cento salmi tradotti letteralmente dal testo ebraico e commentati* avec une savante *Introduzione* (Rome 1875); l'abbé Tempestini, qui rendit un service considérable aux prêtres qui ne connaissent pas la langue allemande en traduisant pour eux en latin l'importante grammaire hébraïque de Gesenius; le chanoine Henry Fabiani très-compétent pour tout ce qui concerne l'érudition et l'exégèse biblique (1); le père Giampietro Secchi jésuite qui avait beaucoup travaillé sur la métrique de la Bible (2).

(1) Cfr. aussi son *ragionamento* lu à l'Académie d'archéologie à Rome, sur la *Stela di Mesa re di Moab*. Sur la même on peut consulter: *L'iscrizione di Mesa re di Moab* illustrata e commentata dal cav. ab. Vittore Testa dottore aggregato alla soppressa facoltà teologica di Torino (dans les *Atti dell'Accademia delle scienze di Torino*, 1873).

(2) On doit pourtant à propos de son illustration de la Chaire de Saint Marc (Venise 1853, un vol. in-4 de 390 pages) consulter l'article critique foudroyant inséré par G. I. Ascoli, dans la seconde livraison de ses *Studii Orientali e linguistici* (Milan 1855).

L'étude de l'hébreu a aussi de nos jours un représentant éminent en Sardaigne dans la personne du chanoine et sénateur Jean Spano, recteur de l'université de Cagliari, et professeur émérite d'écriture sainte et de langues orientales. Jean Spano naquit à Ploaghe, village de la Sardaigne, en 1803; il fit ses premières études dans le séminaire de Sassari; a 22 ans il fut reçu docteur en théologie; à 28 ans agrégé à la faculté philosophique et philologique de l'université de Sassari, où, en attendant, il avait pris les ordres ecclésiastiques. Alors il se rendit à Rome pour y suivre à l'université les cours de grec et d'hébreu, de syriaque et d'arabe sous la discipline de Sarti, de Molza et de Lanci, étudiant l'archéologie avec Nibby; ayant passé heureusement ses examens à Rome, il se rendit à Turin pour en subir d'autres plus graves en 1834 à la présence de l'abbé Peyron délégué par le gouvernement du roi Charles Albert. Ce fut après

ce second examen qu'il fut nommé professeur d'écriture sainte et de langues orientales à l'université de Cagliari et, ensuite, chargé de la direction de la bibliothèque. Le chanoine Spàno est peut-être plus archéologue que philologue; nous avons pourtant des documents de ses connaissances linguistiques dans quelques unes de ses dissertations, entr'autres, dans celle publiée en 1862: *Sulla base votiva in bronzo con iscrizione in tre lingue: latina, greca e fenicia.* Le chanoine Spano est ainsi l'un des rares orientalistes qui se sont occupés du phœnicien. De Rossi au siècle passé, en l'année 1774, avait déjà publié dans les *Effemeridi letterarie di Roma* une lettre adressée à Amaduzzi: *Sopra una iscrizione fenicia scoperta in Cagliari* (1).

(1) De Rossi a aussi écrit une savante *Epistola in Saracenicum Theodosii distichum;* sur la langue de Palmyre nous avons une *epistola* du père Giorgi: *De inscriptionibus Palmyrenis, quae in Museo Capitolino adservantur* (Rome 1782).

Avant Spano, les langues orientales n'avaient presque pas été cultivées en Sardaigne; on cite pourtant au XVI[e] siècle un certain Niccolò Canellas qui aurait étudié les langues orientales à Rome, et au commencement de ce siècle un polonais Hyacinthe Hintz, auteur d'un commentaire sur les Psaumes et professeur d'Ecriture Sainte et de langues orientales à l'université de Cagliari. Lorsque Spano eut quitté la chaire qu'il avait occupé pendant douze ans, il fut remplacé par un moine capucin, Agostino Meloni, lequel, après avoir commencé ses études avec Spano, s'était rendu à Rome pour s'y perfectionner. La Sardaigne ne possédait aucun manuscrit oriental (le manuscrit syriaque qui se conserve dans la bibliothèque de Cagliari n'ayant aucune importance; ce n'est qu'un livre de prières à l'usage de quelque missionnaire européen), Spano dût se borner à la publication de quelques inscriptions grecques, à

l'illustration de quelques amulets hébreux et coufiques et, surtout, à l'illustration des inscriptions phoeniciennes, en particulier, de la fameuse inscription en bronze en trois langues, phoenicienne, grecque et latine, découverte à Pauli Gerdei, contenant, au dire de Spano, des vœux faits à Esmun par une société de saliniers de Cagliari 300 ans avant le Christ. Cette inscription, illustrée par Spano, a été publiée avec des additions par Amédée Peyron en 1862, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Turin; en la même année, Gaspare Gorresio faisait de la même inscription objet de discussion dans le *Bollettino archeologico sardo* de Spano (1). A propos de cette même inscription et autres inscriptions phoeniciennes le professeur G. I. Ascoli a parlé avec une grande compétence

(1) Pour les inscriptions de la Sardaigne on peut aussi consulter les importants voyages en Sardaigne d'Alberto La Marmora et son *Saggio sopra alcune monete fenicie delle isole Baleari*. Turin, 1835.

en 1866 dans le Journal de la Société orientale allemande. Parmi les phoenicologues italiens nous devons encore signaler, dans le siècle passé, outre le célèbre piémontais Gian Bernardo De Rossi, le sicilien Gabriele Lancillotto Castello prince de Torremuzza en Sicile, auteur d'un livre intitulé : *Delle iscrizioni della Sicilia,* avec introduction, et dans notre siècle, outre le piémontais Giann. Arri (1), l'antiquaire toscan Domenico Sestini, les romains Camillo Borgia, le père Garrucci (qui dans les actes de l'*Accademia Pontificia Romana* illustrait spécialement l'inscription de Nora), Michelangelo Migliarini, Michelangelo Lanci de Fano (spécialement connu parmi les arabistes), auteur des: *Osservazioni sul bassorilievo egizio*

(1) *De lingua phoenicum*, dans les mémoires de l'Académie des sciences de Turin, I, seconde série, tome XXXVII, 1838 ; *Lapide fenicia di Nora in Sardegna* dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Turin, 1834, et autres écrits, etc.

che si conserva in Carpentrallo (Roma 1825), *Lettera sopra uno scarabeo fenico-egizio etc.* (Naples 1826), *La Sacra Scrittura illustrata con monumenti fenico-assiri ed egiziani* (Roma 1827), *Ragionamenti intorno a nuova stela fenicia discoperta in Malta* (Rome 1855); le docteur G. Barzilai de Trieste (1), enfin le regretté helléniste et hébraïciste sicilien Gregorio Ugdulena.

Gregorio Ugdulena était né le 20 avril 1815 à Termini; il aborda l'étude du grec avec Niccolò Palmieri, et il dépassa bientôt son maître. Il prit les ordres ecclésiastiques et se prépara pour la carrière de l'enseignement. En 1834 il obtenait un prix de 5100 francs institué à Palerme par Monseigneur

(1) Il a publié à Trieste *I Treni di Geremia*, traduction faite mot à mot du texte hébraïque avec des notes; *Il cantico di Salomone*, traduction en vers avec des notes; *Il Beemoth* (Mammouth) essai de paléontologie biblique; *Il Renne*, étude paléontologique sur la Bible; *Il Leviatan*, monographie; et récemment: *Le lettere dell'alfabeto fenicio* (Trieste 1876).

Paolo Di Giovanni dans le but d'encourager les jeunes gens qui se distinguaient le plus dans les antiquités sacrées et les langues classiques. En attendant, Gregorio Ugdulena avait étudié l'hébreu. Le professeur d'hébreu à l'université de Palerme, Giovanni Ragona, auteur d'un *Discorso sulla lingua ebraica* étant mort, notre jeune orientaliste se prépara si bien, qu'en 1843, il put obtenir de le remplacer à la chaire d'hébreu et d'herméneutique après avoir, en concurrence avec le père Francesco Compagnoni (1), passé de brillants examens. « Les langues savantes, dit Isidoro Carini, dans son excellente biographie de notre orientaliste (2), négligées chez nous jusqu'au commencement du siècle passé, ont commencé après 1750 à être cultivées. Dans presque

(1) *Di Gregorio Ugdulena e delle sue opere*, commemorazione. Palerme, 1872.

(2) Is. Carini nous fait connaître aussi le nom du père Antonio Barcellona, qui connaissait le grec et l'hébreu, auteur des Paraphrases des Prophètes et des Evangiles.

tous les séminaires on fonda alors des chaires d'hébreu et de grec. Au séminaire de Catania on voulait préparer une nouvelle édition du Nouveau Testament en hébreu, et Monseigneur Ventimiglia avait mandé à Florence pour les types nécessaires. On projétait aussi la publication d'une théologie dogmatique-historique avec les textes sacrés en hébreu et en grec. A Palerme, Francesco Tardia, expliquait l'herméneutique au clergé avec beaucoup de succès. Mais, lorsqu'Ugdulena parut, ces études faiblissaient, et la gloire de les remettre en honneur lui était par conséquent réservée. » C'est en 1843 que Gr. Ugdulena publia son premier essai hébraïque *(Biblici textus a Gregorio Ugdulena presbytero interpretati)*. Après les événements des années 1848-49 auxquels il avait pris une part assez vive, Ugdulena perdit sa chaire et fut obligé de rentrer pendant dix ans dans la vie privée. En 1850, il commença son

importante traduction de la Bible avec commentaires ; en 1857 il composa son mémoire si souvent cité et si estimé sur les monnaies carthaginoises de la Sicile. « Différentes inscriptions, poursuit Isidoro Carini, trouvées à Malte, en Sicile, à Carthage, et quelques autres monuments sont avec les seize vers du *Pœnulus* de Plaute, tout ce qui nous reste, aujourd'hui, de la langue punique. Mais on ne possédait pas même cela, lorsque chez nous, Tardia, par des efforts admirables, avait essayé de s'expliquer l'alphabet phoenicien, et d'en déterminer les lettres au prince Torremuzza. Ce ne fut que par la découverte de l'inscription en deux langues faite en 1735 à Malte, et par celle des marbres de Chypre en 1745, que l'anglais Swinton et mieux encore l'abbé Barthélemy pûrent initier l'Europe à la connaissance des antiquités phoeniciennes et déterminer la forme véritable de l'alphabet phoenicien. Ug-

dulena, dans son admirable mémoire sur les monnaies puniques siciliennes, lue en deux séances (août et septembre) de l'année 1857, à l'Académie des sciences et des lettres de Palerme, accompagnée par deux tables que l'auteur lui-même avait dessinées et gravées, et qui remporta le prix de numismatique à l'Académie des inscriptions et belles lettres de Paris, consacra son attention à la classe des monnaies qu'on appelle puniques. »

En 1859, on publia à Palerme le premier volume de *La Sacra Scrittura in volgare, riscontrata nuovamente con gli originali ed illustrata con breve comento da Gregorio Ugdulena, prete termitano.* Le premier volume contient le Pentateuque. En 1862, parut le seconde volume qui arrive jusqu'à la fin des Livres des Rois. En 1860, Grégoire Ugdulena obtint de nouveau sa chaire d'hébreu à l'université, et fut, pendant quelques mois, ministre de l'instruction publique sous le

gouvernement provisoire de la Sicile; en la même année 1860, il fut élu député au Parlement italien, en 1865 professeur de grec à l'Institut d'études supérieures à Florence; après la réunion de Rome à l'Italie, professeur de grec et d'hébreu à l'université de Rome, où il mourut le 7 juillet 1871. En ouvrant son dernier cours d'hébreu il avait fait un discours sur la position de l'hébreu dans les langues sémitiques et de ces langues dans l'histoire du langage (1).

Nous avons eu lieu plusieures fois de mentionner la langue chaldéenne; on sait que, par ce nom, on indique l'un des dialectes araméens qui, par conséquent, devait être cultivé par un grand nombre d'hébraïsants; et l'on sait qu'erronément on appela ainsi la langue ethiopienne. Nous devons rappeler que la plus ancienne des grammai-

(1) Ce discours a été publié à Palerme dans la *Rivista sicula* (juillet et août 1872).

res de la langue éthiopienne sont peut-être la *Chaldeae Æthiopicae linguae institutiones,* par Mariano Vittorio Reatino (1), imprimées en 1552, et puis réimprimées en 1630 par l'imprimerie de Propagande. Par les soins du Collège de Propagande on traduisit et on publia en 1786 une traduction du Catéchisme composé en italien par le cardinal Bellarmino. A Rome même, depuis l'année 1549, on avait publié la *Missa qua Ethiopes communiter utuntur quae etiam canon universalis appellatur, ex lingua chaldea sive aethiopica in latinam conversa.* Mais ce qui fut une entreprise bien plus importante c'est en 1548 la publication du Nouveau Testament en éthiopien, imprimé aux frais de l'éthiopien Pierre

(1) Zenker, dans sa *Bibliotheca orientalis* se trompe en appelant l'auteur Rearini. C'était Mariano Vittorio da Rieti, c'est-à-dire *Reatinus.* — On peut encore citer ici deux livres du père Strozzi publiés tous les deux en l'année 1617 à Rome: *De dogmatibus chaldaeorum* — *Sinodalia Chaldaeorum.* (Cfr. Bickell, Conspetus Rei Syriacae; Monasterii 1871).

Comos, par Valerio Dorico et Lodovico de Brescia, sous la direction de Mariano Vittorio de Rieti et Pietro Paolo Gualterio d'Arezzo; le compositeur était Angelo Oldradi. Dans notre siècle nous devons signaler parmi les personnes qui ont mieux connu la langue abyssinienne littérale et vulgaire: Giuseppe De Jacobis auteur d'une *Dottrina cristiana in lingua amarica* (Roma 1850), Giuseppe Sapeto, qui voyagea longtemps, comme missionnaire, en Abyssinie, actuellement professeur d'arabe vulgaire à Gênes, auteur entre autres choses, d'un dictionnaire inédit éthiopique - italien, monseigneur Guillaume Massaia, capucin, missionnaire apostolique en Abyssinie, auteur des *Lectiones grammaticales pro missionariis qui addicere volunt linguam amharicam seu vulgarem Abyssiniae, nec non et linguam Oromonicam seu populorum Galla nuncupatorum.* (Paris 1867, 8°).

Monseigneur Massaia nous amènerait main-

tenant très-naturellement à parler des autres langues africaines, mais avant que nous quittions le terrain des langues sémitiques il faut que nous consacrions encore quelques pages à l'étude de la plus vivante et de la plus riche de ces langues, à l'arabe.

Si un seul but religieux pouvait induire les chrétiens de l'Italie à aborder, dans les siècles passés, l'étude de l'hébreu, l'arabe a eu pour la majorité des italiens qui l'ont étudié en dehors de l'église un attrait différent. Comme langue vivante parlée sur toutes les côtes méridionales de la Méditerranée, avec lesquelles les italiens ont toujours eu un commerce actif, l'arabe a été appris depuis dix siècles par un grand nombre de nos marchands. Aussi il nous serait impossible de mentionner le nom de tous les italiens qui ont appris et parlé l'arabe, depuis la descente des Sarrasins en Sicile jusqu'à nos jours; nos colonies en Orient ont toujours eu depuis le

XIII[e] siècle une grande importance; et on n'ignore pas qu'un nombre assez considérable de ces marchands italiens emploit spécialement l'arabe dans ses négociations avec les orientaux. Nos consuls en Orient sont obligés de connaître l'arabe, et j'en sais un qui m'est particulièrement cher (1), qui après avoir très-bien appris l'arabe, a su profiter de son long séjour en Tunisie, pour aborder aussi l'étude de la langue de l'ancienne Mauritanie, du berbère, sur lequel il a même préparé des matériaux qu'il pourra un jour utiliser. Mais, en général, nos colonies en Orient et nos consuls n'ont apporté aucun avantage direct à la connaissance scientifique de l'arabe. L'arabe était pour nos colonies, presqu'exclusivement, un instrument de commerce et puisque, pour la

(1) Notre frère Henry maintenant consul à Rustchuk, a aussi publié un volume de lettres sur la Tunisie (Florence 1868) et une illustration géographique du Sähel.

plus grande partie, nos voyageurs ont été ou des marchands ou des missionnaires, on peut dire aussi, en général, que les voyageurs italiens en se servant eux-mêmes de l'arabe n'ont presque rien fait pour en répandre la connaissance. A la cour des rois normands en Sicile et ensuite à celle de Frédéric II (1), qui fit entreprendre plusieures traductions du grec et de l'arabe, il y avait eu une espèce d'âge d'or pour la poésie et pour la littérature arabique (2). Mais, après ces mo-

(1) Cfr. La Lumia; *Studii di Storia Siciliana.* Amari, Storia dei Mussulmani in Sicilia.

(2) En 1265, Buonagiunta de Cascina était chargé de compiler en arabe le traité de commerce échangé entre le roi de Tunis et la république de Pise. Tiraboschi nous rappelle encore le nom du moine Ricolbo, qui devait connaître l'arabe puisqu'il composa une réfutation du Coran, dans un temps où ce livre vraisemblement n'avait pas encore été traduit. Tiraboschi rapporte aussi au treizième siècle ce *Magister Moïse de Palermo* qui traduisait de l'arabe en latin le livre d'Hippocrate sur les maladies des chevaux. Le manuscrit de cette traduction existe dans la Biblioteca Estense de Modène. La protection accordée par les Hohenstaufen à la science arabe semble avoir continué sous le règne de Charles d'Anjou, si on doit en juger par le livre publié sous le nom de Rhazes à Brescia en 1486, dont la

narques, jusqu'à la renaissance qui amena la recherche des côdes grecs et orientaux, et jusqu'à la fondation de l'imprimerie orientale des Médicis, et à une organisation plus puissante des missions catholiques en Orient, les produits de notre littérature, par rapport à l'arabe, ont été a peu près insignifiants.

Nous signalerons pourtant au XIII[e] siècle le nom de Simon de Gênes, et dans la seconde moitié du XIV[e] siècle ceux de Giovanni Danti d'Arezzo (1370) et de Pietro d'Abano, traducteurs de différents ouvrages arabes et d'hébreu. Plusieurs noms d'italiens traducteurs d'arabe sont maintenant ignorés; mais nous pouvons, d'après les plaintes portées à plusieures reprises par Pétrarque contre le succès de l'Averroïsme et de toute la

dernière page porte cette inscription: « Explicit liber XXV Elhavy i. e. continentis in medicina, quem composuit Bubikir Zachariae Errasis filius, traductus ex arab. in latin. per Mag. Ferragium medicum Salerni, jussu excellentis regis Karoli.

science arabe auprès de la jeunesse italienne et spécialement de la jeunesse vénitienne de son temps, argumenter que l'étude de l'arabe n'était point négligée.

L'exemple avait certainement été donné par le célèbre Gérard de Crémone (1). On a pourtant disputé sur la patrie de ce Gérard qui écrivait au XII[e] siècle à Toledo; on supposa que Carmona en Espagne et non pas Crémone en Lombardie fut la ville natale de cet entreprenant arabiste; mais les historiens espagnols n'ont d'autre argument en faveur de leur thèse que le séjour de Gérard à Toledo, qui est parfaitement expliqué par un chroniqueur italien du XIV[e] siècle (2). La patrie italienne

(1) Cs. *Della vita e delle opere di Gerardo Cremonese, notizie raccolte da B. Boncompagni*, (Rome, 1851).

(2) On doit, en effet, tenir quelque compte du témoignage du dominicain Francesco Pipino (chez Muratori, Script. Rer. Ital. IX), qui nous affirme très positivement l'origine lombarde de Gherardo. « Gerardus lombardus natione cremonensis, magnus linguae translator arabicae imperante Friderico, anno scilicet Domini MCLXXXVII qui fuit imperii ejusdam Friderici XXXIV, vita defungitur,

de Gherardo, ainsi que son séjour en Espagne, était d'ailleurs déjà indiquée dans presque tous les titres des nombreuses traductions de Gherardo. L'édition de Strasbourg par J. Mentelin du *Liber canonis primus* porte déjà que le livre a été traduit « a magistro Gerhardo cremonensi in Toleto ab arabico in latinum ». Le même, réimprimé à Milan en 1484 nous offre ce titre: « Liber canonis primus quem princeps Aboali Abin-

septuaginta tres annos natus habens. — Quum ab ipsis infantiae cunabulis in gremiis philosophiae educatus esset, et ad cujuslibet artis notitiam secundum latinorum studium pervenisset, amore tamen Almagesti, quem apud Latinos minime reperiit Toletum perrexit, ubi libros cujuslibet facultatis in arabico cernens et Latinorum penuriae de ipsis, quam noverat, miserans, amore transferendi, linguam edidicit arabicam; et sic de utraque, de scientia videlicet et idiomate, confisus de quamplurium facultatum libris quoscumque voluit elegantiores latinitati, tamquam dilectae haeredi, planius atque intelligibilius, quo ei pollere fuit, usque ad finem vitae transmittere non cessavit. Inter coetera quae transtulit, habentur in arte tam physicae quam aliarum facultatum libri septuaginta sex, inter quos Avicennae et Almagesti Ptolemaei translatio solemnis habetur. Sepultus est Cremonae in monasterio sanctae Luciae, ubi suorum librorum bibliothecam reliquit, ejus praeclari ingenii specimen sempiternum. »

sceni de Medicina edidit, translatus a Magistro Gerardo cremonensi in Toleto de arabico in latinum. »

Dans le XV^e^ siècle, plusieurs érudits qui ont connu l'hébreu, ont aussi abordé l'arabe. Dans les annales de Forlì insérés dans le 22^e^ vol. des *Scriptores rerum italicarum* de Muratori, nous trouvons indiqué un auteur nommé Palmieri (Palmerium nostrum maria transeuntem, Graecosque et Hebreos, Chaldeos, Arabes consulentem eorum linguas didicisse legimus. Hic enim de incarnato Deo elegantissimum opus contra Hebraeos laude dignum compilavit et eruditissimis rationibus comprobavit. » On trouve aussi nommé dans le XV^e^ siècle Andrea Mongaio de Belluno; on raconte de lui, qu'après avoir étudié la médecine, en s'apercevant que les traductions des œuvres d'Avicenna (entreprises par Gherardo et par les médecins de la cour de Frédéric II et de Manfrède)

étaient imparfaites, se rendit à Damas exprès pour y apprendre l'arabe, réviser le texte de son docteur et revenir à l'université de Padoue pour l'interpréter d'une manière plus sûre.

On peut se demander maintenant si cet Andrea Mongaio de Belluno qui partait pour Damas pour étudier l'arabe, n'a pas été inspiré par l'exemple de son prédécesseur, traducteur d'Avicenna, qui, à la fin du XII[e] siècle, s'était rendu, avec le même but, en Espagne. Et il nous semble très-probable que Andrea Mongaio ne soit autre que cet Andrea Alpago de Belluno, qu'on fait aussi voyager en Orient, spécialement en Egypte, en Syrie, en Perse et dans l'Asie Mineure, et qui corrigea à son retour les traductions de Gherardo. Le même Alpagus traduisit en latin le livre de Sérapion, qui fut publié pour la première fois à Venise en 1550, sous le titre de *Serapionis practica.* Ti-

raboschi en refusant l'opinion qui fait de Mongaio et d'Alpago une seule personne, tâche de prouver l'impossibilité d'une telle opinion, en nous apprenant qu'on parlait encore de Alpago vivant lorsque Mongaio était déjà mort. Malheureusement nous ne savons rien de précis sur la naissance, sur la mort et sur les voyages de Mongaio et de Alpago (1). Nous savons seulement qu'ils nous apparaissent à peu près contemporains, tous les deux médecins, tous les deux de Belluno, tous les deux arabistes et traducteurs d'Avicenna, après avoir été à Damas, et que tous les

(1) Cfr. Avicennae Canon de medicinis cordialibus et cantica cum castigationibus Andrea Alpagi Bellunensis una cum ejusdem nominum arabicorum interpretatione (Venise 1544). — Avicennae Liber canonis de medicinis cordialibus et cantica, jam olim quidem a Gerardo Cremonensi ex arabico sermone in latinum conversus, postea ab Andrea Alpago Bellun. in fin. poene correct. ad veteris exempl. arab. fidem in marg. fact. etc. nunc a Benedicto Rimio veneto etc, (Venetiis 1657). Dans l'édition d'Avicenna de Venise 1564, il y aussi une *arabicorum nominum antiqua expositio*, attribuée à Gérard de Crémone. Dans l'édition d'Avicenna de Venise 1582, on trouve la vie d'Avicenna écrite en latin par Nicola Massa, tirée de l'arabe.

deux s'appelaient Andrée. Il faut certainement faire une part aux heureuses combinaisons, mais il nous semble qu'une pareille *geminatio* dans l'histoire littéraire serait un fait unique qui toucherait au miracle.

Ils devaient être contemporains d'Alpago ces Hieron Turianus (Della Torre) de Vérone et El. Sanseverino (probablement deux juifs), qui révisaient les notes de Jo. Asculanus au neuvième livre d'Almansor, qui a paru en 1493 à Venise sous le titre de *Practica Jo. Asculani.* Dix ans auparavant, à la même imprimerie de Venise, avait paru la *Liber Nonus Almansoris cum expositione Sillani de Nigris de Papia.* À Venise, il parut aussi en l'année 1498 une traduction latine du traité de Rhazis: *De variolis et morbillis.* Le même traité a été traduit par Andrea Arrivabene (Venise 1555) et par Salomon Negri (Londres 1747).

Un autre médecin vénitien, Girolamo Ran-

nusio entreprit dans le même but le voyage en Syrie vers l'année 1483 et prépara une nouvelle traduction latine de tous les livres d'Avicenna; le marquis Scipione Maffei a signalé les connaissances en hébreu et en arabe du légiste et poëte de Vérone Virgilio Zavarisi. Mais, on peut dire en général, que, si on en excepte les médecins et les philosophes que la curiosité de lire dans le texte original les œuvres d'Avicenna et de Averroès attirait vers l'étude de la langue arabe, et les voyageurs et marchands italiens en Orient qui devaient s'en servir dans leurs communications avec les peuples orientaux, les érudits italiens n'ont, pendant les premiers siècles de notre histoire littéraire nullement reconnu l'importance de la langue arabe; ce qui rend d'autant plus méritoire le soin que les Médicis à Florence, les Papes à Rome, et enfin le cardinal Borromée à Milan, le cardinal Barbarigo à Padoue et d'autres Mécènes des

études orientales en Italie, ont mis pour recueillir des manuscrits arabes, pour fonder des chaires de langue arabe, pour créer des imprimeries arabes en Italie. La première de ces imprimeries a été fondée à Fano par le Pape Jules II, inaugurée en 1514 sous Léon X. Le premier livre arabe, en caractères arabes, publié en Italie, par les soins de Grégoire Giorgi de Venise, porte ce titre: *Septem Horae Canonicae, a Laicis hominibus recitandae, juxtà ritum Alexandrinorum seu Jacobitarum Alexandrino Patriarchae subditorum, arabice;* editae a Gregorio Georgio Veneto, sub auspiciis Leonis X Pontificis Maximi in urbe Fani (1514). En 1516 paraissait un essai de Bible polyglotte, c'est-à-dire, le célèbre Psautier en hébreu, en grec, en arabe et en chaldéen publié par Giustiniani, dont nous avons parlé. Peu de temps après, on entreprenait à Venise une édition du Coran, la première qui ait paru en Europe et qui fut bientôt détruite, par

le préjugé qu'elle pouvait porter atteinte à la religion chrétienne. En 1547, Andrea Arrivabene de Mantoue faisait paraître la première traduction italienne du Coran sous ce titre : *L'Alcorano di Maometto, nel quale si contiene la dottrina, la vita, i costumi et le leggi sue, tradotto nuovamente dall'arabo in lingua italiana, con grazie et privilegi.*

Nous pourrions encore mentionner ici quelques autres érudits italiens, tels que Giuseppe Tramezzino de Venise qui ont connu l'arabe au XV^e^ et XVI^e^ siècle; mais nous sommes impatients d'arriver aux trois événements qui ont, à très-peu de distance l'un de l'autre, contribué puissamment au développement des études arabiques en Italie; c'est-à-dire la fondation successive de trois imprimeries orientales célèbres, la Medicea, l'imprimerie de Propagande et l'imprimerie du séminaire de Padoue, trois véritables événements dans l'histoire des études orientales.

C'est au pape Grégoire XIII que revient l'honneur d'avoir le premier conçu le plan de l'imprimerie qui devait bientôt devenir fameuse sous le nom de *Tipografia orientale medicea.* Son but était essentiellement un but de propagande religieuse. « Il désirait, dit J. B. Raimondi, dans un mémoire présenté en 1610 au roi d'Espagne, pour lui offrir 3,000 exemplaires des Evangiles en arabe imprimés par la *Tipografia Medicea,* il désirait voir surgir à Rome une imprimerie pour les langues étrangères, afin que l'on pût y imprimer tous les livres destinés à réfuter les schismes et les hérésies, et à propager l'Évangile chez les payens dans les pays, où les missionnaires n'auraient pu pénétrer sans un grand danger, et où peut être ils auraient préché sans fruit. Il ordonna donc qu'on fit imprimer dix-huit mille volumes des Évangiles en arabe, avec la traduction latine soulignée, qu'on les envoyât, par l'en-

tremise des marchands, où par n'importe quel autre moyen, dans tous les pays où l'arabe était parlé ou compris; et que dans ces pays ils fussent échangés ou vendus à un prix minime, et même donnés, selon les occasions, avec adresse pourtant, pour éviter tout soupçon sur nos intentions. Il nous suffisait d'apprendre que les Évangiles étaient lus par les payens musulmans et par d'autres peuplades capables de comprendre l'arabe, ayant pu vérifier que plusieurs personnes ont passé de la secte mahométane à la véritable religion chrétienne, sans discussions et sans sermons, après la seule lecture de l'Evangile traduit dans la langue qu'elles comprenaient. »

Le pape qui comptait beaucoup sur le concours du cardinal Ferdinand de Médicis, le chargea d'administrer les patriarcats d'Antiochie et d'Alexandrie, ainsi que le règne d'Ethiopie. Le cardinal accepta la charge, mais à condition que le soin et la

dépense de l'imprimerie lui seraient réservés exclusivement et qu'il en disposerait à son gré. Cela étant convenu, le cardinal engagea à la direction de l'imprimerie, qui prit le nom de *Medicea*, l'entreprenant Giovanni Battista Raimondi, avec lequel il signa même une espèce de contrat le 6 mars de l'année 1584. En même temps J. B. Britti de Cosenza fut envoyé en Ethiopie, et J. B. Vecchietti florentin (né pourtant à Cosenza le 22 décembre 1552) à Alexandrie, pour y rechercher des manuscrits éthiopiens, arabes et syriaques. On forma une commission composée du patriarche syrien Ignace Nehemes, qui vivait à Rome, du moine franciscain Ottaviano da Ravenna et de Raimondi, pour la préparation de différents ouvrages contre les mahométans (1). J. B. Raimondi, bien que

(1) Le patriarche Nehemes devait en outre en société avec Raimondi et avec le médecin du cardinal Savelli J. B. de Lucques, et Paul Orsini, un turc baptisé, surveiller l'impression d'Avicenna avec une nouvelle traduction latine.

son père fut crémonais, naquit à Naples vers l'année 1536; il apprit de bonne heure le latin, le grec qu'il écrivait couramment, les mathématiques et la chimie. Dans sa jeunesse il entreprit aussi de longs voyages en Asie, d'où il revint en 1575, ainsi qu'on le relève d'une courte relation qu'on a de lui, intitulée: *Viaggio per terra dall'India orientale a Venezia* (1).

C'est dans ce temps, sans doute, qu'il apprit le turc, l'arabe et le persan.. Revenu à Rome, il fut très bien accueilli par le pape et si bien recommandé au cardinal de Médicis que ce dernier le reçut dans son intimité et prit goût pour ces études orientales, desquelles il devait bientôt devenir un protecteur splendide. Le célèbre graveur français Granjon

(1) Nous suivons pour tout ce qui concerne Raimondi et la *Stamperia Medicea* l'excellent et complet mémoire que l'archiviste Guglielmo Enrico Saltini a inseré dans l'*Archivio storico italiano*, nuova serie, XII, disp. sec. Firenze 1860.

était alors à Rome et il faisait fondre des types arabes pour le libraire romain Domenico Basa, éditeur (Rome 1854-85) du livre cosmographique *Kitâb al bustan* (Le livre du jardin). Raimondi, qui avait dû surveiller cette édition, entra alors en relation avec Granjon, fit achever par le cardinal les types préparés pour l'édition du *Kitâb al bustan,* et enfin décida le graveur à se fixer définitivement à Rome au service du cardinal et de la *Stamperia Medicea.* Mais Granjon ne put jouir longtemps de sa nouvelle position, puisqu'il mourut en 1589. Après lui, ce furent Jean Cavaillon français et l'italien J. B. Sottile qui gravèrent pour la *Tipografia Medicea.* Clément Stangaporta, romain, fondait les types. Avant l'année 1595, le prote de l'imprimerie était Matteo Nerone da Peccioli; l'un des meilleurs compositeurs pour l'arabe était Giacomo Luna. Le premier livre publié à l'imprimerie des Médicis porte la date de l'année 1591; il contient les quatre évangiles

en arabe, in-folio; l'édition a été tirée à 4000 exemplaires. Quelques exemplaires portaient ce frontispice: *Evangelium sanctum Domini nostri Jesu Christi conscriptum a quatuor Evangelistis sanctis id est, Mattheo, Marco, Luca et Johanne* (Romae, Stud. Jo. C. Raymundi ex typogr. Medicea 1591); en 1619, existait probablement encore un grand nombre d'exemplaires dans les magasins de l'imprimerie; alors on fit un nouvean frontispice avec la date de 1619, pour les débiter plus facilement. Il paraît que ce subterfuge n'ait pas non plus réussi, car en 1774 à Florence, pour se débarasser des exemplaires qui restaient, on fut obligé de renouveler le frontispice, avec la date de l'année 1774 en y ajoutant aussi une préface latine par le professeur Cesare Malanima dont nous avons déjà parlé. L'édition pourtant était une magnificence, et ne méritait point un pareil sort. Mais Raimondi avait bien plus de mérite que de chance, et toute

sa vie l'a prouvé. Presqu'en même temps que le texte soigné par le seul Raimondi, paraissait aussi le texte avec la traduction latine soulignée de Gabriel Sionita maronite, avec l'indication *Ex typographia Medicea 1591;* les deux éditions sont ornées de belles gravures en bois dessinées par le peintre florentin Antonio Tempesta. En 1592, la même imprimerie publiait l'*Alphabetum arabicum* (64 pages in-4); les grammaires *Käfiya* d'Ibn Hâgil (96 pages in-4); et Ag'rûmiyya de Sanhâgì et le texte d'un abrégé de la géographie arabe d'Edrisi; en 1593 paraissait la médecine d'Avicenna sous ce titre: « Libri V Canonis medicinae Abu Ali principis filii Sinae, alias corrupti *Avicennae,* quibus additi sunt in fine ejusdem libri logicae, physicae et metaphysicae, arabice nunc primum impressi; Romae ex typogr. Medic. in-fol. » En 1594 parut l'Euclide. En 1595, on publiait à la même imprimerie une *Brevis orthodoxae fidei professio* pour l'usage des Ara-

bes. Raimondi songeait aussi à l'édition d'une Bible polyglotte en onze langues, avec le dictionnaire et la grammaire de chaque langue (c'est-à-dire le grec, le latin, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'esclavon, l'arménien, l'arabe, le persan, l'égyptien et l'éthiopien. Entr'autres qui devaient travailler avec Raimondi à cette entreprise grandiose il y avait le moine dominicain Tommaso da Terracina. Monsieur Saltini nous communique une petite note caractéristique écrite par Raimondi, où nous sommes renseignés sur les travaux préliminaires qui devaient servir de base à l'édition de la Bible polyglotte. « Il s'agit, écrivait-il, de publier au service de Notre Seigneur et de la Sainte Chaire et de toute la Chrétienneté, la Bible dans toutes les langues dans lesquelles il est possible de l'imprimer ; et dès à présent on pourrait l'imprimer toute en six langues, c'est-à-dire, latine, grecque, hébraïque, chaldéenne, syriaque

et arabe. Le grand duc, ayant prêts les caractères et les textes originaux, se propose de la faire publier en entier en langue arabe et en langue syriaque, toutes deux accompagnées de la traduction latine à côté; et peut-être qu'il ne se refuserait pas non plus à la faire imprimer dans quelques autres des langues mentionnées, quoique cela ne pût-être aussi glorieux qu'une édition en arabe et en syriaque qui n'existe pas encore. Ce serait au contraire un grand sujet de gloire, si on pouvait imprimer la Bible en langue égyptienne (copte), parceque la langue est ancienne et célèbre, et elle risque de disparaître, si on ne l'aide pas, car très-peu de personnes la connaissent et elle se trouve employée dans un très-petit nombre de livres, qui deviennent de plus en plus rares, faute d'écrivains, de types et d'imprimeurs. Ce serait aussi très-bien si on pouvait faire imprimer la Bible en lan-

gue persane, langue très-ancienne et d'une grande renommée, la plus belle parmi toutes les langues que nous connaissions; la Bible persane n'existe pas jusqu'ici, de même qu'on en est encore à désirer l'égyptienne, l'arabe et la syriaque. Si on imprimait donc la Bible dans ces quatre langues, l'entreprise ne serait pas seulement glorieuse, mais remplirait d'étonnement tout le monde chrétien; et elle serait peut-être un instrument très-propre à la conversion des infidèles, puisque les Persans aussi sont pour la plus part mahométans. Pour la langue égyptienne je possède déjà une grammaire avec traduction arabe, à laquelle on pourrait ajouter une traduction latine: je possède aussi les actes des apôtres et les épîtres de Saint Paul, ainsi que toutes les autres épîtres canoniques, avec une traduction littérale en arabe; ces documents m'ont été fournis par monsieur Jérôme Vecchietti qui les acheta lorsqu'il se trouvait en

Egypte avec son frère Jean Baptiste. Monsieur Vecchietti m'a dit qu'en Égypte on trouve tous les livres de la Bible aussi bien du Vieux que du Nouveau Testament ; il assure qu'il les a vus lui même, et comme il va repartir pour l'Egypte, envoyé par notre souverain, je l'ai prié de recomposer toute cette Bible égyptienne, sans ménager les dépenses ; il m'a promis qu'il le ferait, et il le fera sans doute. Sur la langue persane j'ai une très-belle grammaire, avec sa traduction en langue turque, à laquelle j'ajouterai une traduction latine. Les quatre évangiles en persan sont prêts. Les livres de Moïse en persan se trouvent en Égypte où J. B. Vecchietti en a pris connaissance ; et nous les aurons par l'entremise de son frère Jérôme qui va retourner en Orient. Les autres livres on les tirera des différentes provinces de l'Orient, et je suis sûr qu'on les retrouvera, comme on a retrouvé tous les livres en arabe. »

Nous avons voulu reproduire ces deux pages, parceque l'enthousiasme et la confiance que Raimondi y témoigne nous sont tout-à-fait sympathiques. Raimondi n'a pas réussi dans son entreprise; mais ce ne fut pas sa faute; son protecteur, devenu Grand Duc de Toscane, avait d'autres soucis que celui de l'imprimerie orientale et de la Bible polyglotte; les autres princes, auxquels Raimondi s'adressa, étaient indifférents; son projet échoua; mais Raimondi n'en est pas moins admirable. Il nous suffit de savoir qu'il lutta jusqu'au bout pour soutenir l'honneur de l'imprimerie orientale qu'il avait projetée, créée, mise en œuvre, et que bien des circonstances ont contribué à faire faillir. Raimondi fut d'abord obligé d'acheter son imprimerie, puis de la revendre en 1610 au grand duc Côme II, après beaucoup de nobles efforts pour la rendre active. Le nouveau Grand Duc touché de l'intérêt que Raimondi témoignait à l'imprimerie

Medicea, garda, même après le rachat, le vénerable vieillard à la direction de l'imprimerie, dans laquelle put paraître au mois d'octobre de la même année 1610 le *Liber Tasriphi* (le traité sur les conjugaisons en arabe par Ibn Mas'ûd), avec double traduction latine. Dans la lettre de dédicace on parle longuement de l'imprimerie orientale et on fait mention de la Bible polyglotte. Le 2 février 1614, Raimondi faisait son testament en instituant comme son héritier le Grand Duc de Toscane; le 13 février il n'était plus. Monsieur Saltini, aidé par le professeur Lasinio, nous a fourni la note des manuscrits de Raimondi qui se trouvent à la Bibliothèque nationale de Florence (1). Après la

(1) Nous la résumons ici pour ce qui concerne les langues orientales: 1. Les règles de la langue persane par Ahmed fils de Mustafa, en turc, traduction latine mot à mot de Raimondi; la fin manque. 2. Un index de mots arabes disposés par ordre à peu-près alphabétique. 3. Index à peu près alphabétique de mots latins avec interprétation arabe. 4. Index alphabétique de mots arabes avec traduc-

mort de Raimondi on trasporta l'imprimerie orientale à la Trinità dei Monti dans le palais qui appartenait aux Médicis. En 1627, on la transféra dans le palais du Grand Duc à Pise; enfin en 1684, sous Côme III, à Florence. L'imprimerie fut placée dans une chambre du Palazzo Vecchio, les manuscrits de l'impri-

tion latine ou italienne, tiré du célèbre dictionnaire *Sahah al-lugha* (La pureté de la langue) du fameux G'auharî. 5. Mots et phrases arabiques disposés par ordre à peu près alphabétique, tirés, comme il est dit dans la première page écrite par Raimondi, d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue égyptienne (copte) en arabe. 5ᵇ Mots arabes avec traduction lat. ou it. 6. Des matériaux pour un lexique latin-turc. 7. Un code miscell. contenant: un catalogue des manuscrits orientaux de la typ. Medicea; Alhosain b. Hasan Samarqandî, petit livre persan de mathématique, traduit mot à mot en italien; Muhammad fils de Muhammad Tûsî, opusc. chronologique, astronomique et astrologique en arabe, traduit mot à mot en italien; sur l'âme rationnelle et sur ses facultés, petit opuscule turc traduit en partie en italien; des notes grammaticales et lexicales sur la langue persane; extraits de grammaires arabes, avec traduction italienne. 8. Lexique syriaque disposé par ordre de matière avec traduction latine ou italienne à côté; le même code contient des extraits d'Avicenna, des études pour un lexique persan et pour un lexique arabe. 9. Code miscell. qui contient des études pour des lexiques turc, arabe et persan. 10. Recueil de mots syriaques avec transcription et traduction latine, tirés de la grammaire d'Élie Barsineus syrien; le même code con-

merie passèrent, en partie, à la Bibliothèque Laurenziana, en partie, à la Bibliothèque privée du Grand Duc. En 1690, un incendie apporta grand dommage à l'imprimerie orientale qui fut mise en un désordre complet; le Grand Duc chargea de la remettre en ordre le jésuite maronite Pierre Ambarac (Benedetti) profes-

tient des notes pour un lexique alphab. latin. arabique. 10. Des matériaux pour un lexique turc et pour un lexique arabe. 11. Des matériaux pour des lexiques persan, arabe et turc et des vers persans avec une traduction italienne soulignée mot à mot. 12. Un index de verbes arabes. 13. Des matériaux pour des lexiques turc et arabe, et des extraits d'Avicenna. 14. Des études grammaticales et lexicales sur le turc et sur l'arabe, *Voces communes Arabibus et Italis et Latinis*, ricordo relativo all'isola di Borneo. 15. La grammaire arabe d'Ibn Hagib, avec traduction soulignée latine ou italienne, ouvrage de Raimondi de l'année 1592; le texte arabe est la grammaire de la *Kâfiya* imprimée par les types de la Medicea; la traduction en est inédite. 16. Le texte arabe du *Liber Tasriphi* avec traduction latine. 17. Traduction et illustration latine d'un passage arabe en caractères coufiques transcrits en caractères neskhi par Raimondi, 18. Une relation de Raimondi sur la nécessité de créer à Rome une chaire de langue arabe; des notes sur ce qu'ont fait certains papes pour répandre en Europe l'étude des langues orientales, et pour propager le christianisme en Asie; tout le code enfin contient des écrits de Raimondi qui prouvent combien il avait à cœur le progrès des langues qu'il cultivait lui-même avec ardeur. 19. Des papiers concernants l'imprimerie des Médicis etc.

seur de langues orientales à l'université de Pise. L'imprimerie avait déjà été endommagée et mutilée, en partie, parceque la typographie de Propagande s'était emparée, lors de sa fondation, d'un nombre considérable de ses poinçons, en partie parceque un bon nombre d'autres poinçons avaient été cédés par le Grand Duc Côme III au cardinal Barbarigo pour la typographie du séminaire qu'il allait fonder à Padoue. Depuis lors, la typographie orientale des Médicis fut de plus en plus négligée; Napoléon la trouva dans une salle du palais Pitti et jugea que c'était son bon droit de la faire expédier à Paris, où elle demeura dans le magasin de l'imprimerie impériale depuis 1808 jusqu'en 1816, année dans laquelle elle revint à Florence, et prit place dans la Bibliothèque Laurenziana, où Francesco Del Furia la remit en ordre; avant l'éxil de la Médicea en France, en 1774, C. Malamina fit usage des types arabes pour le frontis-

pice des Évangiles, et en 1807, le même Del Furia l'avait utilisée pour publier quelques vers arabes et syriaques de sa composition et une dissertation intitulée: *Saggio di poesia arabica;* elle restait inactive depuis deux siècles et ce signe de vie qu'elle donna lui fut évidemment nuisible, puisqu'il attira davantage l'attention de Napoléon premier sur un trésor de plus de cette Italie qu'il avait si bien entrepris d'exploiter. La même typographie fut encore utilisée d'autres fois après Del Furia, c'est-à-dire par Antonio Raineri-Biscia éditeur et traducteur du livre publié en arabe et dans sa traduction italienne en 1818 à Florence sous le titre: *Fior di pensieri sulle pietre preziose di Ahmed Teifascite.* En 1834, le comte T. Graberg von Hemsö, suédois, Bibliothécaire privé du Grand Duc, obtint le droit de se servir des types arabes de la Medicea pour sa *Notizia intorno alla famosa opera istorica d'Ibn-Khaldûn* (Florence 1834); en 1852, Fausto La-

sinio publiait avec les types syriaques de la Medicea, son hymne syriaque à la Vierge, publié sous le titre de : *Auspicatissima die qua Deiparae Virginis ab Angelo salutatae Imago rite solemniterque Florentiae coronata est Fausto Lasinii Carmen Syriacum,* et le même en fit usage en d'autres occasions (1). En 1860, l'imprimerie orientale des Médicis passa provisoirement aux archives d'Etat pour servir à la magnifique publication des *Diplomi arabici* des archives florentines, soignée par Michel Amari. Les mêmes types ont servi à l'excellente édition du *Vocabulista arabico,* de laquelle nous sommes redevables au savant professeur Celestino Schiaparelli. A présent, l'imprimerie Medicea est confiée en dépôt à l'Institut des études supérieures de Florence; et elle promet de regagner sa première activité, grâce au zèle de nos professeurs de langues orientales et à la protec-

(1) Il fait partie d'une *Corona di laudi* (Florence 1852).

tion intelligente que le Conseil de direction et d'administration de l'Institut accorde aux publications de textes orientaux qui se font dans l'Institut même. Les savants travaux du professeur Lasinio sur Averroës, qui ont vu le jour dans les *Annali delle Università Toscane,* dans les deux Annuaires de la Société italienne pour les études orientales et dans le premier volume des Annales de l'Institut, imprimés à la typographie des successeurs Le Monnier, ont pu faire apprécier en même temps l'érudition du savant éditeur que la beauté des types qui sont venus accroître l'importance de la section orientale de notre faculté philologique.

Nous avons vu contre quelles difficultés avait dû lutter le pauvre Raimondi pour tenir debout son imprimerie orientale; et pourtant il lui revient la gloire non seulement de l'avoir créée et soutenue, avec une obstination fièvreuse jusq'au bout, mais très-probablement

aussi d'avoir donné l'idée de la célèbre imprimerie de Propagande et ensuite de celle du séminaire de Padoue et de l'ambroisienne de Milan.

L'exemple des Médicis ne pouvait rester stérile à Rome; la présence des cardinaux issus de la famille des Médicis, les traditions de la protection accordée par les papes Léon X et Clément VII aux arts et aux lettres, la renommée de la Biblioteca Medicea de Florence, la fondation de la Stamperia Medicea suffisaient pour éveiller à la cour de Rome et chez les Princes romains et ensuite dans les autres cours de l'Italie le goût des collections de livres et de manuscrits orientaux. On vit alors presqu'en même temps surgir la bibliothèque du Vatican, la bibliothèque Alexandrine, la Chigiana, la Barberiniana, l'Angelica et la Casanatense, et en 1622, par les soins du pape Urbain VIII et du cardinal Fr. Ingoli, le Collége, la bibliothéque e la fa-

meuse imprimerie de Propagande, qui devint bientôt très-active. En 1627 on y publiait en arabe une interprétation du Catéchisme du cardinal Bellarmin. En 1631 y paraissait une grammaire arabe (1) sous le titre: *Grammatica Arabica Agrumia appellata cum versione latina, ac dilucida expositione, P. F. Thomae Obicini Noniensis* (Novariensis?) (2)

(1) Il ne faut pas oublier pourtant les *Institutiones linguae arabicae tribus libris distributae* du père Francesco Martellotti, publiées en 1620 à Rome, par ordre du pape Paul V. Deux ans après, Vict. Sciallach maronite, professeur d'arabe et de chaldéen à l'Université, publiait une autre grammaire sous le titre: *Introductio ad grammaticam arabicam* et en 1628 parut le *Brevis inst. ling. ar.* du maronite Echellensis; mais nous ne parlons pas que par occasion des travaux des étrangers parus en Italie.

(2) Le même avait publié en 1625 à Rome un traité arabe de logique sous ce titre: ISAGOGE *i. e. breve introductorium arabicum in scientiam Logices, cum versione latina, ac theses Sanctae* FIDEI R. P. FR. THOMAE NOVARIENSIS *Ord. Min. Reg. observ. nuper. Orien. apost. Comis., Jerosolymorum Guardiani, ac linguarum orientalium Magistri, opera studioque editae.* On ajoute: Quae quidem publice disputabantur Romae idiomate arabico, in comitiis generalibus Fratrum min. observ. in Conv. S. Mariae De Aracoeli, objectis satisfaciente P. Fr. Petro M. Gallo sub auspiciis praefati R. Patris, anno jubilaei 1625 (Romae). Excudebat Steph. Paulinus.

Dioeces. Novariae, Ord. Minor. Theologi, ac linguarum orientalium in Collegio S. Petri Montis Aurei, de mandato sacrae Congregations Fidei Propagandae, Magistri (pag. 286; au commencement de ce volume on lit une formule d'autorisation du célèbre Pietro della Valle nommé le *Pellegrino;* on a fait deux personnes distinctes de Thomas de Novare et de Obicini, mais on voit même par ce titre qu'il s'agit d'un seul personnage). En la même année, Filippo Guadagnoli faisait imprimer par les types du Collége de Propagande sa volumineuse *Apologia pro Christiana Religione* avec des extraits arabes copieux (1). Nous lisons que le moine Francesco, de l'île de Malte, lecteur de langue arabe, faisait paraître en 1633, par les mêmes types un *Alphabetum Arabicum*, qui a été reproduit ensuite plusieures fois par

(1) Le même auteur publiait en 1637 en arabe une réponse de 1161 pages, aux objections du Persan Ahmed contre son Apologie et en 1642 ses *Breves arabicae linguae institutiones*, avec des exercices.

d'autres. Sous le nom de Thom. Obicini paraissait en 1636 le *Thesaurus Arabico-Syro-Latinus,* ouvrage très défectueux, dont le véritable auteur était pourtant le syrien maronite Élie Barsineus. En 1650, le savant Antonio dall'Aquila éditait ses estimables *Arabicae linguae novae et methodicae Institutiones, non ad vulgaris dumtaxat idiomatis, sed etiam ad Grammaticae doctrinalis intelligentiam per adnotationes in capitum appendicibus suffixas accomodatae.*

En 1671, paraissait la *Biblia sacra arabica* (1), à laquelle ont travaillé, parmi les italiens, L. Marracci, Fr. Ingoli, F. L. Guadagnoli, e Ant. dall'Aquila. En 1691, parut pour la première fois à l'imprimerie de Pro-

(1) Nous apprenons que onze cardinaux et en tous 22 orientalistes ont collaboré à la Bible arabe. On peut trouver les noms de tous les collaborateurs qui ont contribué à cette œuvre, et toute son histoire dans le *Giornale dei letterati* publié par Nazzari (Rome 1672). Le premier qui conçut le plan de cette Bible fut Serge Brizio de Damas, en 1624.

pagande le célèbre *Prodromus ad refutationem Alcorani*, par Marracci (quatre vol. in-8). En 1723, la typographie de Propagande éditait la partie arabe de la *Bibliotheca historica Regni Siciliae* par J. B. Carusio, qui porte pourtant la date de Palerme, et où l'on trouve des extraits tirés des auteurs arabes, traduits par Jos. S. Assemani. L'imprimerie de Propagande prêtait aussi ses types à Michelangelo Lanci pour sa *Lettera sul Cufico Sepolcrale monumento portato d' Egitto in Roma* (Rome, Bourlié, 1819), et pour sa dissertation historique et critique *Sugli Omireni e loro forme di scrivere trovate nei codici vaticani*, avec un article *d' Eben-Caliduno* (Ibn Khaldûn) *intorno all'arabesca Paleografia* (Rome, Bourlié, 1820). La même imprimerie réimprimait en 1845 les *Agapiti a Valle Flammarum Flores Grammaticales Arabici idiomatis* avec des additions de Vincenzo Castellini prof. d'arabe à l'Université

de Rome (la première édition avait paru à Padoue en 1687, par les types du Séminaire); enfin, en 1865, Antonio da Melicoccà calabrais, ex-missionnaire en Palestine, y imprimait, au profit des jeunes orientaux, sa *Grammatichetta arabo-italiana*.

Nous n'avons indiqué ici que les auteurs italiens qui ont publié quelques écrits en arabe par les types de Propagande; notre liste serait certainement bien plus longue si nous voulions y ajouter tous les livres composés ou traduits de l'italien ou du latin par des auteurs orientaux, qui ont paru dans la célèbre imprimerie orientale romaine. Il est pourtant toujours évident que l'imprimerie de Propagande a continuellement poursuivi dans ses publications le but principal que se proposait le premier fondateur du Collége, et que la science y entra seulement à condition de servir à un plus grand développement et au triomphe de la religion.

On ne pourrait pas dire de même pour la typographie du Séminaire fondée à Padoue par le cardinal Grégoire Barbarigo, qui n'était pas moins excité par un goût artistique que par le zèle religieux. Dans le second volume des *Clarorum Venet. Epistolae ad Magliabecchium,* on peut voir combien de soins intelligents l'illustre Prélat vénitien, alors évêque de Padoue, donnait à la bibliothèque (1), à l'imprimerie, et à l'école de langues orientales instituées dans son séminaire, lequel eût aussi la chance de trouver un autre digne protecteur dans le cardinal George Cornaro qui remplaça le cardinal Barbarigo.

(1) « Mi sono posto in pensiere, écrivait-il en 1681, di mettere le lingue Orientali nel Clero, e vado avanzando, onde, quando odo tali libri, convengo soddisfare alla curiosità, e però pregola farmi parte della materia che trattano i libri venuti dal parente del Turco a S. Altezza; intendo che vi siano in Costantinopoli libri arabi di cose anco morali molto ben aggiustati. Intendo esser stati in cotesta stamperia (Medicea) impressi Avicenna ed Averroe (sic). Mi sarebbe grazia sapere, se sono soli Arabi o pure anco tradotti, e quanti tomi. »

On eut bientôt un magnifique résultat des nobles efforts des deux cardinaux vénitiens dans l'édition monumentale du Coran avec traduction latine et réfutation des doctrines Mahométanes, par un lucquois, le père Lodovico Marracci de la Congrég. de la Mère de Dieu (Confesseur du Pape Innocence XI), qui parut par les types du Séminaire en 1698 (1). Cette édition, ainsi que le *Prodromus ad refutationem Alcorani,* ont servi de base à plusieurs travaux relatifs au Coran qui ont suivi en Europe; dès l'année 1703, David Ner-

(1) Voici le titre de cette édition: *Alcorani textus universus ex correctioribus Arabum exemplaribus summa fide, atque pulcherrimis characteribus descriptus, eademque fide ac pari diligentia, ex Arab. idiomat. in Latin. translatus; appositis unicuique capiti notis atque refutatione. His omnibus praemissus est Prodromus* (le même qui avait paru en 1691 à Rome) *totum priorem Tomum implens, in quo contenta indicantur in pagina sequenti, auctore Ludovico Marraccio* (Patavii, 1698). — Dix ans auparavant avaient paru à Padoue les *Proverbii utili e virtuosi in lingua araba, persiana e turca, gran parte in versi, con la loro ispiegatione in lingua latina et italiana*, par Timoteo Agnelli. — En 1709, la typographie du Séminaire de Padoue publiait une édition des Psaumes en arabe.

reter faisait paraître à Nürenberg sa traduction allemande du Coran, d'après la traduction latine du père Marracci, dont le mérite a eté certainement supérieur à la renommée.

Parmi les élèves de Marracci (1), le plus célèbre a été certainement l'orientaliste Jean B. Podestà nè à Capodistria, lequel en 1697 publiait à Vienne le premier volume (800 pages) de son *Cursus grammaticalis linguarum orientalium, arabicae scilicet, persicae et turcicae.* L'ouvrage partagé en trois volumes in-4 fut achevé en 1703. Le premier volume contient une grammaire arabe compilée selon la méthode de la grammaire latine d'Alvarez; le second volume porte une

(1) Nous apprenons qu'avant Marracci l'arabe était enseigné au Séminaire de Padoue par le père franciscain *Agapito a Valle Flemmarum* de la province de Trente, auteur des *Flores grammaticales arabici idiomatis*, dont nous avons déjà parlé. Il faut croire que Marracci eût adopté cette grammaire dans son enseignement, puisque nous savons que Assemani la trouva encore, après un siècle, en usage dans le Séminaire de Padoue.

longue préface sur les langues orientales, la vie et les mœurs des orientaux, avec des notices autobiographiques sur l'auteur; le volume se termine par un dictionnaire des infinitifs persans. Le troisième volume contient la grammaire turque en 1338 pages, avec les fables de Lokman en arabe, suivie d'une traduction persane et turque. Podestà avait été envoyé par la cour de Vienne en Orient pour s'y approfondir dans les langues orientales; de retour à Vienne il les possédait si bien qu'il put les enseigner, et être nommé secrétaire et interprète de la Cour pour les langues de l'Orient.

La même chance qu'eut à la fin du XVII[e] siècle le père Marracci de trouver une protection intelligente dans deux illustres prélats, le célèbre Antonio Giggei l'eut au commencement de ce même siècle par le cardinal Frédéric Borromeo qui lui fournit les moyens de publier son fameux *Thesaurus linguae arabicae*

(Milan, 1632, *ex Ambrosiani Collegi; Typographia,* quatre vol. in folio). Federico Borromeo dès l'âge de 23 ans (en 1587) avait été nommé cardinal; ses connaissances en fait de latin, de grec, d'hébreu et de chaldéen avaient déterminé le pape Sixte V à lui confier la direction des éditions des Conciles et des Écritures Saintes, qu'on entreprenait à Rome. En 1595, il fut nommé archevêque de Milan, où il mourut en 1631. En 1609, il avait inauguré avec pompe la fameuse bibliothèque ambroisienne, pour la fondation de laquelle il avait dépensé des sommes immenses, en envoyant dans toutes les directions d'où l'on pouvait s'en procurer, des personnes spéciales, à la recherche de livres et de manuscrits. C'est dans ce but que furent envoyés Antonio Salmazia et Domenico Gerosolomitano, ex-rabbin, en Grèce et autres provinces de l'Orient, et un maronite nommé Michel, en Syrie.

Après avoir rassemblé la plus grande partie des trésors qu'on admire aujourd'hui encore dans la bibliothèque ambroisienne, il fonda pour le rendre plus utile le collège de docteurs ambroisiens ; les docteurs devaient, selon le projet originaire, être seize, mais ils n'ont jamais dépassé le nombre de neuf. Chaque docteur devait se consacrer à une branche spéciale d'études et y entreprendre des publications, à l'aide de la superbe imprimerie que le même cardinal Frédéric eut soin de fonder. Il engagea en outre des professeurs spéciaux pour les langues orientales. Les premiers appelés furent un certain Abdallah pour l'arabe et Simon pour le persan (1) ; mais ils se montrè-

(1) Monsieur Predari, dans son mémoire intitulé *Origine e progresso delle lingue orientali in Italia* (Milan 1842), nous a communiqué deux lettres très-intéressantes du cardinal Borromée adressées en 1828 à Louis Cornaro consul au Caire, et à J. B. Catti pour obtenir un professeur abyssin qui pût enseigner a Milan la langue abyssinienne. Voici, par exemple, les instructions que le cardinal donnait pour cette recherche. Le zèle et la largesse du cardinal devraient servir d'instruction pour

rent tous les deux, au dessous de leur tâche; alors on engagea pour l'arabe ce même Michel

les gouvernements actuels et pour tous les ministres de l'instruction publique des pays civilisés : « Prego perciò, vostra signoria, con tutto l'animo, a far usare diligenza di trovarne uno ed inviarlo a Milano. Quando poi ella avesse difficoltà di provvederne uno, io crederei che, trattando col Patriarca de'Cobti (Copti) o con altri principali di quella Nazione, potrebbero mettergliene alcuno per le mani, e stimerei utile il passare per questa strada, se così parerà al suo prudente giudizio. A questo io farò le spese per il viaggio; giunto qui gli assegnerò provisione, che si potrà contentare per tutto il tempo che vi si fermerà; ed avendo animo di ritornare alla patria sua, lo farò parimente spesare per il ritorno, e sarà rimunerato delle sue fatiche convenientemente ed in modo che non gli sarà discaro d'esserci venuto. — Istruzione per il soggetto abissino che si manderà a Milano per insegnare la lingua Abissina. 1. Sia Abissino d'età virile e che abbia la lingua spedita nella pronuncia e non balbettante, e di buone maniere e trattabile. 2. Sappia parlare, leggere e scrivere in lingua Abissina, ed intenda i libri Abissini almeno mezzanamente, per potergli spiegare ad altri. 3. Sappia spiegare detta lingua Abissina in qualche altra lingua, cioè o in Arabico, o in Persiano, o in Italiano, o in Ebreo, o Francese, o Spagnuolo. 4. Porti seco qualche libro Abissino ben scritto, dal quale si possa imparare la bella maniera de'caratteri Abissini. 5. Se è possibile trovi tutta la Bibbia in lingua Abissina, e la porti, chè subito sarà rimborsato il danaro della spesa per detta Bibbia. 6. Porti anche qualche Dizionario di lingua Abissina, e qualche libro di scienza in lingua Abissina; e detti libri si pagheranno al portatore, ovvero in Venezia al signor Giambattista Catti. » Malgré toute l'ardeur du cardinal, la recherche ne put alors avoir aucune suite.

Maronite, qui avait voyagé en Orient par ordre du cardinal Borromée. Celui-ci enseigna si bien, que de son école put sortir le ci-dessus nommé Antonio Giggei, de la Congrégation des Oblates, l'un des docteurs ambroisiens, qui avait déja publié (en l'année 1620) différentes traductions de l'hébreu. Ainsi que l'italien Marracci a fourni la première édition européenne du Coran, revient à un italien la gloire d'avoir édité le premier grand Dictionnaire arabe. Le *Thesaurus linguae arabicae* par Giggei, a été consulté par tous les lexicographes qui sont venus après lui, et aujourd'hui même les arabistes en font un grand cas.

Il est évident que le cardinal Borromeo désirait rivaliser, à lui seul, avec les Médicis et avec les Papes; aussi le pape Urbain VIII, enviait au Collège ambroisien la présence de Giggei, et le réclamait comme professeur au Collège de Propagande, où la

mort seulement (1632) empêcha Giggei de se rendre.

Nous venons de voir que le XVII[e] siècle, à commencer par Raimondi jusqu'à Podestà, accorda une attention spéciale à l'arabe. Nous ne pouvons pas en dire autant du XVIII[e] siècle, dans lequel, si on en excepte les différents catalogues de manuscrits orientaux de Florence, de Rome et de Venise, compilés successivement par les Assemani, quelques dissertations isolées, telle que le mémoire de l'Abbé Caluso inséré en 1793 dans le tome III de la *Biblioteca Oltramontana,* où, en rendant compte d'un livre de Adler, il dissertait sur les monnaies des Arabes, quelques dissertations de De Rossi, qui doit être cité aussi comme auteur du *Dizionario degli autori arabi,* l'épître du père Giorgi a Hvviid sur les traductions arabes de la Bible (Rome 1778; elle est accompagnée d'un *Spécimen ineditae versionis Arabico-Samaritanae Pentateuchi e cod. ms.*

Biblioth. Barberinae); la traduction du traité de Rhazes *De variolis et morabilis*, que Salomon Negri fit paraître en 1747 à Londres; quelques enseignements isolés, tel que celui qui était donné au Collegio Romano par Giacomo Maria Airoli, par les Maronites en Propagande, à Padoue, par un autre Maronite, le dernier des Assemani, à Pise par le nommé Maronite Pierre Benedetti, qui avait été précédé par deux autres orientaux, si on en excepte enfin les importants travaux de Rosario De Gregorio, nous n'avons à rendre compte que d'un double scandale donné par un arabiste maltais, Giuseppe Vella, chapelain de l'ordre des chevaliers de Malte, abbé de St-Pancrace, professeur de langue arabe dans l'académie royale de Palerme. En 1789, l'abbé Vella faisait paraître aux frais du roi des Deux Siciles son prétendu *Codex diplomaticus* de la Sicile sous les Arabes. On donnait des textes, avec traduction. Avant de le publier on

l'envoya à Simon Assemani à Padoue, qui le déclara de suite une supercherie et à Olaus Tychsen auquel le livre parut authentique. Entre ces deux opinions contraires, on seconda les instigations de l'abbé et le livre fut publié en six volumes in-4° à Palerme sous le titre *Codice Diplomatico di Sicilia sotto il Governo degli Arabi.* Le succès de la première imposture donna à l'abbé Vella le courage d'en essayer une seconde, et, en 1793, il édita à Palerme un beau volume in-folio, un premier volume de 370 pages, sous le titre: *Libro del Consiglio de Egitto,* une prétendue correspondance avec le Maroc ainsi que d'autres documents. Interpellé une seconde fois, Assemani se prononça contre l'authenticité; alors fut engagé Joseph Hager à se rendre de Milan à Palerme pour examiner le livre et les manuscrits. Hager prouva qu'il s'agissait simplement d'une vie de Mahomet altérée, pour en rendre impossible la lecture, et

que la partie intelligible était écrite en langue maltaise (1). L'imposture fut alors si bien découverte que le second volume du livre, qui était sous presse n'a pas été achevé. Mais le mérite d'avoir bientôt découvert la supercherie de l'abbé Vella, n'appartient pas seulement à Assemani et à Hager, mais à l'arabiste sicilien Rosario Di Gregorio, qui s'aperçut de suite de l'imposture et publia sous le nom de Vaillant une série de lettres à la charge de l'imposteur. Rosario Di Gregorio

(1) Sur ce dialecte moghrebin de l'arabe, mais très-mélangé, on peut comparer le *Versuch über die maltesische Sprache fur Beurtheilung der neulich Wiederholten Behauptung dass sie ein Ueberrest der altpunischen sey und als Beytrag zur arabischen Dialektologie* von Willhelm Gesenius; Leipzig, 1810. Dans l'introduction, on parle longuement de J. P. Franc. Agius de Soldanis et de son traité: *Della Lingua Punica presentemente usata da' Maltesi.... ovvero nuovi documenti li quali possono servire di lume all'antica lingua etrusca (sic!);* on a de ce même auteur une grammaire maltaise, que Gesenius appelle rare, avec dictionnaire. Nous citerons les grammaires de Michele Antonio Vassalli (en latin, 1791; en italien, 1827), de Falzon, et de Panzavecchi, et les dictionnaires de Vassalli (qui est aussi auteur du livre: *Motti, aforismi e proverbi maltesi, raccolti, interpretati ecc.*, Malta 1838) et de Falzon.

(né en 1753, mort en 1809) entreprit au siècle passé l'étude de l'arabe à peu près de la même manière et par la même occasion que le fit dans notre siècle le célèbre historien et arabiste sicilien Michel Amari. En effet, Rosario Di Gregorio, ayant commencé lui aussi par l'histoire sicilienne, termina par l'arabe. Engagé à remplir le vide regrettable que présentait la Biblioteca Sicula de Caruso pour l'époque arabe, il s'absorba pendant quelques années dans l'étude de cette langue, et il en profita si bien qu'il se mit en état de publier les textes originaux des auteurs arabes qui concernent l'histoire de la Sicile, d'y placer à côté une traduction latine, de publier et traduire les inscriptions koufiques siciliennes et d'écrire deux dissertations sur la littérature arabe.

Puisque, nous voici, avec Di Gregorio, arrivés à la Sicile et au commencement de notre siècle, nous ajouterons encore ici qu'au com-

mencement de ce même siècle naquirent presqu'à la fois, événement assez singulier, en Sicile, trois arabistes, dont grâce à la communauté de leur ville natale nous pouvons associer ici les noms; ce sont: Michele Amari, Salvatore Cusa et Vincenzo Mortillaro, un historien éminent, un paléographe habile et un numismate remarquable.

Michel Amari naquit à Palerme le 7 juillet de l'année 1806; il eut la chance de connaître assez intimement dans sa jeunesse l'illustre sicilien Domenico Scinà, et il sut tirer profit de ses relations avec ce savant éminent pour donner une direction solide à ses propres études, en dirigeant son attention spéciale sur l'histoire de la Sicile. En 1835, il publiait son premier mémoire sur l'établissement de la monarchie normande en Sicile. En 1836, il entreprenait la composition d'un ouvrage qui est devenu classique dans notre littérature historique, sous le titre définitif qui lui est

resté, après maintes réimpressions, contrefaçons et traductions, de *Storia dei Vespri Siciliani*. La première édition avait paru à Palerme en 1841 ; les tendances révolutionnaires du livre mirent en alarme la police bourbonienne qui se préparait à en châtier rudement l'auteur. Mais avant qu'elle put l'atteindre, Michel Amari s'était réfugié à Paris, où il recommençait une vie pénible de travail et de privations. S'étant persuadé que son livre aurait pu se perfectionner, s'il avait eu une connaissance approfondie de l'arabe, imitant l'exemple de son prédécesseur Di Gregorio, il se consacra, pendant plusieurs années, entièrement à l'étude de l'arabe, en profitant des enseignements du célèbre Reinaud et des conseils du baron Mac-Guckin De Slane. Lorsqu'il put lire couramment l'arabe, il entreprit la publication de la *Biblioteca arabo-sicula* (Leipzig 1857), il travailla avec le duc de Luines à préparer

la carte comparée de la Sicile, qui fut publiée à Paris en 1859, il se procura toute espèce de documents des différentes bibliothèques orientales de l'Europe, et il commença à écrire et publier son second ouvrage historique, sa *Storia dei Musulmani di Sicilia,* dont le premier volume parut à Florence en 1854 et le dernier (le troisième, qui contient 976 pages in-8°) en l'année 1872. Michel Amari avait déjà fait paraître en 1845, dans le *Journal Asiatique,* une traduction de la Description de Palerme par Ibn Haucal, en 1846-47, dans le même journal, la traduction du voyage en Sicile de Mohammed Ibn Djobair, en 1852, à Florence, le *Solwan el Mota' ossiano Conforti politici di Ibn Zafer arabo siciliano del XII secolo,* traduit en italien avec des notes érudites; en 1858, il composait un mémoire, encore inédit, sur la chronologie du Coran qui lui valut le prix de l'Institut et la nomination de membre

correspondant; en 1863, il faisait paraître son magnifique volume des *Diplomi arabi del R. Archivio fiorentino,* avec les beaux types de l'imprimerie Medicea; en 1867, l'*Appendice* aux Diplomes; en 1869, en lithographie, son précieux *Abbozzo di un catalogo dei manoscritti arabici della Lucchesiana di Girgenti,* où il rend un compte exact et détaillé de trente manuscrits arabes (1); en 1873, les *Nuovi ricordi arabici su la storia di Genova* (Gênes 1873); en 1875 (Leipzig) l'*Appendice alla Biblioteca arabo-sicula* et le précieux volume imprimé à Palerme avec le titre *Le egigrafi arabiche di Sicilia trascritte, tradotte e illustrate, Parte prima, Iscrizioni edili;*

(1) Dans un avertissement qui précède son catalogue, monsieur Amari nous fait faire connaissance avec un jeune arabiste sicilien, l'avocat Giuseppe Picone, auteur des *Memorie storiche agrigentine*, qui a appris l'arabe sans maître et s'est mis en condition de pouvoir en aborder les manuscrits. Monsieur Amari nous renvoie aussi à « l'Elenco dei codici arabi serbati in tutte le biblioteche di Sicilia » contenu dans le troisième volume des *Opere* de Vincenzo Mortillaro, en nous prévenant pourtant que cet *Elenco* est rempli de fautes regrettables.

enfin, de nombreux articles dans différentes revues, telles que le *Journal Asiatique*, la *Revue Archéologique*, l'*Archivio storico italiano*, la *Rivista sicula*, la *Nuova Antologia*, la *Rivista Orientale*, la *Rivista Europea* et le premier *Annuario della società italiana per gli studi orientali*. Par cette simple énumération des titres des ouvrages de Monsieur Amari, on peut se faire une idée de son activité scientifique. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il n'y a pas en Italie, d'arabiste plus compétent et plus respecté que lui, et qu'il est un des premiers arabistes de l'Europe, comme il serait difficile de rencontrer sous un orientaliste aussi grave un homme plus aimable et un caractère plus noble et plus sympathique que Monsieur Michel Amari. Rappelé en Sicile par la révolution de 1848, on lui offrit le portefeuille des finances; il accepta cette charge à condition de ne pas en recevoir les appointements, et, pendant son

ministère, il se recommanda à l'hospitalité de son frère, — admirable exemple de désintéressement. La réaction de l'année 1849 l'obligea à retourner à Paris, où il demeura jusqu'en 1859. Il revint pour travailler à Florence sur les diplomes arabes des archives; on le nomma d'abord professeur d'arabe à l'Université de Pise, et ensuite à l'Institut des hautes études, d'où il se retira en 1866, après avoir formé, entr'autres, deux élèves excellents, qui sont aujourd'hui eux-mêmes deux excellents maîtres : Celestino Schiapparelli, piémontais, éditeur du *Vocabulista in arabico* (1) tiré d'un manuscrit de la bibliothèque *Riccardiana*, qui d'abord remplaça son maître, comme professeur chargé, ensuite comme professeur extraordinaire dans l'Institut, jusqu'à l'année passée, dans laquelle il fut ap-

(1) Cfr. sur cette intéressante publication la *Notizia letteraria* que M. Lasinio en donne dans la *Nuova Antologia* (Octobre, 1871).

pelé à enseigner l'arabe à l'université de Rome, (1) et Lupo Buonazia, qui après avoir suivi à Pise les cours du professeur Lasinio, à Florence ceux du professeur Amari, fut envoyé en Allemagne, par le gouvernement, après qu'il eut compilé un catalogue excellent des manuscrits arabes de la bibliothèque *Riccardiana* de Florence. À Leipsick, il fréquenta les leçons du célèbre et vénérable professeur Fleischer, et à Berlin ceux de l'éminent professeur Rödiger. De retour de l'Allemagne, monsieur Buonazia passa deux années en Syrie comme professeur au collège italien de Bayreuth; enfin, il fut nommé professeur d'arabe et sous-directeur des études dans le *Collegio Asiatico* de Naples. — Monsieur Amari a été minis-

(1) Monsieur Schiaparelli est occupé maintenant à préparer, avec monsieur Amari, l'édition, avec traduction, de la géographie d'Edrisi, pour la partie qui concerne l'Italie. Le livre sera publié à Rome par l'Académie des Lyncées, qui vient d'acheter les types arabes du feu comte Miniscalchi.

tre de l'instruction publique du royaume d'Italie en 1863-64; il est sénateur du Royaume, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, et, après avoir été président effectif de la *Società italiana per gli studii orientali* il vient d'être proclamé président perpetuel de l'*Accademia orientale* annexée à l'Institut des hautes études à Florence.

L'une des publications qui font le plus d'honneur à la science italienne est certainement la collection des *Diplomi greci ed arabi di Sicilia* entreprise par le professeur Salvatore Cusa, dont le premier volume, qui contient une partie des textes, fut imprimé en 1868 à Palerme aux frais du ministère de l'instruction publique. L'autre partie du texte, avec la traduction et les notes, fourniront la matière d'un second volume en préparation. En attendant, les arabistes ont pu apprécier l'habileté du professeur Cusa, qui a si bien déchiffré des manuscrits très-difficiles à lire,

puisqu'ils manquent absolument de points diacritiques. On peut aussi avoir une idée de l'érudition arabe du professeur Cusa, en parcourant ses nombreux écrits, et en particulier ses mémoires sur le palmier, sur une inscription du musée de Termini, et sur un manuscrit arabe de la bibliothèque nationale de Palerme; deux mémoires sur deux manuscrits arabes inédits sont en préparation ainsi qu'un mémoire sur un ancien portulan qui décrit les côtes de l'Afrique. Salvatore Cusa enseigna d'abord, pendant vingt ans, la paléographie et la diplomatique; maintenant, il occupe, avec honneur, comme professeur ordinaire, la chaire d'arabe à l'université de Palerme (1):

Le marquis Vincenzo Mortillaro né en 1806, est un arabiste très-laborieux. Il a spéciale-

(1) Si on désire suivre de plus près la vie et les écrits de cet habile paléographe et arabiste, on peut consulter dans l'*Archivio storico siciliano* de l'année 1874, une série d'articles intitulés: *Il professor Cusa e gli studii moderni di paleografia e diplomatica*, et dans l'*Archivio* de cette année la *Lettera al professor Salvatore Cusa*.

ment illustré la numismatique sicilienne, et donné une notice sommaire des manuscrits arabes de la Sicile. Il a imprimé beaucoup de choses, voir même son autobiographie, qui nous dispense de donner ici d'autres détails sur lui. Seulement il est à regretter qu'il se soit glissé dans ses œuvres volumineuses, des fautes assez graves, par quoi l'usage de ses livres devient peut-être plus dangereux qu'utile. Nous pourrions citer d'autres noms de Siciliens qui ont appris l'arabe de nos jours, mais ils tiennent tous plus ou moins à l'un des trois arabistes que nous venons de mentionner.

Nous en ferons de même pour les arabistes des autres provinces de l'Italie; nous citerons seulement ceux qui dans notre siècle ont occupé une chaire d'arabe ou fait quelque publication remarquable. Et nous nous permettrons encore de rappeler en général au souvenir du lecteur qu'un bon nombre de nos

hébraïcistes contemporains a aussi [illegible] cultivé l'arabe. Nous l'avons déjà fait observer à propos du professeur Lasinio, non moins compétent peut-être en arabe qu'en hébreu (1). Nous devons le confirmer pour Ignace Guidi de Rome.

Ce jeune savant naquit le 31 juillet de l'année 1844; il étudia l'arabe sous la direction du père Zingerle et de Sciauhân, le syriaque sous la direction de l'abbé Scappaticci, l'hébreu et le rabbinique sous la direction de l'abbé Vincenzi. Mais Monsieur Guidi fit davantage encore par lui-même, par un talent linguistique exceptionnel, par une volonté obstinée, et par une modestie admirable. Il n'y a pas d'orientaliste qui l'ait approché qui n'ait été

(1) Monsieur Lasinio a enseigné l'arabe, entr'autres, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, à Lupo Buonazia à monsieur Italo Pizzi, que nous retrouverons dans un autre chapitre, et il a eu parmi ses auditeurs le regretté marquis Gianmartino Arconati Visconti de Milan, auteur du *Diario di un viaggio nell'Arabia Petrea*, mort, ce année, à la fleur de son âge.

frappé par le caractère à la fois aimable et recueilli de ce jeune orientaliste, par la solidité des ses connaissances, par son esprit critique toujours éveillé, par son amour désintéressé pour la science, par la direction sûre et pénétrante qu'il donne à toute recherche scientifique. Des circonstances exceptionnelles, que nous espérons passagères, l'ont empêché jusqu'ici d'accepter une chaire de langues orientales qui lui était presqu'assurée. Mais nous nous réjouissons, en attendant, de le voir travailler au milieu de nous. Les orientalistes étrangers qui ont eu besoin de lui pour prendre note des manuscrits, pour les copier, pour les collationner, n'ignorent point combien le concours d'un orientaliste aussi compétent et aussi aimable que Monsieur Guidi à Rome est précieux, et tous les arabistes ont pu apprécier ce qu'il vaut par ses études approfondies sur le texte arabe de Calila et Dimna, publié à Rome, et par son

édition du commentaire arabe d'Ibn His'âm à la *Bânat Su'âd,* avec notes critiques latines et grammaticales en arabe, qui a paru à Leipsick. Nous l'avons vu encore par les écrits qu'il a publié dans l'*Annuario della Società italiana per gli studii orientali,* dans le *Bollettino della Società geografica,* et nous le voyons maintenant à l'œuvre dans le *Bollettino italiano degli studii orientali* qui se publie à Florence. Monsieur Guidi, qui a aussi très-bien appris le sanscrit et le grec, a enseigné ces deux langues à une dame romaine d'une érudition archéologique et philologique vraiment remarquable, la comtesse Ersilia Caetani Lovatelli, fille du duc de Sermoneta, épouse du député de Transtevere, le comte Jacques Lovatelli. Cette dame aimable, qui écrit le latin à perfection, et qui est très-approfondie dans l'archéologie romaine, commence aussi a goûter sur l'original sanscrit les beautés de la poësie indienne.

Après avoir dit que différents hébraïcistes italiens ont de notre temps abordé l'arabe, nous citerons encore l'abbé Pietro Valerga de Loano, jadis missionnaire en Asie, actuellement adjoint à la bibliothèque Laurenziana, qui, après avoir publié, en 1873, un essai de traduction en vers du *Dîwân* d'Ibn al Fârid, fit paraître, en 1874, la traduction en prose du même Dîwân, sous le titre : *Il Divano di 'Omar Ben-al Fâre'd tradotto e paragonato col Canzoniere del Petrarca;* Joseph Sapeto, qui maintenant enseigne l'arabe vulgaire à l'école supérieure de commerce à Gênes, auteur d'une *Grammatica araba volgare ad uso delle scuole tecniche,* publiée à Florence en 1867; Isaia Ghiron de Casale Monferrato (Casale 1855), adjoint à la bibliothèque de Brera de Milan, éditeur d'une *Strenna israelitica,* recueil d'écrits qui concernent l'histoire civile et littéraire des Juifs, auteur du volume : *Le Iscrizioni arabe della reale Arme-*

ria di Torino raccolte ea ....

Le Monnier), illustrateur de deux monnaies turques, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, éditeur et illustrateur des monnaies Omeyades et Abbassides du musée numismatique de Milan, que le comte Carlo Ottavio Castiglioni avait laissé de côté dans son célèbre ouvrage sur les *Monete cufiche dell'I. R. Museo di Milano.* Qu'il nous soit permis maintenant de nous arrêter un instant devant ce grand nom. Le comte Castiglioni, dont la biographie a été écrite plusieures fois, mais peut-être une seule fois d'une façon complète et satisfaisante par son digne successeur au musée numismatique, le professeur Bernardino Biondelli de Vérone, a été marqué de son temps, parmi les premiers orientalistes. Le comte Castiglioni naquit à Milan en 1784, et y mourut en 1849; le terrain linguistique qu'il parcourut fut immense; de l'hébreu, à l'arabe, au berbère, au copte, au turc, au

persan, au mongol, au chinois, presqu'aucune grande famille de langues orientales ne lui fut inconnue. Ses observations philologiques sur les œuvres de Grimm et de Bopp et sur l'histoire des langues slaves, et ses travaux sur Ulphila et sur la langue gothique, entrepris d'abord avec le cardinal Mai, prouvent que la grammaire indo-européenne aussi lui était familière. On peut aussi consulter ses mémoires sur une inscription étrusque, sur les signes phonétiques et idéographiques et sur la dérivation des langues selon les principes de Schleiermacher, sur le lexique de la langue copte de Peyron, sur la partie orientale de la Barbarie et sur les Berbères atlantiques, sur l'analogie entre le maltais et l'arabe, et autres. Nous devons enfin citer un chapitre traduit de l'arabe sur certains califes illustres et son illustration des monnaies cufiques que nous venons de mentionner (*Monete cufiche* etc.; Milan 1819). Bientôt après l'apparition de son

livre, il fut cependant forcé de soutenir une longue polémique pour confondre un plagiaire, un certain Schieppati lequel, sans connaître l'arabe, s'était approprié la meilleure partie de l'ouvrage de Castiglioni pour faire passer une prétendue nouvelle illustration des monnaies, à propos de laquelle on pouvait dire que ce qu'il y avait de nouveau était mauvais, et ce qu'il avait de bon était de l'ancien, que le téméraire Schieppati avait volé.

Le comte Castiglioni mourait à Milan et un autre patricien italien allait devenir bientôt célèbre parmi les orientalistes italiens: le comte Francesco Miniscalchi Erizzo, de Vérone, duquel on a pu lire récemment une biographie complète et fidèle de son généreux ami et collègue Michel Amari (1). Le comte Miniscalchi, mort le 27 décembre de l'année passée, avait 34 ans, lorsqu'en 1845, il se mon-

(1) *Rivista Europea*, maggio 1876.

tra pour la première fois au public des savants, en lisant dans le congrès des savants qui s'était recueilli à Naples, un mémoire « Su la storia della letteratura orientale in Italia » (1).

Il revenait sur le même sujet en 1856, dans deux séances de l'*Istituto Veneto*, et dans ses dernières années il nous entretenait souvent de son projet d'écrire une histoire complète des langues orientales en Italie. Il est évident que le projet le séduisait, mais on ne pourrait dire qu'il l'ait jamais pris bien au sérieux, puisque les matériaux qu'il a laissé sont insignifiants. En 1846, il achevait à Rome une traduction du catéchisme arabe des Druses, et cette traduction est encore conservée parmi ses manuscrits. Bientôt après, il traduisait un mémoire de

(1) Il ne faut pas oublier pourtant que outre Colomesius dans son *Italia et Hispania orientales*, Lucchesini et Predari avaient précédé Miniscalchi, lequel, très probablement a dû les avoir sous les yeux et les résumer. Nous n'avons, en effet, rien appris de nouveau sur l'argument, du comte Miniscalchi.

son maître Sciahuân contre le patriarche Mazlum. En 1847, il traduisait à Rome huit Séances de *Harîrî*, que Monsieur Amari appelle le Décaméron des arabes; et une poésie arabe dont on ignore l'auteur. Ensuite, il commença une autre traduction de l'arabe, les *Sorgenti narrative delle classi dei Medici* d'Ibn Abî Ous·aibi'a. Monsieur Amari a corrigé ce titre en celui de *Sorgenti di notizie intorno le biografie classificate de' medici*, et nous apprend que sur le livre original notre savant concitoyen, le docteur Benjamin Sanguinetti, publia un compte-rendu détaillé avec traduction de plusieurs passages, dans le *Journal Asiatique* des années 1854-55-56, tout en se préparant à la publication du livre entier. Jusqu'ici nous n'avions, on peut dire, que des cahiers d'étude. Mais le comte Miniscalchi devait fonder sa renommée, parmi les orientalistes, par la publication de son *Evangeliarium Hierosolymi-*

tanum, dont le premier volume, contenant le texte syriaque avec traduction latine en regard, parut à Vérone en 1861; le second volume qui contient les *Prolegomeni* en latin et le glossaire parut en 1864. Le livre fut l'objet de critiques assez vives, mais sans doute il rendit un grand service aux études orientales, et l'un de ses critiques, le professeur Théodore Nöldeke, grâce à l'édition de Miniscalchi put écrire son mémoire sur le dialecte araméen chrétien de la Palestine. Il faut ajouter, pour la gloire de l'auteur, qu'il a fait de lui-même les frais de son édition d'une manière large et splendide.

L'une des idées fixes du comte Miniscalchi était aussi le système général de transcription de toutes les langues. Sur cet argument il avait lu une dissertation à Venise en 1856; il la réimprimait en 1867, avec corrections et additions dans la *Rivista Orientale;* en 1869 il l'insérait de nouveau dans le Bulletin de

la Société géographique italienne; mais son système manquait de bases scientifiques, et ne put avoir aucune chance. Le comte Miniscalchi s'occupa aussi, avec un vif intérêt, des études géographiques et spécialement des voyages au pôle et des voyages aux sources du Nil; il ne connaissait pas les régions arctiques, mais, en 1855, il avait publié à Venise un volume historique intitulé: *Scoperte artiche*. Il avait été en Orient et y avait appris à parler couramment l'arabe et s'était intéressé de près à la question du Nil. En 1874, il acheta à Rome les deux petits Akkas que le célèbre voyageur Miani avait légués à la société géographique italienne, les emmena dans sa villa près de Vérone (1), et, en

(1) Miniscalchi imitait ainsi l'exemple de son compatriote le prêtre Mazza, lequel élevait dans son institut des jeunes africains. Le comte Giuliari, dans son mémoire sur les orientalistes véronais, nous fournit la notice que vers l'année 1850 l'egyptien Mustafà y enseignait l'arabe à quelques jeunes prêtres destinés aux missions de l'Afrique, ainsi qu'à une dame, Caterina Failoni. L'enseignement de Mustafa cessa après quatre ans.

s'aidant de l'arabe que les Akkas connaissaient un peu, il commença à étudier leur langue. Il ébaucha même une grammaire et un lexique Akka composé de cinq ou six cents mots. Il arriva ainsi à la fin de ses jours en travaillant, phénomène assez rare dans la classe privilégiée à laquelle il appartenait; il était noble, il était très-riche, et, s'il l'avait seulement désiré, il aurait pû devenir puissant; il préféra se livrer avec passion aux études. Il commença assez tard à produire, il entreprit trop de choses à la fois, sans avoir la fermeté et l'énergie nécessaire pour les poursuivre et les achever toutes; il ne laisse donc pas, excepté l'*Evangeliarium*, de grandes œuvres; son exemple pourtant ne doit pas rester stérile; il a, comme qu'il en soit, prouvé ce qu'il aurait pu faire s'il avait concentré plus de volonté et mis plus de méthode dans ses occupations scientifiques. Nous souhaitons, du moins, que dans la no-

blesse italienne l'exemple du comte ... scalchi soit bientôt imité. Nous l'espèrons même. Nous avons appris à Turin que le jeune comte Perrone de San Martino commence à faire honneur à son maître d'arabe le professeur Rodolfo Lanzone, assistant au musée egyptien. Monsieur Lanzone, ayant séjourné longtemps en Egypte, parle, comprend et écrit très bien l'arabe. Ses prédécesseurs Demarchi et Calligaris (l'auteur d'un Dictionnaire polyglotte et d'une Grammaire, et le premier maître de monsieur Schiaparelli), avaient aussi appris l'arabe de la même manière, c'est à dire directement en Orient, en parlant avec les orientaux, bien plus que sur les grammaires scientifiques européennes. Une connaissance de l'arabe aquise de cette manière peut avoir, sans doute, ses avantages, mais elle a aussi, du point de vue scientifique, ses graves inconvénients; nous souhaitons que tou nos arabistes se persuadent de la nécéssité d

mettre d'accord l'enseignement philologique avec l'enseignement pratique de l'arabe.

Il nous reste maintenant très-peu à dire sur les autres arabistes qui ont figuré dans ce siècle en Italie. Nous citerons Maurice Lettieri, qui en 1839 publiait, à l'imprimerie royale de Naples, une description des manuscrits arabes de la bibliothèque alors bourbonienne, maintenant nationale (*R. Bibl. Borbonicae codices arabici descripti*, avec des *specimina* en arabe et en latin; en 1843, on publiait, pour la seule partie arabe, qui comprend LI manuscrits, l'*Index manuscriptorum librorum orientalium qui in bibl. Borbonica asservantur*). En 1835, à Naples, avait paru un mémoire sur les mètres arabes, qui avait été lu à l'Accademia Pontaniana par Vincenzo De Ritis. Il ne semble pourtant pas qu'au commencement du siècle, l'université de Naples ait eu une chaire d'arabe, puisque nous apprenons que le roi de Naples envoyait l'abbé

Angelo De Simoni à l'université de Padoue, où depuis l'année 1807 l'arabe était enseigné par Assemani. En 1818, paraissait à Milan une traduction italienne de fables arabes, avec le texte, sous ce titre: *Misabichi, raccolta di proverbi e favole arabe, italiano ed arabo.* Nous avons déjà cité la publication que A. Ranieri-Biscia fit à Florence avec les types de l'imprimerie Medicea; nous citerons encore de lui un *Saggio di poesie arabiche di Abulcassem recate in versi italiani* (Florence, 1839). En 1822, S. A. Cattaneo publiait à Milan une traduction de l'arabe sous le titre: *La colomba messaggiera ratta più del lampo.* En 1842, à Milan on publiait une traduction de l'arabe sous ce titre: *Il Segistan, ovvero il corso del fiume Hindmend secondo Abu Ishak-el-Farssi el-Isstachri geografo arabo.* Ainsi qu'on peut le voir, toutes ces publications sporadiques, tous ces petits efforts d'amateurs n'ont aucune signification et aucune véritable

importance à côté des beaux résultats qu'on a pu obtenir en peu d'années à Florence et à Pise par l'enseignement suivi de l'arabe donné par les professeurs Amari et Lasinio. Monsieur Amari continue à être professeur honoraire de l'Institut de Florence; monsieur Schiaparelli, son élève d'autrefois, qui le remplaçait comme professeur extraordinaire, ayant été engagé à l'université de Rome, a fait place à son tour au professeur ordinaire de langues sémitiques comparées (chargé en même temps, de l'enseignement spécial de l'arabe) Fausto Lasinio. Les traditions de l'Institut pour l'enseignement des langues sémitiques sont donc excellentes; tout nous porte maintenant à croire que nos jeunes orientalistes sauront en tirer le meilleur parti.

III.

LANGUES AFRICAINES

Nous avons mentionné dans le chapitre précédent le nom de Monseigneur Guill. Massaia et de Giuseppe Sapeto (1) qui ont étudié dans notre siècle les langues abyssiniennes et du comte Francesco Miniscalchi lequel vers la fin de ces jours avait abordé la langue des Akkas. Quelques fragments des langues de l'Afrique centrale ont été recueillis par

(1) En 1857, Giuseppe Sapeto, alors missionnaire apostolique imprimait à Rome par les types du Collége de Propagande, un vol. in-8 gr. de 560 pages, intitulé: *Viaggio e missione cattolica fra i Mensa, i Bogos e gli Habab con un cenno geografico e storico dell'Abissinia.*

nos deux intrépides voyageurs contemporains Giovanni Miani de Venise et Carlo Piaggia de Lucques. Mais un seul, à notre connaissance, de nos voyageurs en Afrique nous a fourni une idée complète et exacte d'une langue africaine aussi importante qu'ignorée. Cette *rara avis* c'est le prêtre missionnaire Giovanni Beltrame de Vérone, auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire contenant deux-mille mots de la langue denka, d'un catéchisme historique de la Bible et de dialogues en langue denka, qu'il avait étudiée pendant neuf ans (1852-53), enfin d'un volume toujours inédit de *Memorie di un viaggio sul fiume Azzurro nei Sciangallas.* Les papiers de Beltrame, communiqués en manuscrit, ont servi de base aux travaux successifs de Guillaume Lejean et du savant professeur Jean-Chrysost. Mitterutzner qui en 1866 publiait à Bressanone (Brixen) un volume intitulé: *Die Dinka-Sprache in Cen-*

tral Africa, kurze grammatik, text und wörterbuch. L'ouvrage est dédié aux deux missionnaires Math. Kirchner, recteur du séminaire de Bamberg, et à son compagnon dans la mission en Afrique Giovanni Beltrame; le volume est précédé du portrait de différents missionnaires italiens en Afrique, entr'autres, de celui de Beltrame et de Daniele Comboni, auteur d'un *Piano per la rigenerazione dell'Affrica* (Venise 1865). Beltrame et Comboni, ainsi que le prêtre Gioachino Tomba, qui avait appris dans sa jeunesse l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, Alessandro Del Bosco qui, après avoir appris l'arabe, partit pour les missions de l'Afrique, Angelo Vinco, Antonio Castagnaro, Francesco Oliboni, Angelo Melotto, morts en mission en Afrique, étaient tous sortis de cette institution de charité et de propagande fondée à Vérone par le prêtre Nicola Mazza, et connue sous le nom d'*Istituto Mazza* ou

de *Collegio Affricano,* où l'on élevait dans la religion catholique des petits enfants africains rachetés de l'esclavage.

Outre les langues de l'Abyssinie et de l'Afrique Centrale, certains missionnaires italiens, à partir du XVII[e] siècle, avaient étudié dans leurs missions africaines les langues d'Angola et du Congo. En 1616, la typographie de Propagande publiait en trois langues, langue d'Angola, latine et portugaise, une espèce de catéchisme sous le titre: *Gentilis Angollae fidei mysteriis instructus, ex Lusitano idiomate latine redditus* a Fr. Antonio Prandurontano Capucino; en 1650, Giacinto Brusciotti de Vetralla avait publié à la même typographie sa *Doctrina Christiana ad profectum Missionis totius Regni Congi in quatuor linguas per correlativas columnas distincta* (les quatre langues sont celle du Congo, la portugaise, la latine et l'italienne), et, en 1659, un échantillon de

grammaire sous le titre: *Regulae quaedam pro difficilissimi congensium idiomatis captu ad grammaticae normam redactae.* Mazzucchelli nous apprend que le père jésuite Francesco Antonio Degli Angeli né à Sorrento en 1567, mort en Abyssinie en 1623, avait traduit « in lingua agaense » plusieurs livres chrétiens.

Mais les recherches sur la langue égyptienne eurent en Italie un développement beaucoup plus large et une importance bien plus grande. Quoique le nom d'un étranger, celui de Kircher, soit le premier qui se présente à ceux qui s'occupent de la bibliographie copte, nous avons vu que l'italien Raimondi le premier à la fin du XVI^{e} siècle avait formé le projet d'une édition romaine de la Bible copte, et personne n'ignore, que le célèbre voyageur romain Pietro Della Valle, au commencement du XVII^{e} siècle apporta le premier à Rome et étudia une collec-

tion importante de manuscrits coptes, et que la *Lingua aegyptiaca restituta* de Kircher (Rome 1643) contient une grammaire et un dictionnaire copte et arabe procurés par Della Valle, avec une traduction latine (1). Personne n'ignore non plus que les premières éditions en langue copte ont été entreprises à Rome par la typographie de Propagande, et que les plus riches collections de manuscrits coptes existent en Italie, spécialement au Vatican, qui contient 70 codes, et au *Museo Borgiano,* dont les codes coptes recueillis par les soins du cardinal Stefano Borgia, ont été illustrés à Rome par George Zoega (2). Ce précieux catalogue (un vol. in-

(1) Nous apprenons par la *Gallia Orientalis* que Scaligero avait traduit un Psaltère en copte. Nous savons aussi que Teseo Ambrogio se proposait d'éditer en copte le *Pater Noster*, le *Credo* et autres prières chrétiennes, mais qu'un incendie lui brûla ses papiers. Palma essaya d'aborder le copte dans ses *Paradigmata de quatuor linguis orientalibus praecipuis* (Paris, 1596), mais il ne put montrer autre chose que son insuffisance.

(2) Une partie de ces codes ont passé à la Bibliothèque Borbonica, à présent *Nazionale* de Naples.

folio de 659 pages) avait été entrepris depuis l'année 1781 et fut achevé en 1804, l'année même de la mort de Zoega; mais il ne put être imprimé qu'en 1810. Les trésors coptiques de la librairie Nani de Venise ont été illustrés par Mingarelli: *Aegyptorum codicum reliquiae Venetiis in bibliotheca Naniana asservatae* (Bologne 1785). En parcourant, dans la bibliothèque Angelica des augustiniens à Rome, parmi les manuscrits du célèbre coptiste augustinien Guillaume Bonjour (fin du XVII^{e}, commencement du XVIII^{e}), sa correspondance autographique, nous avons trouvé le nom de plusieurs correspondants qui s'entretenaient avec lui de ses études coptiques, entr'autres, parmi les étrangers, ceux de Cooper (Cuperus) et de Montfaucon, parmi les italiens ceux de Muratori, Cassini, Magliabecchi, Giovanni Patrizi, Giacomo Maria Airoli, Adeodato Nuzzi, et le card. Henry Noris de Vérone (qui connaissait aussi le grec, l'hébreu et le sy-

riaque) mort en 1704 âgé de 73 ans (1). Un correspondant de Benevento forge le nom de *Bonjour* à l'italienne et l'appelle *Buongiorno*.

Quoiqu'il en soit, Bonjour, Kircher, l'égyptien Raphaël Tuki et autres coptistes étrangers, ont tous passé leur vie et écrit et imprimé leurs livres à Rome, où les matériaux pour les études sur le copte étaient les plus nombreux et les plus importants, et où les types de Propagande étaient mis à disposition de tous ceux qui travaillaient à répandre la religion chrétienne par la langue copte. Au siècle passé, le père jésuite Melchiorre Dalla Briga étudiait et illustrait les antiquités égyptiennes. Passeri publiait, dans le quatrième volume des Symboles florentins de Gori, une dissertation *De Hebraismo Aegypt.* suivie d'un *Lexicon Aegyptio-hebraicum nempe vocum Aegypt. quae*

(1) Il me semble qu'une grande partie de cette correspondance mériterait de voir le jour.

ex Hebraica lingua derivantur. Domenico Diodati, dans son livre: *De Christo graece loquente* prétendait que les égyptiens, au temps de Ptolémee Lagide, parlaient grec, et que la langue copte surgit après l'invasion des arabes. J. B. De Rossi dans sa dissertation: *Della lingua propria di Cristo,* démontra que le copte était la langue même des Pharaons, modifiée par les Grecs qui avaient occupé l'Egypte. De Magistris s'approchait de l'opinion de De Rossi dans son *Daniel secundum LXX.* Diodati répondait; plusieurs savants prenaient part à la discussion en se rangeant les uns avec Diodati, la majorité avec De Rossi, qui était dans le vrai. Le fameux orientaliste, père Ant. Augustin Giorgi augustinien, publiait par les types coptiques de la Propagande trois ouvrages de littérature coptique, savoir: 1. *Fragmentum ex Actis Sancti Coluthi,* coptice et latine (1781-83, dans les *Anecdota litteraria* ex Mss. codicibus eruta

ab Amadutio, Jo. Ludov. Bianconi et aliis). 2. *Fragmentum Evangelii S. Joannis Graeco-Copto-Thebaicum saeculi IV; additamentum ex vetustissimis membranis lectionum Evangelicarum Divinae Missae; codicis diaconici reliquiae et liturgica alia fragmenta, in latinum versa* (1789). 3. *De Miraculis Sancti Coluthi et reliquiae Actorum S. Panesniu Martyrum Thebaica fragmenta duo, alterum auctius, alterum nunc primum editum coptice et latine cum notis* (1793), ouvrage très-érudit, qui contient pourtant de graves appréciations sur le père Paolino da San Bartolommeo, qui lui riposta tout aussi vivement dans sa dissertation : *De Veteribus Indis* (Rome 1795). — En 1797, le père Jo. Aug. Carabelloni publiait un livre : *De Agiographia primigenia et translatitia,* dans lequel il faisait souvent mention de la langue copte et reproduisait des fragments sahidiques tirés des ouvrages du père Giorgi. En 1808, Ignace

Rossi publiait ses remarquables *Etymologiae Aegyptiacae* livre érudit dont le célèbre abbé Peyron faisait un grand cas, malgré les tendances excessives de l'auteur à tirer les etymologies égyptiennes des sources arabes, d'après le principe de Diodati.

Nous avons mentionné Peyron. On peut dire avec raison qu'il a été le centre de gravitation de toute la littérature coptique de ce siècle. Son maître, le fameux Thomas Valperga Caluso, invité par J. B. De Rossi, sous le nom de Didymus Taurinensis, en 1783 publia son *Literaturae Copticae Rudimentum*. Nous sommes heureux de posséder l'appréciation de l'abbé Peyron sur l'œuvre de son illustre maître; il en parle dans ces termes dans l'élegante préface latine de son admirable *Grammatica linguae copticae* (1). « Sholzii volumen, écrivait-il, nondum viderat Calu-

(1) Turin, 1841, p. XII.

sius, quum anno 1783 *Litteraturae Copticae Rudimentum* Parmae vulgabat. Copticos characteres exhibere tantummodo praestituerat Calusius, sed Bodonio ac Derossio gratificaturus linguae praeterea elementa ac naturam delineare aggressus est. Nihil habet opusculum quod reprehendas, imo multa quae laudes; auctor enim, e cuius disciplina glorior esse profectus, linguarum naturam subtiliter iudicabat, atque altiora principia pervidebat acute, quare quod secum constituerat revera praestitit ut Coptici sermonis elementa inchoarentur praeceptis verioribus. At perbrevis lucubratio poterat quidem linguae indolem adumbrare, non vero omnes grammaticae partes attingere atque articulatim explanare; quod opus si acutissima Calusii vis aggressa fuisset, nihil mihi in copticis litteris superesset, quam ut gauderem palmam mihi fuisse praereptam a praeceptore amantissimo. »

Amédée Peyron naquit à Turin le 2 octo-

bre de l'année 1785; à l'âge de vingt ans il était déjà reconnu digne de suppléer son maître Valperga Caluso dans la chaire de langues orientales, qu'il occupait définitivement en 1815. Bientôt après, il était nommé membre de l'Académie des sciences de Turin. Tout le monde connait les beaux travaux de l'abbé Peyron sur la littérature grecque et latine, sur Tucidide, Empedocle, Parmenide, sur la constitution athénienne, sur les manuscrits cicéroniens de l'université de Turin, sur les loix inédites du code théodosien; mais sa grande renommée comme orientaliste est spécialement fondée sur son célèbre *Lexicon linguae Copticae* (Turin 1835) et sur son admirable *Grammatica linguae Copticae,* deux ouvrages dans lesquels l'abbé Peyron s'est montré philologue de génie. Par une dissertation posthume d'Amédée Peyron éditée l'année passée à Turin par son savant neveu Bernardino, et intitulée: *De nova copticae*

linguae ortographia nous apprenons que l'abbé Peyron allait aussi préparer lui même un *Specimen Psalterii Copto-Thebani;* mais qu'à la fin il se décida à confier cette charge à son cher neveu Bernardin « quem, écrivait-il, in litteris copticis aliisque discipulum navum ac diligentem habuisse glorior. » Et celui-ci n'a point donné un démenti à son illustre maître par la belle édition du spécimen, qui a paru en 1875 dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin sous ce titre: *Psalterii copto thebani specimen quod omnium primum in lucem prodit continens praeter decem psalmorum fragmenta integros psalmos duo et triginta ad fidem codicis taurinensis cura et criticis animadversionibus Bernardini Peyroni.*

Le code coptique était parvenu dans les mains de Peyron grâce aux soins de ce modeste, zélé et habile consul piémontais Bernardo Drovetti auquel revient le mérite prin-

cipal de la plus belle collection égyptienne qui peut-être existe en Europe, c'est à dire la collection des monuments du musée de Turin (1). Le professeur Pier Camillo Orcurti qui, en 1852, l'a si bien illustré par commission du ministère de l'instruction publique en Piemont nous fournit une page d'histoire instructive sur cette superbe collection (2).

(1) Drovetti a aussi enrichi la collection française. La collection égyptienne du musée de Berlin est aussi l'œuvre de deux italiens, le général Minutoli, et monsieur Passalacqua. La collection de Leyde est redevable d'une partie de ses monuments aux soins de madame Maria Cimba.

(2) *Catalogo illustrato dei monumenti egizii del R. Museo di Torino*, compilato dal professor Pier Camillo Orcurti, applicato al Museo d'antichità ed egizio; Torino, tip. Nazionale 1852-1854. Pour le musée egyptien de Florence il y a un catalogue de Migliarini; celui de Rome a été illustré par le père Ungarelli, tandis que le cardinal Mai insérait en 1825 une notice de Champollion dans le catalogue des papyrus égyptiens du Vatican. — De nos jours l'égyptologie est cultivée à Rome, entr'autres, par l'érudit chanoine Henry Fabiani. En 1834, l'abbé Luigi Cipelli publiait à Parme une *Lettera intorno ad alcune questioni sui Geroglifici egizii*. Mais la spécialité de cet érudit est la numismatique turque. — Dans la Biblioteca Casanatense de Rome j'ai trouvé un manuscrit de Gaetano Piccini, intitulé: *Hieroglyphicae litterae ad usum Egyptiorum ex obeliscis*.

Orcurti avait lui même l'année précedente publié dans les Actes de l'Académie des Sciences de Turin son *Catalogo de'papiri geroglifici* et sa dissertation *Sopra il rituale funebre degli egiziani.* En 1824, l'abbé Costanzo Gazzera bibliothécaire de l'université de Turin avait publié la *Descrizione dei monumenti egizi del Regio Museo contenenti leggende reali;* Peyron publiait son *Illustrazione d'una stele bilingue,* son *Saggio di studi sopra i papiri, codici cofti ecc.* (Turin, 1826-27) et son *Illustrazione di due papiri greco-egizi di Zoide del Museo di Vienna* (Turin, 1828); Salvolini, en 1832-33, adressait de Paris publiquement des *Lettres à M. l'abbé Gazzera,* à propos des principales expressions qui servent à la notation des dates; le même, en 1836 composait une dissertation sur la Campagne de Sesostris, et son *Analyse grammaticale des différents* textes anciens égyptiens; Jules San Quintino ses *Osservazioni intorno all'età ed*

alla persona rappresentata dal maggior colosso ecc.; Francesco Barucchi (1) notre maître regretté d'histoire ancienne à l'université de Turin ses *Discorsi critici sopra la cronologia egizia,* toujours très-appréciés des savants. Si nous ajoutons maintenant à tous ces noms d'égyptologues italien, celui de Rosellini, nous avons de quoi nous enorgueillir pour la part honorable que l'Italie a eu à l'introduction en Europe des études d'Égyptologie.

Hippolyte Rosellini naquit à Pise le 13 août de l'année 1800. L'un de ses premiers maîtres fut à Florence le père Costantino Battini de Fivizzano, antiquaire e numismate qui connaissait le grec et l'hébreu, et qui, en 1814, fut nommé professeur de théologie dogmatique à l'Université de Pise. Roselini, pour complaire son maître bien-aimé

(1) Turin, 1844-45.

consentit à s'inscrire comme étudiant à la faculté de théologie et à prendre l'habit de religieux, qu'il déposa ensuite. À Pise il suivait les cours de Pietro Bagnoli, qui enseignait le latin et le grec, et du génois Paolo Marcello Del Mare professeur des Saintes Écritures. En 1821, Rosellini fut proclamé docteur en théologie. Il y avait deux ans que Cesare Malanima professeur de langues orientales était mort. Il fallait pourvoir à sa chaire. On songea à preparer l'un des jeunes docteurs de l'université de Pise, en l'envoyant étudier à l'étranger. Rosellini, grâce à ses connaissances en fait de grec et de numismatique, fut choisi. Il se rendit à Bologne, où enseignait alors le célèbre polyglotte Mezzofanti. En 1823, Rosellini publiait sa *Fionda di David* (1). En 1824, il était nommé pro-

(1) Voici le titre exact de ce livre : « *La fionda di David, ossia l'Antichità o Autorità dei punti vocali del Sacro Testo dimostrata e difesa.* » Il y combattait un nouveau système, pour lire et interpréter le texte de la

fesseur de langues orientales à l'université de Pise, ou il commença par enseigner l'hébreu et par expliquer la Bible. En attendant, les découvertes de Champollion sur la langue égyptienne l'avaient frappé d'admiration; en 1825, il publiait dans le *Giornale dei letterati di Pisa* un article intitulé: *Il sistema Geroglifico del sig. cav. Champollion il Minore dichiarato ed esposto alla intelligenza di tutti.* Lorsque Champollion arriva à Livourne, Rosellini alla lui faire visite; cette rencontre décida de sa nouvelle destinée. À partir de ce moment, aidé par le gouvernement toscan, il s'associa à Champollion, pour en suivre de près les études et y contribuer. En 1826, il pouvait déja publier lui même son *Illustrazione di un Bassorilievo egiziano della Gal-*

Bible, proposé par Francesco Riccardi de Oneglia. En 1824, il dut se défendre lui-même au moyen d'une brochure publiée à Bologna, contre les observations de l'abbé Chiarini de Montepulciano professeur de langues orientales à Varsovie (Chiarini mourut vers l'année 1840).

leria di Firenze. En 1827, il obtint du gouvernement toscan la permission de se transférer pendant 18 mois en Égypte, aux frais du Grand Duc qui lui confia la Direction d'une expédition archéologique en Égypte, pendant que la France allait organiser une expédition semblable sous la direction du célèbre Champollion. Les deux expéditions réunies, le 31 juillet de l'année 1828, quittaient le port de Toulon; et le 18 août elles débarquaient en Égypte. Les travaux archéologiques de Rosellini ne sont pas l'objet de ce livre. Nous dirons seulement ici que, revenu à Pise le 6 janvier de l'année 1830, il mit bientôt ses notes en ordre, pour préparer un cours à l'université sur le système des hiéroglyphes et pour écrire sa *Lettera filologica critica al prof. Amedeo Peyron* (Pise, 1831). En 1832, Rosellini allait entreprendre avec Champollion la publication des *Monumenti dell'Egitto e della Nubia,* lorsque Champollion

mourut. Alors, l'attention du monde savant se tourna exclusivement vers Rosellini, qui seul remplit d'une manière admirable la tâche immense de publier les résultats des deux expéditions. Son œuvre occupe dix grands volumes in-folio, et fut achevée l'année même de la mort de Rosellini (1843). L'edition des monuments ne l'avait point éloigné de ses devoirs comme professeur ; jusqu'à l'année 1839 il avait continué à enseigner les langues orientales ; en 1839, on l'avait transféré à la chaire d'archéologie.

Dans les années 1834-35, Rosellini avait tenu à l'université de Pise le premier cours de langue copte. À propos de ce cours, nous devons relever ici une notice qui nous est fournie par la préface de la grammaire coptique de Peyron: « A critica Tattami ieiunitate longissime distant Champollionii elementa. Suum in usum coeperat Vir. cl. linguae leges describere; tum inter-

misit ad illustriorem palmam contendens; ac cum esset ab omni invidia, quam qui maxime, alienus, inchoatae grammaticae facile copiam amicis faciebat. Eam habent multi, atque habuit Rosellinius linguarum Orientalium in Pisana Academia professor. Hic cum linguam Copticam suis auditoribus interpretari vellet operae pretium se facturum duxit, si amici elementa breviaret, iisque nonnulla de suo adderet. Cum vero Rosellinii libellus manuscriptus circumferri coepisset, ac Romae innotuisset Aloisio Ungarellio, confestim vir harum litterarum cupidissimus intellexit eum magno usui fore, si in plurimorum utilitatem evulgaretur. Editioni assensit Pisanus professor ea tamen conditione, si Ungarellius palam lectores commonefaceret, librum maximam partem Champollionio nomen describens, eique auctori grammaticam tribuens; ita ut, si quis Italos duumviros plagii incusaverit, ille dicendus sit libri praefationem minime

legisse (1). Dixi grammaticam esse tantummodo inchoatam; auctor enim nonnullas orationis partes ne attigit quidem, alias non absolvit; sunt tamen quae maxima cum diligentia pertractatae ex ungue produnt leonem. Multam linguae experientiam in libello deprehendes, et in primis criticum acumen, quo trium dialectorum remotae origines indagantur. Ungarellius, qui librum latinitate donavit, id etiam sibi operis dedit, ut singulas regulas atque observationes idoneis exemplis ex utroque Foedere delectis communiret non tantum Memphiticis, verum etiam Thebanis et Basmuricis ». — Nous apprenons de la biographie de Rosellini, écrite par son disciple et ami l'abbé Giuseppe Bardelli (Florence, 1843), que l'illustre égyptologue de Pise a laissé parmi ses papiers, un Dictionnaire hierogly-

(1) Le livre a été publié en 1837 à Rome par la typogr. de Propagande sous le titre : *Elementa linguae Aegyptiacae vulgo Copticae quae auditoribus suis in patrio Athenaeo Pisano tradebat Hippolytus Rosellinius.*

phique à peu près achevé, et sept volumes de notes égyptiennes.

Le biographe et disciple de Rosellini, l'abbé Bardelli, mérite d'être rappelé après lui. Il naquit à Brancialino, près des sources du Tibre en Toscane, le 10 avril de l'année 1815; à l'université de Pise, il étudia le grec et l'hébreu (1837-1841); en 1841, il obtint son doctorat en théologie. Rosellini lui fit observer que pour bien interpréter la Bible, il lui fallait aborder la langue et les antiquités égyptiennes; l'abbé Bardelli s'en laissa aisément convaincre, et pendant les dernières années de la vie de Rosellini il ne le quitta plus, pour s'initier sous sa discipline à la langue copte et à celle des hiéroglyphes. Il gagna si vite la confiance de son maître que celui-ci, en mourant, lui confia la charge grave et honorable de compiler l'Index des matières de tous ses célèbres *Monumenti dell'Egitto e della Nubia*. En 1843, Bardelli fut envoyé

par le gouvernement toscan à Rome, pour apprendre, sous la direction du cardinal Mezzofanti, le sanscrit. Mais, il paraît que le maître ait été trop occupé ou moins autorisé peut-être pour cet enseignement, puisque, l'année suivante, Bardelli demanda à son gouvernement et obtint la permission de se rendre à Paris, pour suivre les cours d'Éugène Burnouf. Mais le gouvernement toscan, en adhérant à son désir, lui donna l'ordre étrange de suivre en même temps le cours de chinois sous la discipline de Stan. Julien. Dans ce temps-là, l'idéal de l'orientaliste était représenté par Mezzofanti. Rien d'étonnant qu'un pure indianiste n'ait pu satisfaire les ambitions du gouvernement toscan. De Paris, Bardelli passait à Londres, à Oxford, à Turin, à la recherche de manuscrits coptes sahidiques, dont il copia bon nombre. À Oxford il copia aussi quelques manuscrits indiens, sur lesquels nous reviendrons dans un autre chapitre. De retour

en Toscane, le gouvernement provisoire toscan le nomma professeur de copte, de sanscrit et de chinois à l'université de Pise. En 1849, il publia à Pise son *Daniel* (1). Deux ans plus tard la chaire étant supprimée, Bardelli fut adjoint à la bibliothèque Laurenziana de Florence, où il continua à enseigner le copte et le sanscrit. Parmi ses élèves de ce temps, on doit signaler Fausto Lasinio et Giovanni Tortoli, qui suivaient avec profit les deux cours. On lui avait fait espérer qu'à la mort de Francesco Del Furia, on l'aurait nommé bibliothécaire de la Laurenziana; quelque temps après la mort de Del Furia, Bardelli récita son éloge; le grade de bibliothécaire fut cependant conféré, et Bardelli ne fut point nommé. Il ne se découragea pourtant pas; il continua à travailler et à enseigner avec zèle. En 1859, il lut à la *Società Colombaria* de Florence deux dissertations

(1) *Daniel Copto-memphiticae edidit Jos. Bardelli* (Pise 1849).

sur la *Lingua sanscrita e la lingua latina;* en la même année, il fut nommé professeur de sanscrit à l'Institut des hautes études fondé alors. En 1862, il fut rappelé à l'université de Pise comme professeur de sanscrit. Dans ses derniers jours (il mourut à Vitiano en Valdichiana le 2 octobre 1865), ayant repris ses travaux sur le copte, il préparait l'édition du livre de Job en dialect sahidique. Bardelli avait acheté pour son propre usage une certaine quantité de types coptes, qui sont maintenant en dépôt auprès de l'Institut des hautes études; ses livres et ses manuscrits ont été vendus à la bibliothèque nationale de Florence.

Il serait maintenant à désirer qu'à Florence où les types coptes de Bardelli se conservent, où il existe un musée égyptien assez important où le souvenir glorieux de Rosellini ne devrait jamais s'effacer, et où l'on doit se rappeler les miracles que les liberalités bien

dirigées, prodiguées par un seul gouvernement aux études d'un seul savant illuminé, a su faire dans notre siècle en Toscane, on songeât à encourager quelque jeune étudiant des antiquités et des langues égyptiennes jusqu'à ce qu'il fût possible d'instituer pour lui une chaire spéciale d'égyptologie dans notre *Istituto di studii superiori*. Nous n'ignorons point qu'un illustre égyptologue italien, monsieur J. Maspero, auteur d'une excellente *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, enseigne la langue et l'archéologie égyptienne au Collége de France; nous savons aussi que l'université de Turin va établir définitivement au célèbre musée égyptien, un professeur ordinaire d'égyptologie, qui a pour lui tous les suffrages des savants, monsieur Francesco Rossi. Nous n'espérons point que l'un ou l'autre de ces savants puisse jamais quitter sa position honorable pour venir accroître le lustre et l'activité scientifique de la section orientale

de la faculté philologique de Florence. Mais nous exprimons des vœux et, en attendant, nous signalons un inconvénient. Nous désirons qu'une bourse soit établie pour trois ou quatre ans en faveur de quelque jeune étudiant qui se vouerait à Turin ou à l'étranger à l'étude exclusive de l'égyptologie, de façon à s'habiliter pour l'enseignement de cette branche si importante des études orientales modernes, et qui pût être mis à la direction du musée égyptien étrangement annéxé maintenant au musée étrusque et confié à des conservateurs assurément très-autorisés pour d'autres titres, mais qui n'ont absolument aucune compétence en fait d'archéologie et moins encore de philologie égyptienne et qui, d'ailleurs, n'y prétendent aucunement eux-mêmes. Le seul qui avait, il y a quelques années, à Florence quelque compétence en fait de hieroglyphes c'était l'archéologue et demi-orientaliste regretté Michelangelo Migliarini, qui a com-

pilé le catalogue du musée égyptien, dont il était le conservateur; mais, depuis dix ans, ce musée est à peu près entièrement négligé. On le conserve, mais on ne l'utilise point. Si on songe maintenant à tout ce qu'a coûté de travail et d'argent l'introduction des études égyptologiques en Toscane, et aux enthousiasmes que l'expédition de Rosellini a éveillé dans le deuxième quart de ce siècle, à l'empressement avec lequel le gouvernement toscan acheta jadis du docteur Ricci la collection du musée, et si on compare l'indifférence actuelle qui règne en Toscane en matière d'égyptologie (si grande qu'à Florence bien des personnes cultivées n'ont jamais visité le musée égyptien, et peut-être même, en ignorent l'existence), à l'intérêt scientifique qui se répand de plus en plus en Allemagne, en France, en Angleterre, en Russie même, en faveur des études égyptiennes, on ne peut s'empêcher d'exprimer des regrets et des vœux pour que,

dans un avenir prochain, Florence aussi puisse dire son mot dans un congrès d'égyptologues européens. Nous devons cet hommage à la mémoire de Rosellini, et nous le devons encore davantage à la science contemporaine, qui a raison de nous envier des trésors qui dans nos mains sont devenus presqu'inutiles (1).

(1) Il est curieux d'apprendre que dès le XVI[e] siècle à Rome on s'intéressait déjà tellement aux hiéroglyphes qu'on les interprétait dans les écoles des jésuites. Je tire cette notice d'un petit livre que je possède en grec et en latin, avec gravures, intitulé : *Hori Apollinis selecta hieroglyphica* (Romae, Franceschini, 1599. Le typographe dit dans sa préface : « Quum datum esset mihi negotium a viris doctis Hori Apollini, sive (ut recentiores nonnulli scribunt) Horapollinis Hieroglyphica typis, ut nunc loquimur, excudendi, *quae in publicis gymnasiis adolescentibus proponerentur*, monendus mihi visus es, lector humanissime, curatum esse diligenter, ut ea non modo emendatiora quam antea, tum graece, tum latine, prodirent, verum etiam, ut pauca quaedam omitterentur, quae pudicas aures offendere posse videbantur, adolescentium praesertim, *quorum causa potissimum edebantur*. »

IV.

LANGUES TOURANIENNES

Sous ce titre un peu vague nous comprenons toutes les langues parlées par les peuples d'origine turque. Le turc et le tartare ont été étudiés par un grand nombre de nos marchands voyageurs en Asie. Mais, ainsi qu'on a pu le voir, nous ne nous occupons ici que de ces italiens qui, ou par l'enseignement de ces langues, ou en publiant quelque livre ayant quelque rapport avec elles, ont pu contribuer à en répandre la connaissance.

Il faut supposer que nos missionnaires aient eu, proportionnellement, le moins de succès

dans leurs missions auprès des populations turques, puisqu'il se sont donné, en proportion, moins de peine pour en apprendre la langue. Les turcs occupent une région si vaste en Europe et en Asie et leur fanatisme religieux est si grand qu'il y aurait eu beaucoup de place et d'occasions pour des martyres chrétiens. Mais, peut-être, leur ténacité même dans les croyances mahométanes découragea le Saint-Siége de poursuivre avec trop de zèle des missions aussi dangereuses qu'inutiles. Il y avait d'ailleurs déjà, parmi les populations turques, des nations chrétiennes nombreuses, comme les grecs, et surtout comme les arméniens, qui pouvaient suffire avec leur prêtres zélés aux besoins du christianisme dans l'Orient turc. Si pourtant la propagande catholique italienne n'a pas prêté une grande attention à la langue turque, on ne peut pas dire que celle-ci ait été négligée en Italie. Les besoins du commerce,

les voyages, les relations diplomatiques avec la Turquie ont, au contraire, amené un nombre considérable d'italiens à s'en occuper.

Si on parcourt dans la *Biblioteca italiana* (1) l'illustration de nos manuscrits qu'y publiait jadis le baron von Hammer, on peut avoir une idée de la richesse de l'Italie en fait de manuscrits turques. Et on doit ajouter que Hammer n'a pas connu les intéressants manuscrits turcs et persans de la bibliothèque du roi à Turin, qui ont été recueillis en Orient par les soins spécialement du baron Romualdo Tecco, piémontais, agent diplomatique à Constantinople (2), et que, quelques années après la relation de Hammer, Mezzofanti compilait son catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de l'université de Bologne, par le-

(1) Dans les volumes 42, 45, 46, 47, 49, 50, 54, 56, 59.

(2) On trouve la note de ces manuscrits, avec une notice préliminaire sur Romualdo Tecco du bibliothécaire du roi, le chevalier Vincenzo Promis, dans les numéros 4-5 de notre *Bollettino italiano degli studii orientali*.

quel on apprend que les manuscrits turcs y sont en nombre de 171, parmi lesquels cinq concernent la grammaire. Les papiers turcs des archives italiennes non plus n'ont pas encore été exploités; ils contiennent pourtant, ceux de Gênes et de Venise en particulier, des documents très-précieux pour l'histoire de la Turquie (1).

À Venise, non-seulement un bon nombre de marchands dans les siècles passés a appris le turc, mais l'enseignement de cette langue y était officiel, ainsi que nous le relevons d'une notice insérée par Monsieur

(1) Je signale comme particulièrement curieux pour l'histoire de la Turquie deux manuscrits que j'ai eu lieu d'examiner récemment dans la Biblioteca Angelica de Roma. L'un a été écrit en 1524 par quelque vénitien et est intitulé: *Origine dei Turchi ed Ottomani coi fatti e costumi loro;* l'autre, qui a été recopié en 1568, porte ce titre: *Bilii Mediolanensis Comment. historicum de detrimento Fidei Orientis, seu de origine Turcharum.* Dans l'intérieur, il est appelé Fr. Andreas de Bilis; il écrivait par ordre du roi Sigismund, qui lui fournit aussi des matériaux d'archives pour son histoire; le récit se termine par le couronnement de l'empereur Sigismund. Billi commence son élégie historique par Mahomet, qu'il appelle « horri-

Barth. Cecchetti dans notre *Rivista orientale* (Florence 1868). Nous apprenons par cette notice qu'en 1692, le Sénat vénitien accordait la permission d'enseigner le turc, le persan et l'arabe, au profit des élèves de la chancellerie ducale, des drogmans et d'autres sujets vénitiens à Ibrahim Achmet turc, converti au christianisme, avec des appointements fixés par les réformateurs du *Studio* de Padoue; en 1699, le Sénat ordonnait que le nombre des vénitiens qui fréquenteraient l'école de langue turque ne fût jamais inférieur à douze; en 1702, le Sénat donnait

bilem Inferorum Belluam » et il poursuit avec le récit des conquêtes des Sarrasins. On peut avoir une idée de l'érudition philologique de ce moine, par cette étymologie curieuse: « jam vero Teucri appellantur quos vulgo turchos vocant, ab elesponto intra ad orientem late patentes. » Il nous raconte ensuite les exploits du roi turc *Saboch* (Sabochius), de son fils *Virogrissa* et de leur parent *Archot*. À propos de Virogrissa il nous apprend: « posita regni sede in civitate quam illi Mendim vocant, regium diadema induit, ipse quoque soldanus barbarica lingua appellatus. Quo tempore rex Persarum erat Alpasalem atque huic nepos Solima vocatus, vir manu et factis strenuus. »

l'ordre aux réformateurs de Padoue de procurer à la République un nouveau maître de langue turque. En 1705, Salomon Negri, grec de Damas, se présenta à la République comme maître d'arabe, d'hébreu, de turc, de latin, de grec, d'italien et de français, et s'offrit d'enseigner l'arabe et le turc « con metodo scientifico, » mais il ne put être admis à l'enseignement qu'en 1708.

Le premier des italiens qui, d'après ce que nous en avons appris, ait connu la langue turque c'est le célèbre Bernardino Baldi. Notre ami le comte Géza Kuun, dans la *Rivista Europea* du 1er mai 1875 nous a fait connaître les travaux de Baldi sur la langue hongroise, et spécialment le dictionnaire de la langue hongroise, dont le manuscrit existe dans la Bibliothèque nationale de Naples. La librairie Albani de Rome qui possède les manuscrits de Baldi, entr'autres, sa traduction latine, que nous avons déjà mentionnée,

de la paraphrase d'Onqelos, sa traduction de l'arabe en latin des Psaumes, ses deux Dictionnaires et sa grammaire de la langue arabe, sa grammaire persane, possède aussi un recueil de mots turcs, gothiques et hongrois. Baldi, dont le père Affò publiait en 1783 une biographie étendue, naquit en 1553 à Urbino, se rendit en 1573 à Padoue pour y poursuivre ses études. Il apprit, dit-on, le français, l'allemand, le grec, le provençal, l'étrusque (!), le persan, l'arabe, le turc, l'hébreu, le chaldéen et les mathématiques et il cultiva aussi avec succès la poésie italienne. En 1586 il fut nommé abbé de Guastalla; en la même année, le Saint-Siége le nomma proto-notaire apostolique. En 1590 il avait achevé de compiler l'histoire de Guastalla. Depuis cette année, il changea toujours de demeure; nous le voyons pendant quelques années à Rome, puis de nouveau à Guastalla, ensuite à Venise, enfin à Urbino, où il mourut en 1617.

À la Bibliothèque nationale de Naples, entr'autres manuscrits orientaux, nous avons trouvé digne d'être examinée une grammaire, dont l'auteur fut le moine Pietro Serracuso, ainsi qu'on peut le relever par une note occasionnelle du père provincial des jésuites Pietrantonio Spinelli, qui se trouve dans le code même : « Grammatica turchesca, dit-il, del Fr. Pietro Serracuso in Napoli, a cui s'ha da mandare, datami dal P. Muzio Vitelleschi, a dì 26 novembre 1615, a cui l'avea mandata. »

Dans le même siècle, on peut citer plusieurs autres travaux remarquables d'auteurs italiens. Nous avons déjà fait mention dans un chapitre précédent de l'arabiste Podestà (1), le disciple de Marracci, mais nous devons le rappeler ici comme l'un des italiens qui ont le mieux appris, parlé et enseigné le

(1) Cfr. son *Cursus grammaticalis* déja cité et sa *Dissertatio academica continens specimen triennalis profectus in linguis orientalibus, arabica nempe, persica et turcica, deferente Jo. Bapt. Podestà* (Vienne).

turc (1). En 1643, paraissait à Rome pour la première fois, par les types de la Propagande le *Syntagma linguarum orientalium quae in Georgiae regionibus audiuntur; liber primus, complectens georgianae* (2) *seu ibericae vulgaris linguae institutiones grammaticales, auctore D. F. M. Maggio* (3), *liber secundus complectens Arabum et Turcarum orthographiam et turcicae linguae institutiones* (avec des caractères arabes et leur transcription latine). Assemani dans son catalogue des manuscrits du Vatican nous apprend qu'il s'y

(1) Il y a encore de lui une traduction du turc, publiée à Nürenberg: « *Translatae Turcicae cronicae pars prima*, continens originem ottomanicae stirpis, undecimque ejusdem stirpis imperatorum gesta, juxta traditionem turcarum. Omnia a praenominato authore ex originale Turcico in latinam italicam et germanicam linguam translata. »

(2) Un dictionnaire de la langue géorgienne avait déjà paru à Rome par les mêmes types de la Propagande en 1629, sous ce titre: *Ditionario giorgiano e italiano* composto da Stefano Paolini, con l'aiuto del padre Niceforo Irbachi, giorgiano.

(3) Maggio naquit à Palermo en 1612, et il mourut en 1686, après avoir voyagé en Syrie, en Perse, en Arménie et en Géorgie.

trouve une *Grammatica linguae turcicae* du célèbre voyageur Pietro Della Valle, et nous apprenons du voyageur lui-même, qu'il l'avait achevée à Ispahan en 1621. La typographie de Propagande publiait en 1665, en trois volumes, un *Vocabolario italiano turchesco* de Bernard de Paris, que le moine Pietro d'Abbavilla (Abbeville ?) avait traduit du français en italien. Gian Rinaldo Carli, drogman de la République, publiait en 1697 à Venise sa *Chronologia istorica scritta in lingua turca, persiana ed araba di Hagi Kalifo Mustafà e tradotta nell' idioma italiano* (1). En 1688, le sénateur vénitien J. B. Donado avait publié à Venise ses observations à propos *Della letteratura dei turchi.* En 1677, le napolitain Mascis faisait paraître à Florence son *Vocabolario turchesco, arricchito di molte voci arabe, persiane, tartare e greche necessarie*

(1) Zenker appelle cette traduction infidèle et incorrecte.

alla cognizione della stessa lingua turchesca con l'aggiunta di alcuni rudimenti per impossessarsi del vero idioma turchesco. En 1641, paraissait à Rome le *Dizionario della lingua italiana e turchesca* par Jean Molino, en caractères latins. Agnellini publiait ses *Proverbi in turco, arabo, persiano, latino ed italiano* (Padoue 1688) (1).

Dans le siècle passé, Toderini publiait en trois volumes des essais sur la *Letteratura turchesca* (Venise 1787); Bernardo Pianzola sa *Grammatica turca, latina, italiana, latina e greca volgare* (Padoue 1781), et en 1784, en trois volumes, dans la même ville, son *Dizionario* avec *Grammatiche e dialoghi per apprendere la lingua italiana, greca volgare e turca;* le portugais italianisé Côme Comidas de Carbugnano composait des *Principii*

(1) En la même année, et dans la même ville, il avait publié en arabe et en latin, ses *Soliloquii di un diletto e avvertimenti di Zas. Diarbecri o Diarbek.*

della grammatica turca ad uso dei missionari apostolici di Constantinopoli (Rome 1794). Dans nôtre siècle, outre les ouvrages descriptifs sur la Turquie européenne de Ubicini, quelques publications isolées de nos consuls et agents diplomatiques en Orient, les traductions du collége arménien des Mékhitaristes à Venise, les différentes dissertations du chanoine Louis Cipelli de Parme sur la la numismatique turque (1), on doit citer quelques dictionnaires de la langue turque, savoir: *Dizionario turco, arabo e persico, ridotto sul lessico di Meninski* par A. Ciadyrgi (Milan 1832); *Dizionario italiano e turco* par le même (Milan 1834); *Nuovo dizionario italiano-francese-armeno-turco, compilato sui migliori vocabolari di queste quattro lingue dai padri della Congregazione Mechitaristica*

(1) Cfr. la *Rivista Orientale* (Florence 1868). — Cfr. aussi: *Di alcuni conii osmani del museo di Modena e di una moneta cufica con immagine*, memorie di Isaia Ghiron (Florence 1870).

(Vienne 1846); *Nuovo dizionario ellenico-italiano-armeno-turco* (1) par Aristace et Stefano Azarian (Vienne 1848); mais surtout le *Dictionnaire turc-français à l'usage des agents diplomatiques et consulaires* encore très-estimé aujourd'hui, et compilé, en collaboration avec Kieffer, par le milanais T. X. Bianchi, secrétaire et interprète du roi pour les langues orientales, et professeur de ces langues (Paris 1835-37; une seeonde édition en quatre vol. a paru à Paris 1843-1846). Ce fut Bianchi qui lythographia en 23 feuillets contenant 85 articles la Capitulation (traité de commerce de l'année 1838) en turc de la France avec la Porte Ottomane (2). Le même depuis les années 1816-1817, avait traduit

(1) Deux autres dictionnaires turc et arménien avaient paru à Venise en 1804 et en 1829.

(2) Le texte de ce traité avec traduction a été reproduit dans le *Guide de la conversation en français et en turc à l'usage des voyageurs français dans le Levant et des Turcs qui viennent en France*, par T. X. Bianchi, chevalier de la légion d'honneur etc. (Paris 1839).

et publié à Paris, une traduction française d'un *Itinéraire de Constantinople à la Mecque* extrait d'un livre turc de prières et de cérémonies relatives au pèlerinage. En 1843, il insérait dans le *Journal Asiatique* une liste intéressante des ouvrages turcs imprimés à Boulak. Alex. Timoni publiait en 1854 à Paris un *Guide de la conversation français-turc avec la prononciation figurée.*

Ce n'est pas beaucup, on le voit, et, à juger d'après les relations assez fréquentes que l'Italie a eu avec l'empire ottoman, et d'après les copieuses collections de manuscrits turcs qui se conservent dans les bibliothèques et les archives italiennes on s'attenderait à des résultats plus abondants. Mais l'Occident n'a jamais eu pour les turcs et par conséquent pour leur langues qu'un intérêt négatif; ceci peut, en partie, expliquer l'indifférence relative des italiens pour l'étude des langues qu'on appelle touraniennes.

V.

L'ARMÉNIEN ET LES LANGUES IRANIENNES

Avant de quitter l'Asie occidentale pour aborder l'Asie centrale et l'Asie orientale, il nous faut encore dire un mot sur la langue arménienne. L'arménien forme le dernier anneau dans la chaîne des langues aryennes, auxquelles il se rattache assurément (ainsi que Richard Gosche et François Bopp l'ont prouvé), mais en altérant considérablement les formes primitives du langage indo-européen. Et si l'on pense à la position géographique des arméniens en Asie, et à la tradition biblique qui fait recommencer l'his-

toire humaine après le déluge sur le sommet du mont Ararat en Arménie, à la frappante ressemblance physique qu'il y a entre le type arménien et le plus beau type juif, aux tendances communes des arméniens et des juifs vers le commerce et à d'autres curieuses analogies, on est porté à croire que les arméniens forment le nexe ario-sémitique plus naturel et le centre d'unité où peuvent se retrouver et s'identifier les deux premières races humaines. Quoiqu'il en soit en voyant tous les nobles efforts des pères Mékhitaristes pour la régénération morale et civile de leur peuple, leurs écoles, leurs livres, leurs imprimeries, nous sommes gagnés par une vive sympathie pour ces nobles pères et nous leur souhaitons un succès toujours croissant à leurs entreprises qui se distinguent par un à propos admirable. Les travaux littéraires des arméniens en Italie ne sont pas l'objet de nos recher-

ches (1); nous devons pourtant observer que par la présence des arméniens à Rome et à Venise, quelques italiens sont parvenus à une connaissance approfondie de la langue arménienne. Nous citerons d'abord, d'après la notice de Monsieur Langlois, comme le premier des arménistes européens un moine du XIV^e^ siècle, Barthélemy de Bologne, puis Teseo Ambrogio (XVI^e^ siècle) auteur de la grammaire polyglotte que nous avons mentionné dans un chapitre précedent, grammaire où figure aussi la langue arménienne, Francesco Rivola, l'un des premiers docteurs ambroisiens, auteur d'un *Dictiona-*

(1) Nous renvoyons le lecteur qui aimerait avoir des renseignements plus amples sur l'activité des pères Mékhitaristes de Venise à une *Notice sur le couvent arménien de l'île de St-Lazare de Venise* par Victor Langlois (Venise 1869) et au *Catalogue des livres de l'imprimerie arménienne de St-Lazare* (Venise 1873). On peut aussi consulter deux opuscules du comte Gian Girolamo Orti de Vérone : 1. *Intorno alcuni lavori dei padri armeni mechitaristi.* 2. *Lettere sopra alcune cose armene* (Vérone 1834).

rium armeno-latinum (Milan 1613, et 1621) et d'une *Grammatica armena* (Milan 1624), Clément Galano, auteur des *Grammaticae et logicae institutiones linguae literalis armenicae armenis traditae addito vocabulario armeno-latinum omnium scholasticarum dictionum* (Rome, typogr. du Collége de Propagande; la grammaire est en arménien avec traduction latine en regard) et de deux vol. in-folio imprimés par les mêmes types (1650-1661) intitulés : *Conciliatio Ecclesiae Armenae cum Romana ex ipsis Armenorum Patrum et Doctorum testimoniis, in duas partes, histor. et controvers. divisa, armenice et latine;* le cardinal Nicholas Antonelli, éditeur, traducteur et illustrateur des sermons ou dix-huit traités arméniens de St-Jacques Nisibenus (1)

(1) Bickell, *Conspectus Rei syrorum litterariae* (Monasterii 1871) observe que l'auteur n'était point Jacob Nisibenus, mais qu'il s'agissait seulement d'une traduction arménienne des homélies de Jacob Aphraat ou Farhat savant persan, écrites vers les années 337-345.

(Rome 1756); l'abbé Joseph Capelletti vénitien, membre de l'Académie des Mékhitaristes de Saint-Lazare, traducteur en latin des œuvres de Saint-Nerséte (Venise 1833) en italien des historiens arméniens Elisée (Venise 1840) et Moïse de Corène (Venise 1841), d'un ouvrage en trois volumes intitulé : *L'Armenia* (Florence 1841-42), et de la *Storia ecclesiastica armena* (Florence 1841-44-46), enfin, Emilio Teza, professeur de sanscrit à l'université de Pise, lequel lit couramment l'arménien, qu'il a appris des savants pères Mékhitaristes de St-Lazare.

Nous avons eu un seul auteur pour la langue Kourde, mais aussi il a été pendant plus qu'un demi siècle, le premier et le seul occidental qui l'ait approfondie. Le père dominicain Maurizio Garzoni, qui publiait en 1786 à Rome une *Grammatica e vocabolario della lingua Kurda* mérite donc d'être compris dans le nombre des précurseurs dans

l'étude des langues orientales. Nous avons vu jusqu'ici que presque pour l'étude de chaque langue orientale les précurseurs ont été des italiens. Nous espérons pouvoir poursuivre à démontrer cette thèse si agréable pour notre amour propre national, et qui nous oblige comme un titre de noblesse.

Nous laissons toujours de côté nos voyageurs qui, à commencer par Marco Polo, ont parlé plusieures langues orientales, pour nous borner aux seuls italiens qui ont écrit ou édité quelque ouvrage ayant rapport avec ces langues. Nous avons eu lieu de citer parmi les arabistes Raimondi, mais nous savons aussi qu'il avait fait des études grammaticales et lexicales sur la langue persane, et ses cahiers d'étude nous sont restés. Nous avons appris de lui même le plaisir qu'il éprouvait en songeant qu'il serait le premier éditeur de la Bible en persan. Raimondi publiait en 1601 à Rome ses *Rudimenta linguae persicae.*

Nous ne connaissons pas de grammaire européenne de la langue persane plus ancienne que celle-ci.

En 1639, à Padoue, paraîssaient les *Rudimenta linguae persicae ad usum seminarii Patavini;* en 1661, le père carmélite Ignazio di Gesù, missionnaire en Orient, faisait paraître à Rome sa *Grammatica linguae persicae.* Dans le même siècle, le persan était cultivé à Rome par Pietro della Valle et par Filippo Guadagnoli. Girolamo Saverio avait composé une apologie de la religion chrétienne; un persan d'Ispahan la réfuta (1); Guadagnoli y répondit par une autre apologie, imprimée d'abord à Rome en latin, puis en arabe (1637). Dans les années 1644 et 1661

(1) Je suppose que c'est le même manuscrit du XVII[e] siècle, qui j'ai trouvé indiqué dans le catalogue manuscrit de la bibliothèque Angelica de Rome sous ce titre: « Libro composto in Persia da alquanti dotti di quel paese, in confutazione della religione cristiana col titolo di *Specchio che mostra il vero*, acciò fosse presentato al papa per la risposta. »

paraissaient à Londres deux éditions des *Elementa linguae persicae* de Giovanni Gravina; il est aussi probable que cet *Angelus a Sancto Joseph,* dont nous avons un *Gazophylacium linguae Persarum triplici linguarum clavi, italicae, latinae, gallicae, nec non specialibus praeceptis ejusdem linguae reseratum,* imprimé en 1864 à Amsterdam, ait été un italien. J. B. Podestà, outre son célèbre *Cursus Grammaticalis* etc., que nous avons déjà cité, faisait paraître d'abord (1686) à Vienne, ensuite (1691) à Venise, son *Parsismus et Arabo-Parsismus, Cursus linguarum orientalium.* En 1688, Timoteo Agnelli publiait à Padoue son recueil de proverbes tirés de l'arabe, du persan et du turc.

Dans le XVII[e] siècle, nous venons donc de le voir, les érudits italiens avaient prêté à la langue persane une attention assez suivie; nous ne pouvons plus en dire autant pour le siècle passé où, si l'on excepte l'édition de l'*Al-*

phabetum persicum, soignée en 1783 par Amaduzzi à Rome, les *Rudimenta linguae persicae* publiées à Padoue en 1777 et attribuées à Zanolini, nous ne saurions indiquer aucun livre italien consacré à l'étude des langues iraniennes, et pour le nôtre non plus, dans lequel très-peu de linguistes italiens en ont fait leur spécialité.

Nous devons pourtant faire une mention très-honorable du professeur Giacomo Lignana, piémontais, lequel dans le temps où il fut professeur de langues comparées à l'université de Naples (1860-1870), il créa une petite école de persan, de laquelle sont sortis Monsieur De Vincenzi, le nouveau traducteur du Gulistan, et Napoléon La Cecilia devenu depuis autrement célèbre (1). Monsieur Lignana suivit comme interprête pour la langue persane la première ambassade ita-

(1) Les journaux anglais nous apprennent maintenant que monsieur La Cecilia enseigne le sanscrit à Londres.

lienne au roi de Perse, à laquelle avait aussi pris part le célèbre naturaliste Defilippi qui à son retour publia un volume de *Note di un viaggio in Persia* (1). On peut admirer aussi la compétence du professeur Ascoli dans la phonologie des langues iraniennes, en parcourant dans les *Memorie dell'Istituto lombardo,* ses *Studi Irani.* L'un de ses élèves à l'*Accademia scientifico-letteraria* de Milan, où actuellement il enseigne le latin, le docteur Carlo Giussani, milanais, s'est consacré pendant quelques années, spécialement à la langue zende, qu'il étudia à Berlin et à Erlangen sous la direction du professeur Weber et du professeur Spiegel. La *Rivista orientale* de Florence (1867-1868) a publié quelques excellent essais critiques du docteur Giussani

(1) Pour les livres d'italiens qui concernent leur voyages en Perse, cfr. *Studii bibliografici e biografici sulla storia della geografia in Italia,* pubblicati per cura della deputazione ministeriale istituita presso la Società geografica in Italia (Roma, tip. Elzeviriana, 1875; un vol. in-4 de pag. 508.)

sur des livres concernant la langue zènde. L'auteur de ces pages a aussi abordé l'étude du zend en 1863 à Berlin sous la direction du professeur Weber. Enfin, Italo Pizzi de Parme, actuellement professeur au Lycée de sa ville natale (où il naquit en 1849) a fait sa spécialité du persan, après avoir appris l'arabe et le syriaque (2) à Pise sous la direction du professeur Lasinio. On a de lui : *Storia di Rustem,* traduction en vers (dans la *Rivista orientale* 1867-1868), *Storia di Sohrâb,* traduction en vers (Parme 1872) et différents articles de bibliographie orientale dans la *Rivista orientale,* dans l'*Annuario della società italiana per gli studii orientali* et dans le *Bollettino italiano per gli studii orientali.*

(1) En 1873, monsieur Pizzi a publié à Parme : *Crociata di Riccardo Cuor di Leone*, secondo due storici orientali (Ibn al Abhir e Bar Ebreo), tradotti dal siriaco e dall'arabo.

VI.

LANGUES INDIENNES

Dans un livre récemment publié (1), nous avons consacré un chapitre aux connaissances de nos voyageurs sur la langue sanscrite. Nous croyons qu'il reste hors de doute maintenant qu'un italien, Filippo Sassetti, marchand florentin, vers la fin du XVI^e^ siècle, a le premier des européens appris le sanscrit et essayé de traduire un livre sanscrit (un dictionnaire de médecine). Nous n'ignorons non plus qu'un jésuite célèbre du XVII^e^

(1) *Storia dei viaggiatori italiani nelle Indie orientali;* un vol. de 400 pages; Livourne 1875.

siècle, Roberto De Nobili de Montepulciano composa plusieurs livres en sanscrit (1), langue qui n'avait pour lui plus aucun secret puisque nous apprenons qu'il lisait les œuvres les plus difficiles de la littérature indienne, entre autres, les Sûtras de Apastamba. Dans le dix-septième siècle, ainsi que nous l'apprenons de Kircher, un italien le premier copiait ces fameuses inscriptions sur les rochers en ancien caractère dévanâgari qui forment maintenant l'un des objets de discussion proposés au congrès des orientalistes. Malheureusement cette copie fut envoyée à Kircher, qui ne sut en faire aucun usage, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa *China illustrata* (2).

(1) Le savant indianiste docteur Burnell à Mangalore nous promet l'envoi de tout ce que De Nobili a imprimé dans l'Inde. Kircher mentionne avec honneur dans sa *China illustrata* (Amsterdam 1687), un traité de De Nobili: *De Brachmanum Theologia.*

(2) Amsterdam 1687, pag. 163. Nous nous sommes adressés au Conservateur du Musée Kircherien à Rome, pour savoir si cette copie se conserve du moins dans le Musée. La réponse du Conservateur a été négative.

« Scripsit olim ad me P. Antonius Ceschius Tridentinus, eximius in Mogorica Christi vinea multorum annorum operarius, in Bazaino Indiae urbe montem se reperisse, quem pagodes Bazaini (Bassain, Bassaim, près Bombay) vocant, cujus rupes poene tota hujusmodi characteribus incisis exornabatur, quorum et copiam mihi sua manu decerptam ad ejus interpretationem eruendam transmisit. Verum cum nec literarum inusitatos ductus, neque linguam nossem, eos in suo chao relinquendos consultius duxi, quam vano labore iis enodandis, magno temporis dispendio oleum operamque perderc. »

Kircher publia aussi dans sa *China illustrata* un alphabet sanscrit avec une transcription sanscrite élégante, mais très-incorrecte du *Pater Noster* (1) et de l'*Ave Maria*. Il avait

(1) Chamberlayne l'a reproduit dans son *Oratio Dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa* (Amsterdam 1715).

reçu cet alphabet et cette transcription d'un missionnaire allemand, le père Henry Roth. Mais il est douteux que celui-ci ait connu la langue indienne et qu'il soit allé au delà de l'alphabet puisqu'il se contenta de transcrire tant bien que mal les deux prières chrétiennes.

Nous ne pouvons d'ailleurs nous dispenser d'observer que, d'après la préface d'Amaduzzi à l'*Alphabetum brahmanicum seu indostanum universitatis Kasî* (Romae 1771, typis Sac. Congreg. de Propag. Fide), les premiers types sanscrits ont été gravés à Rome au commencement du XVII[e] sous le pape Urbain VIII, et utilisés depuis pour la première fois au siècle suivant par Constantin Ruggeri et pour l'*Alphabetum brahmanicum* par le moine capucin Cassiano Beligatti de Macerata (1), le même qui fit des

(1) « Provide summus ac sapientissimus pontifex Urbanus VIII harum litterarum formas concinnari jusserat postquam in Urbano Collegio de Propaganda Fide, quod ipse

additions au *Thesaurus linguae indianae* du père François Marie de Tours (que Monsieur Predari a compris à tort parmi les indianistes italiens), duquel Anquetil avait tiré un si grand profit.

Nous ne mentionnerons pas ici les nombreuses relations de voyages de nos marchands et de nos missionnaires dans l'Inde. Dans notre livre sur les voyageurs nous nous en sommes spécialement occupés, et nous ne

extruxerat, quatuor alumnis ex hac ipsa natione loca decreverat. Verumtamen ex eo usque tempore incogniti prorsus atque neglecti hujus linguae typi jacuerant abditis in locis, donec, curante Viro cl., et a nobis numquam sine laude ac dolore commemorando Constantino Ruggerio, qui nos in hoc ipso munere auspicato praecesserat, veluti in novam lucem educti sunt, Christianae dein Religionis bono et amplificationi, tum et eruditionis ipsius ornamento insignius profuturi. Quare nacta occasione accessus ad urbem Religiosissimi Viri et indicarum missionum benemerentissimi Cassiani Beligattii Maceratensis ex Cappuccinornm familia, tum in ordinem redigi harum litterarum formas, tum etiam nonnullas quae deerant, quaeque maxime ad alphabeti integritatem pertinebant, de novo cudi Ruggerius ipse curavit. Him etiam factum est, ut aliqui ex hisce characteribus typis impressi primum prodierint studio ac diligentia doctissimi et πολυμαθεστάτου Augustini Antonii Georgii Augustinianae familiae procuratoris generalis qui eos com-

croyons plus nécessaire d'y revenir ici, sinon pour ajouter aux autres noms de nos voyageurs ceux que nous avions oubliés dans notre livre, c'est-à-dire, d'abord Jean B. Raimondi, déjà mentionné, le père V. Manfredi, missionnaire qu'à la fin du siècle passé étudiait l'Amarasinha, et sur lequel l'abbé Perreau le premier nous a fournit une notice dans le quatrième et cinquième numéro du *Bollettino italiano degli studi orientali,* Angelo Legrenzi de Ve-

mode pro re sua usurpavit, dum Tibetanum alphabetum apostolicarum missionum commodo concinnaret, in quo sane opere non modo theologicae facultatis, ac sacrae eruditionis lectissimus apparatus, verum etiam plurium exoticarum linguarum insignis plane copia, et usus summopere, mirandus venit (Romae 1762). His instructi praesidis, hisque inflammati exemplis ultra procedendum ac uberiora specimina a nobis esse promenda nunc modo statuimus. Quare ex auctoritate amplissimi S. R. E. cardinalis Josephi M. Castellii ejusdem Congregationis de Prodaganda Fide et typographiae quinetiam praefecti, tum ex diligentia ac consiglio A. Praesulis Stephani Borgiae suprascriptae Congregationis a secretis Romam denuo accito Cassiano Maceratensi Capuccino, quem supra laudavimus, id curae statim eidem demandatum est, ut et nova nonnulla harum litterarum elementa, quae desiderabantur cudenda proponeret, tum ipsius Idiomatis rudimenta prima concinnaret, quibus nimirum nos modo praefamur. »

nise voyageur du XVII[e] siècle qui fit un séjour assez long dans la Perse et dans l'Inde, spécialement dans le Mogol, où il rencontra un médecin italien Nicholas Manuzzi, qu'y demeurait depuis trente ans et qui devait probablement avoir appris le persan et quelques langues de l'Inde (1); Giovanni Borghesi qui en l'année 1704 se trouvait à Pondichery et de là écrivait une lettre publiée en 1705 à Rome, dans laquelle il décrivait son voyage aux Indes, avec des observations sur les produits et sur les usages du pays, le père carmélite Stefano da San Pietro e Paolo, qui voyageait dans l'Inde vers la moitié du siècle passé et dont le père Paolino da San Bartolomeo possédait une relation de voyage et une description des usages et des rites des

(1) Legrenzi, *Il pellegrino nell'Asia*, Venezia 1705. — Manuzzi composa des *Memorie storiche dell' impero del Mogol*, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Marciana de Venise.

Hindous, le père Gemignano da Sant'Ottavio, missionnaire dans l'Inde vers la moitié du XVII[e] siècle, auteur, d'après un catalogue de Paolino, d'une *Grammatica mogolitana alienigenarum Maurorum in India,* d'une *Doctrina christiana minor in lingua manileensi,* d'un *Alphabetum indostanum suratense,* d'une *Grammatica Talinga integra,* d'une *Doctrina christiana minor in lingua persica,* et d'un *Alphabetum linguae Javae.* Il est aussi possible que ce soit l'œuvre de ce missionnaire érudit ou du père Ildefonso et, en tout cas, d'un missionnaire italien, ce code indien contenant des extraits, avec traduction des *Upanishads,* du *Vâsishtasâra* etc.; dont une première notice a été donnée dans le premier numéro du *Bollettino italiano degli studi orientali.* Qui sait même si Anquetil n'a pas eu dans les mains ce manuscrit et ne l'a pas utilisé pour ses *Oupnekhats!* Nous ne devons oublier non plus les intéressantes *Notizie la-*

coniche sur les usages, les sacrifices et idoles du Nepal du père Constantin d'Ascoli, qui se conservent dans le Museo Borgiano de Rome, et que nous espérons pouvoir publier un jour ainsi que les papiers du capucin Marco Della Tomba conservés dans le même musée, c'est-à-dire sa relation de voyage, ses nombreuses et importantes descriptions des usages de l'Inde, son traité sur les *Libri più comuni dell'Indostano,* ses traductions du sanscrit faites dans la première moitié du XVIII[e] siècle (entr'autres, une traduction de l'*Uttara-kanda* et de certaines parties du *Mahâbhârata,* des *Purâna*, du *Dharmaçâstra,* etc.; ses *Osservazioni sopra le relazioni del signor Holwell relative al Bengala ed all'Indostan*).

Le père Cassano Beligatti, né à Macerata en 1708 mort en 1791, le père Gemignano, et le père Marco Della Tomba doivent être considérés comme trois véritables précurseurs

des études indiennes en Europe; et si les ouvrages des deux dernièrs missionnaires, au lieu de rester si longtemps ensevelis dans les bibliothèques de Rome avaient pu voir le jour lorsqu'ils furent composés, l'Italie aurait peut-être, dès la première moitié du siècle passé introduit, et répandu en Europe l'étude du sanscrit. Les pères missionnaires Giovanni Percoto de Udine, mort en 1776 à l'âge de 47 ans, dans le royaume d'Ava, auteur d'un catéchisme écrit en langue du Pégou sur feuilles de palmier et conservé dans la bibliothèque de Propagande (1); Melchiorre Carpani de Lodi, premier traducteur du *Kammouva* (en 1776) et qui apporta à la bibliothèque de Propagande plusieurs manuscrits, entr'autres le *Phâtimokha* pâli, et Gaetano Mantegazza de Monza qui fournit les matériaux à la seconde édition de l'*Al-*

(1) Cfr. *Bollettino italiano degli studii orientali*, n. 4-5.

phabetum barmanorum (Rome 1787) peuvent être considérés avec le père Vincenzo Sangermano des précurseurs pour l'étude de la langue pâli. Sangermano, mort en 1819 à Arpino, était né en 1758. Il dirigea pendant plusieurs années le collège des jeunes birmains convertis à Rangoun. Le colonel Symes qui en 1795 visitait Rangoun en qualité d'ambassadeur, nous assure dans sa relation qu'il parlait et écrivait à perfection la langue birmaine. On connaît le peu de cas que Burnouf et Lassen (1) faisaient de l'*Alphabetum barmanorum,* qui a dû pourtant, sous certains rapports, leur être utile. Ils ont accusé, par exemple, les auteurs de l'alphabet de n'avoir fait « la moindre allusion » aux rapports du pâli *avec le sanscrit.* Mais dans la seconde édition que nous en possédons et qui a été rédigée avec le con-

(1) *Essai sur le Pali*, Paris 1826.

cours du père Mantegazza nous trouvons précisément ces mots: « ex lingua *Pali* derivantur, seu ex *Magatà*, quae sacra est lingua atque litteratorum; eadem, ut puto, ac *Sanscrit*, vel certe antiqua Brachmanum lingua cis Gangem. » Par conséquent, lorsque Paolino da San Bartolomeo avançait « qu'il était impossible de comprendre la langue palie sans la connaissance du sanskrit » il ne faisait que mieux préciser une donnée reçue par les auteurs de l'alphabet.

Quoiqu'il en soit, si Burnouf et Lassen ont peut-être trop obscurci le mérite de nos missionnaires Carpani et Mantegazza qui avaient probablement ouvert la voie au père Sangermano, ils parlent de ce dernier avec respect, et presqu'avec reconnaissance. En effet, à propos du livre du docteur Buchanan, ils observent: « Il donna un résumé de la mythologie et de la religion des Barmans d'après trois traités latins du P. Vincent Sangermano, prê-

tre italien, qui avait longtemps residé à Rangoun. Ces traités avaient été compilés sur des livres palis par ce missionnaire, un des premiers européens qui ait connu la langue savante de la presqu'île. On peut reprocher à cet auteur de n'avoir pas indiqué ses sources, et d'avoir renoncé à la forme des écrits originaux, pour en faire des extraits dans le goût européen. Ainsi ce qui, selon nous, recommande le plus son travail, c'est une traduction, ou plutôt une paraphrase d'un livre pali intitulé *Kammouva*, qui contient les règles de l'ordination des prêtres mendians, que le texte même nomme *Bhikkau*, les missionnaires italiens Pinzen, et qui principalement à Siam, sont connus des européens sous le nom de Talapoins. La découverte que nous avons faite du texte de cet ouvrage parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi, nous a mis en état de profiter de la traduction du P. Sangermano, et nous avons pu ainsi faire quel-

ques progrès dans la connaissance de la langue, sous le double rapport de la grammaire et de la terminologie. » Sangermano outre ses traductions du Pali avait aussi écrit une *Relazione del regno Barmano* qui fut publiée à Rome en 1832. On doit pourtant admettre que nos missionnaires ont généralement dans l'étude de toutes les langues orientales suivi une méthode empirique et artificielle; il n'y a donc pas à s'étonner si leur traductions sont presque toujours défectueuses et insuffisantes, et si, parmi la foule de livres composés ou traduits par nos missionnaires dans un but religieux, un nombre insignifiant est devenu populaire dans la littérature orientale, au milieu de laquelle ils ont été produits. Il suffit de jeter les yeux sur les soi-disants catéchismes en langues orientales, sur certains dialogues entre un chrétien et un payen composés en langue indienne, dont quelques spécimens se conservent dans nos bibliothè-

ques (1) pour se persuader des négligences de style de la plus part de ces ouvrages ayant un but de propagande, ce qui a dû contribuer pour beaucoup à l'insuccès de la propagande chrétienne dans l'Inde.

Il y a pourtant deux grandes exceptions à faire, l'une au commencement du XVII[e] siècle en faveur du célèbre père De Nobili que nous avons déjà cité, l'autre dans la première moitié du siècle passé en faveur du jésuite Costantino Beschi. Comm'il existe, dit-on, dans l'Inde, encore une petite colonie de chrétiens déchus de la secte du père De Nobili, ainsi le savant docteur Burnell nous communique un portrait traditionnel très-caracteristique du père Beschi qui se conserve dans le Dekhan parmi les chrétiens de

(1) Les noms des auteurs de ces dialogues nous sont maintenant pour la plus part inconnus. Nous savons pourtant que l'un de ces dialogues fut dans le siècle passé présenté par le père Giuseppe Maria de Garignano (ou Carignano) au roi de Nepal.

son église. Il passa quarante deux ans dans l'Inde, où il arriva en 1700 et où il mourut en 1742. Il connaissait, dit-on, outre les dialects du Dekhan, l'hindoustani, le sanscrit et le persan. Mais ses ouvrages sur la langue tamouli, qu'il connaissait à perfection, sont devenus classiques. En 1738, il faisait paraître lui-même à Tranguebar sa *Grammatica latino-tamulica, ubi de vulgari tamulicae linguae idiomate Kotum-tamul dicto, ad usum Miss. Soc. Jesu Trangambiae* (traduite en 1806 en anglais, par Horst.) En 1822, Benj. Gay Babington publiait à Madras une traduction d'une autre grammaire latine de Beschi pour le tamouli plus élegant, sous ce titre: *A grammar of the High dialect of the Tamil language, termed Shea Tamil, with an introduction to Tamil poetry* by the Rev. I. C. Beschi. En 1840 paraissait à Madras « Father C. J. Beschi, A brief Sketch of his Life and Writings, translated

from the Tamil, by a A. Muttusami Pillei. »

Le père Beschi avait su se conformer entièrement aux usages de la vie indienne et s'était fait indien ; de là, par sa science, et par son talent, la grande influence qu'il a eue dans son temps comme conseiller à la cour de Senda-Sahib. Beschi comme le père Matteo Ricci avait aussi étudié à fond les mathématiques, ainsi qu'il l'a prouvé par une dissertation sur le calcul du temps d'après le système solaire des Hindous.

Sur la langue du Malabar nos missionnaires ont aussi fourni un grand nombre d'ouvrages. Sans tenir compte des ouvrages manuscrits qui se conservent dans les bibliothèques de Rome (Vaticana, Vittorio Emanuele, Museo Borgiano) nous citerons ici seulement l'*Alphabetum Grandonico Malabaricum* du père carmélite Clemente Peani d'Alexandrie (Rome, 1772). En la même année, par

les types de Propagande, Peani faisait paraître un catéchisme en langue malabarique de sa composition. Précédemment, un autre catéchisme pour l'usage des missions dans le Malabar avait été compilé par le père carmélite Angelo Francesco Vigliotti piémontais. Amaduzzi dans la préface de l'Alphabet nous donne encore cette indication : « Alii etiam hujusmodi Mss. Codices habentur in Bibliotheca Seminarii Missionum Apostolicarum apud Carmelitas Excalceatos ad Divi Pancratii extra Portam Aureliam: in qua scilicet exstat Grammatica Latino-Malabarica, atque Lexicon Lusitano-Malabarico-Latinum, auctore Stephano a Sancta Maria Excalceato Venèto (précisément de Brescia) ac in Indiis Orientalibus Missionario Apostolico ; tum etiam Viridarium Orientale, in quo genuinae herbarum et Plantarum figurae graphice describuntur, ac eorum natura, vires ac proprietates accurate explicantur, auctore Mat-

taeo a S. Josepho Carmelita Excalceato Neapolitano, in Arabia, Perside, ac demum in Indiis Orientalibus Missionario Apostolico, qui etiam multam operam impendit in Horto Indico Malabarico. » Nous avons jusqu'ici cherché inutilement dans les bibliothèques de Rome cet ouvrage important du père Matteo da San Giuseppe, missionnaire laborieux sur lequel les relations de voyage de Vincenzo Maria da Santa Caterina et de Giuseppe Sebastiani (seconde moitié du XVII[e] siècle) nous avaient fourni les premiers renseignements. Amaduzzi nous cite encore le nom du missionnaire Carmélite Giovanni Taddeo da Santa Brigida qui écrivit sur les Dieux de l'Inde, et une description du Malabar et du Coromandel par Filippo Baldi.

Nous apprenons enfin par le père Sante Mattei, l'érudit carmélite de Pistoia qui a préparé toute une série de monographies pour l'histoire de l'imprimerie orientale en Italie,

qu'en 1761, c'est à dire dix ans avant l'*Alphabetum Brammhanicum* de Beligatti, on préparait à l'imprimerie de Propagande l'édition des *Institutiones grammaticae linguae Brachmanicae seu Indostanicae* par le père Francesco Orazio della Penna di Billi; mais on n'a pas d'autres notices sur cet ouvrage.

Les matériaux pour entreprendre des études sérieuses sur les langues de l'Inde, grâce à l'activité de nos missionnaires, ne manquaient donc pas, on a pu le voir, au siècle passé. Malheureusement le père Paolino da San Bartolomeo, missionnaire hongrois italianisé, par ses nombreux ouvrages imprimés sur la langue, la géographie, la civilisation, la religion de l'Inde, au lieu d'entrer dans le chemin royal, solide, et lumineux que Wilkins et Jones lui avait ouvert, s'obstina dans un isolement capricieux en dépit de toute méthode scientifique, et il demeura pour les

indianistes un hérétique aussi inutile qu'entreprenant.

Si on avait connu au siècle passé les travaux du père Marco della Tomba qui ont précédé d'un demi-siècle ceux de Paolino, nous devrions peut-être nous complaire des excellents résultats que la connaissance de ces écrits auraient pu amener. Dans tout ce que Paolino a écrit, on peut, au contraire, admirer l'érudition, parfois même le talent, et toujours une certaine indépendance de jugement, mais rarement saisir une notion nette, exacte et complète de la question qu'il pose(1). L'œuvre patiente des humbles collecteurs missionnaires italiens qui l'avaient précédé, y com-

(1) Nous avons eu la chance de retrouver à la bibliothèque Vittorio Emanuele de Rome toute une caisse de manuscrits ayant appartenu au célèbre carmélite hongrois; nous en avons pris note et publié cette note dans le second numéro du *Bollettino italiano degli studii orientali*. On peut voir par ces cahiers que Paolino avait une masse de matériaux de travail; nous nous demandons ce que de pareils matériaux seraient devenus dans les mains d'un Burnouf, d'un Bopp, d'un Pott, d'un Ascoli.

pris le père Ildefonso della Presentazione, romain, lequel d'après Paolino, « octomillia et quatuor elementa Samscridamica congessit, quibus lingua Samscridamica scribitur » (en ajoutant à l'*Alphabetum Samscridamicum* un petit dictionnaire de la langue du Malabar et des noms de maladies, d'herbes, de pierres, de poissons, de fêtes religieuses, de dieux, de vents etc.), avait peut-être été plus utile que toutes ses discussions et toutes les théories qu'il avança dans ses livres nombreux, quoique dans les opinions qu'il eut le courage de soutenir contre le père Giorgi sur les dieux de l'Inde il fit preuve d'un esprit large et on peut même dire pénétrant, si on a regard à l'ignorance qui régnait généralement alors sur la mythologie indienne, et aux devoirs que l'habit qu'il portait lui imposait. Mais ce n'est pas un fait nouveau, nous y avons déjà fait allusion, que des missionnaires européens partis pour l'Inde, au lieu de convertir les

Indiens, aient été presque subjugués par tout ce qu'il y a d'imposant et de séduisant dans leur grandiose quoique grotesque système religieux. Nos moines qui revenaient de l'Orient, et spécialement de l'Inde et de la Chine, continuaient à faire profession de leur foi catholique, mais, pour la plus part, ils avaient tellement changé leurs idées et leurs habitudes qu'ils ressemblaient peut-être mieux à des orientaux déguisés qu'à des véritables occidentaux.

Nous ne connaissons pas l'auteur de la grammaire Mahratti en langue portugaise, publiée en 1778 à Rome par l'imprimerie du Collége de Propagande, sous le titre: *Gramatica Marastta a mais vulgar que se practica nos reinos de Nizamaxà e Idalxa offerecida aos Padres Missionarios dos dittos reinos.* Nous n'ignorons point que quelques uns de nos missionnaires ont parfois écrit en portugais, et il est possible que la première grammaire mahratti soit aussi l'œuvre d'un missionnaire

italien; mais nous recueillons toutes ces preuves de l'activité de nos missionnaires sur les langues indiennes dans le siècle passé seulement pour regretter que dans le nôtre ils n'aient plus rien produit, et que, avec la mort du cardinal Stefano Borgia et du père Paolino da San Bartolommeo (1806) toute l'activité des missions italiennes par rapport à la langue et à la littérature de l'Inde se soit brusquement arrêtée. Aussi du commencement de ce siècle jusqu'à l'année 1843 on n'eut aucun signe évident de la participation directe des italiens à l'étude de la langue sanscrite. Il y a bien eu par ci par là des petites traductions de quelque livre indien, telles que celles de la Cakuntalâ (1), du code de Manu et des extraits du *Nala* (2), des dissertations

(1) Çacuntala, ossia l'Anello Fatale, dramma tradotto dalla lingua orientale sanskrit nell'idioma inglese dal signor William Jones, indi dall' inglese in francese dal signor A. Brugnière; ultimamente dal francese in italiano da L. Doria. Darmstadt, 1815.

(2) Dans la *Storia Universale* de Cantù.

isolées de Domenico Romagnosi, de Giovanni Berchet, de Cesare Balbo, de Domenico Valeriani et de quelques autres littérateurs italiens, dont l'objet étaient la langue, la littérature, la religion, la civilisation de l'Inde. Mais il s'agissait toujours d'œuvres de seconde ou de troisième main, n'ayant aucun intérêt pour la science. La traduction italienne de *C'ânakya* par Nicholas Chiefalà était l'œuvre d'un grec.

En 1843 enfin, l'Italie rentra avec pompe dans le grand mouvement des études indiennes auxquelles, en Angleterre, en Allemagne et en France, les travaux de Jones, de Colebrooke et de Wilson, de Bopp, de Schlegel et de Lassen, de Chèzy et de Bournouf avaient donné une impulsion si puissante dans le premier tiers de ce siècle. L'édition monumentale du *Râmâyana* avec une traduction italienne très-élégante soignée à Paris par l'abbé Gaspare Gorresio, aux frais du roi Charles-Albert, est l'un des titres littéraires

plus glorieux non pas seulement pour le Piémont, mais encore pour toute l'Italie, qui présentait en Europe la plus splendide édition du plus beau poëme indien, et une traduction de ce texte, d'un charme insurmontable. Aussi, c'est avec une vive complaisance que nous apprenons que l'Académie des Inscriptions et belles lettres de France vient d'inscrire le nom de l'abbé Gorresio comme membre étranger a la place de Chrétien Lassen. Gorresio naquit en 1808 à Bagnasco petite ville du Piémont. A 22 ans, il était reçu docteur en philologie à l'université de Turin, et bientôt après, il se rendait pendant deux ans à Vienne pour s'y perfectionner dans certaines branches de la philologie classique. En 1832, il était élu professeur d'histoire à l'Académie militaire de Turin et, en 1834, aggrégé à la faculté de belles lettres à l'université. Après quelques années, Gorresio était envoyé à Paris pour qu'il pût, sous la direction d'un maître inspiré

et inspirateur comme Burnouf s'y livrer entièrement à l'étude du sanscrit. Les progrès qu'il fit furent si rapides qu'il se mit bientôt en condition de pouvoir entreprendre une édition du *Râmâyana,* et il trouva, pour l'accomplir, de la part de son gouvernement, toute espèce d'encouragements et de secours. En 1843, il parut seulement le premier volume du texte, mais, d'après l'introduction qui le précède, et d'après les *Studii sull'India* qu'il envoyait en 1840 au journal de Turin: *Il Subalpino,* on peut se persuader que Gorresio à cette époque parcourait déjà en maître le domaine du sanscrit classique. Nous sommes loin, certainement, de partager aujourd'hui les opinions sur les épopées et sur l'âge et le contenu historique du Râmâyana que l'abbé Gorresio avançait dans ses introductions d'il y a plus que trente ans. La critique indienne a fait depuis lors des progrès qui ont renversé en partie l'édifice

critique de l'illustre indianiste piémontais. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher d'admirer l'érudition et l'éloquence de l'auteur, le charme de son exposition, l'habileté dont il a fait preuve pour établir le texte, et le talent avec lequel il l'a rendu dans la plus musicale des langues. En 1870, Gorresio publiait le dernier volume de son œuvre grandiose, c'est-à-dire la traduction italienne du dernier volume du Râmâyana (Uttaracanda), qu'un missionnaire italien avait déjà etudié vers la moitié du siècle passé. Étant à Paris, l'abbé Gorresio fréquenta aussi, pendant quelque temps, les cours de chinois du célèbre Stanislas Julien, pour mieux arriver à l'intelligence du Buddhisme; il fournit des notices sur l'Inde à Cesare Balbo, qui écrivait ses *Meditazioni storiche;* il adressa une lettre sur l'épopée indo-arienne à Galanos, qui la publia dans ses Fragments critiques (Athènes 1847), et une autre à E. Pariset,

auteur de l'*Histoire de la soie* sur l'usage de la soie en Orient et spécialement dans l'Inde. En 1852, Gorresio revenu en Piémont fut chargé d'un cours extraordinaire de sanscrit à l'université de Turin. Après la mort de Costanzo Gazzera, il fut nommé (en 1859) bibliothécaire de l'université de Turin. L'abbé Gorresio prépare maintenant deux volumes de critique complémentaire du Râmâyana, où nous sommes persuadés qu'il reviendra sur plusieures de ses opinions juvéniles. Ce sera un large tableau historique du mouvement de la race indo-européenne en Asie et en Europe.

L'exemple glorieux de Gorresio fut bientôt suivi par d'autres piémontais. Nous devons signaler de suite un autre nom illustre, celui de Giovanni Flechia. Né vers l'année 1820, il débuta dans la carrière littéraire par des excellentes traductions de Moore. Ensuite, il se voua entièrement à l'étude du sans-

crit, qu'il cultiva spécialement entre les années 1846-1858, l'ayant appris de lui-même. À cette époque de sa vie remontent ses six traductions du sanscrit, dont l'une (celle du *Meghadûta*) inédite. Les autres sont: l'épisode de *G'atayu* tiré du troisième livre du *Ramayana* paru dans l'*Antologia italiana* de Turin en l'année 1848, avant l'apparition de la traduction de ce livre publié par l'abbé Gorresio; l'épisode de Vaka tiré du Mahâbhârata d'après le *Sanskrit Lesaebog* de Westergaard (*Antologia italiana,* 1848); l'épisode de Sampati et Hanumant, tiré du quatrième livre du *Râmâyana* avant la publication de la traduction de ce livre faite par l'abbé Gorresio (Turin 1852; dans la revue: *Il Cimento*); la fable de l'oiseleur et des pigeons tirée du troisième livre du *Pan'c'atantra,* avant l'apparition de la traduction de Benfey (Turin 1852, dans la revue: *Il Cimento*); la légende: *Le pigeon et l'épervier* tirée du troi-

sième livre du *Mâhabhârata* (Turin, 1855, dans l'*Album delle famiglie*). En 1856, paraîssait enfin à Turin la première véritable grammaire scientifique de la langue sanscrite qui ait été publiée en Italie et l'une des meilleures grammaires sanscrites qui aient été publiées en Europe. Cette grammaire, dont le modèle était surtout donné par la *Vollständige* de Benfey, fut le titre principal pour l'élection de monsieur Flechia à la chaire de sanscrit, qu'il occupa de l'année 1856, jusqu'à ce que, la chaire de sanscrit ayant été substituée à l'université de Turin par celle des langues et des littératures comparées, monsieur Flechia passa à ce nouvel enseignement, dans lequel comme investigateur et comparateur des dialects italiens devait bientôt laisser des traces profondes. Nous ajouterons seulement ici que, parmi les indianistes italiens sortis de l'excellente école du professeur Flechia, il y a M. Antonio Ma-

razzi de Milan, dont la traduction italienne en deux volumes des drames de Kalidâsa et d'autres pièces dramatiques indiennes, lui a valu, entr'autres, les suffrages du professeur Weber, un jeune linguiste de Turin, le docteur Domenico Pezzi, auteur de plusieurs livres élémentaires estimés concernant la philologie et la grammaire comparée indo-classique, et Pietro Merlo actuellement professeur dans le lycée Vittorio Emmanuele à Naples, auteur d'une belle étude sur la philosophie indienne comparée avec la grecque.

Presqu'en même temps que par monsieur Flechia, le sanscrit était abordé par un jeune poëte piémontais de talent, Giacomo Lignana de Santhià, qui se rendit, pour l'apprendre sous la direction du célèbre Lassen, à l'université de Bonn. Nommé en 1860 professeur de langues et de littératures comparées à l'université de Naples, il eut le mérite d'y former à son école de sanscrit et de

persan, une petite colonie de jeunes orientalistes. À Naples le sanscrit n'avait été cultivé jusqu'à alors que par le regretté Stanislas Gatti, traducteur du *Nala* et du *Chant de Bhagavat*. Grâce à monsieur Lignana en prit bientôt connaissance une douzaine d'étudiants napolitains, entr'autres, monsieur Giulio De Petra, monsieur Rodolfo Cherubini, monsieur L. De Vivo actuellement en Russie, qui en fit, pendant quelques années, sa spécialité. En 1866, vint s'ajouter à la jeune colonie des indianistes napolitains guidée par monsieur Lignana, un grave et serieux autodidacte piémontais, monsieur Michel Kerbaker (traducteur de différents épisodes du Mahâbhârata et du Râmâyana, ainsi que du drame Mric'ch'akat·î) qui devait remplacer très dignement son maître, lorsque celui-ci en 1870 passa de l'université de Naples à celle de Rome, où il continue à enseigner les langues et les littératures comparées. Il est à regretter

pourtant que monsieur Lignana, dont les vastes connaissances, l'esprit brillant, et la parole éloquente ont, sans doute, un attrait puissant, n'ait concentré son attention sur aucune recherche scientifique spéciale, et qu'à l'exception de deux prolusions il n'ait livré au public aucun résultat de ses travaux linguistiques.

L'un des derniers arrivés parmi les indianistes piémontais est l'auteur de ces pages. Né en 1840 à Turin, il y reçut son doctorat en philologie. Après avoir enseigné pendant deux ans la rhéthorique au gymnase de Chieri, il fut envoyé, en 1862, par le gouvernement, se perfectionner à l'étranger. Ayant abordé le sanscrit sur la grammaire de Flechia, il se rendit à Berlin, pour y suivre les cours du vieux Bopp et du célèbre indianiste Albrecht Weber. Après six mois d'étude il abordait les Védas et le Zend. Au mois de décembre de l'année 1863, ayant été nommé

par le ministre Amari professeur extraordinaire de langues ariennes à l'Institut de Florence, il entreprit un cours élémentaire de grammaire sanscrite et un cours de lectures sur la littérature indienne. Au commencement de l'année 1865 il donnait spontanément ses démissions de sa chaire par cause politique. En 1866, il entreprenait à l'Institut un cours libre de lectures sur les Dieux du Rigveda (1); et en 1867, un second cours libre sur les sources védiques de l'épopée, après lequel, son ancien maître à l'université de Turin, alors, comme aujourd'hui, ministre de l'Instruction publique, Monsieur Michel Coppino, le rappelait à l'enseignement officiel du sanscrit; en 1869, l'auteur de ces pages était nom-

(1) L'une des leçons faisant partie de ce cours a été publiée sons le titre: *I miracoli del Dio Indra nel Rigveda.* Les textes cités sont imprimés en caractères devanagari; les types appartenaient à l'auteur qui les avait fait venir de Paris; le compositeur de ce petit livre a été un hongrois, Frédéric Folbert, qui avait suivi un cours élémentaire de sanscrit chez l'auteur.

mé professeur ordinaire. Parmi ses nombreux élèves, on doit citer Fr. Lor. Pullé, qui est maintenant chargé lui-même d'un cours de sanscrit et d'un cours de grammaire comparée à l'université de Padoue (1), et on citera bientôt, nous l'espérons, Arthur Elliot de Philadelphia, Arthur De Rada de Livourne, Francesco Scerbo calabrais, et Egisto Rossi de Florence. Voici la note de ses publications ayant quelque rapport avec l'Orient et spécialement avec l'Inde: 1. *Il primo libro del Pan'c'atantra* e il *Discorso degli animali del Firenzuola* (Firenze 1864); 2. *Cenni sul sanscrito* (Firenze, Barbèra 1864); 3. *I primi venti inni del Rigveda, trascritti, tradotti e annotati* (Firenze 1864); 4. *I miracoli del Dio*

(1) Le comte Fr. Lor. Pullé a aussi suivi pendant deux ans les cours du professeur Weber à Berlin. Dans les publications de l'Institut des études supérieures on peut lire un mémoire de lui sur l'hymne de l'Atharvaveda à la terre. Nous savons en outre qu'il prépare une édition avec traduction italienne d'un volume de contes indiens inédits. (Cfr. *Bollettino italiano degli studii orientali* N. 4-5).

Indra nel Rigveda (Firenze 1864); 5. *Memoria sui viaggiatori italiani nelle Indie Orientali fino a tutto il secolo XVI* (Firenze 1867); 6. *Piccola Enciclopedia Indiana* (Firenze 1867; un vol. de 600 pag.); 7. *Fonti vediche dell'epopea* e *Studii sull'epopea indiana* (Firenze 1867-1868); 8. *Rivista Orientale* (revue mensuelle publiée en collaboration avec plusieurs orientalistes italiens (Florence 1867-1868); 9. *Storia comparata degli usi nuziali indo-europei* (Milan 1869); 10. *Novelline di Santo Stefano di Calcinaia,* avec une introduction sur les mythes védiques à l'aurore et leur parenté avec les contes populaires (Turin, Negro 1869); *Zoological Mythology* (London. Trübner 1872; en deux vol.; ouvrage traduit en allemand par Hartmann, en français par Regnaud); 12. *Drammi indiani* (trois drames d'invention sur des sujets indiens: *Il Re Nala, La morte di Dasarata, Mâyâ;* Florence 1872); 13. *Cenni sopra alcuni viventi india-*

nisti (dans la *Rivista Europea;* Florence 1872); 14. *Storia comparata degli usi funebri indo-europei* (Milan 1873); 15. *Appunti sul testo del Rigveda* (dans le premier *Annuario della Società italiana per gli studii orientali);* 16. *Letture sulla mitologia vedica* (Florence, Le Monnier 1874; un vol. de 400 pag.); 17. *Storia dei viaggiatori italiani nelle Indie orientali* (Livourne 1875; un vol. de 400 pag.); 18. *Bollettino italiano degli studii orientali* (petit journal critique bimensuel, où l'on donne des notices de livres et de manuscrits orientaux, publié en société avec les professeurs Castelli, Lasinio, Puini et Severini). Le même auteur aura bientôt prêt pour la publication un dictionnaire comparé de bothanique mythologique. Son prédécesseur dans la chaire de sanscrit à l'Institut des études supérieures avait été le professeur Bardelli, que nous avons déjà cité avec honneur parmi les coptistes. Nous devons ajouter ici que les travaux entrepris par Bardelli sur la

langue sanscrite sont très-dignes d'être considérés. Il n'y a d'imprimé par lui que deux lectures, assez superficielles, sur la langue latine comparée avec le sanscrit, faites à la *Società Colombaria* (Florence, 1859). Mais les manuscrits qui ont passé après sa mort à la Bibliothèque Nationale de Florence, sont un témoignage éloquent de la diligence avec laquelle l'abbé Bardelli avait poursuivi l'étude du sanscrit pendant son séjour à Paris et à Oxford. Parmi ces manuscrits se trouvent une analyse avec extraits du *Chant de Bhagavat*, et du Code de Manu, un petit dictionnaire spécial pour l'intelligence de ce Code, des matériaux épars pour un Dictionnaire Sanscrit, une traduction italienne de la Grammaire Sanscrite de Bopp, la traduction italienne de quelques lectures de Weber sur la littérature indienne, une copie magnifique faite en 1847 à Paris et à Oxford de tout l'*Athrvaveda*, avec les *lectiones variae*,

avant que Whitney et Roth préparassent leur édition si justement estimée, et une copie non moins soignée faite en la même année, du traité philosophique indien *Yogavâsisht·asâra* duquel un missionnaire italien du siècle passé avait déja fourni quelques extraits avec traduction. Le *Yogavâsisht·asâra* est toujours inédit ; nous espérons que l'un de nos éléves puisse en entreprendre une édition avec traduction sur le bel éxemplaire de Bardelli, qui nous fait en même temps connaître les *lectiones varias* de quatre différents manuscrits de l'*East India House*. — Les cours de sanscrit de Bardelli ont été suivis, entr'autres, par Fausto Lasinio, Giovanni Tortoli, F. G. Fumi, l'abbé Antonio Massini (1), Antonio Farinelli, et enfin par Carlo Giussani de Milan, qui avait déja reçu dans sa ville natale la discipline linguistique du prof. Ascoli, et qui

(1) L'abbé Massini a aussi fréquenté avec profit dans notre Institut les cours d'arabe.

ensuite put suivre les cours sanscrits de Weber à Berlin, de Rudolph Roth a Tübingen, et de Fr. Spiegel à Erlangen, auteur de la *Grammatica sanscrita* ajoutée à notre *Enciclopedia indiana,* premier éditeur et traducteur de l'*Ashtavakragita* qui fut inséré dans la *Rivista Orientale* de Florence (1867-68). Depuis ces années laborieuses le docteur Giussani n'a plus rien publié par rapport aux langues qu'il avait si bien appris; ce que nous regrettons d'autant plus que la chaire de latin qu'il occupe actuellement à l'*Accademia scientifico letteraria* de Milan, ne nous fait pas espérer que les occasions aillent le ramener de si tôt à des études auxquelles il nous semble qu'il était appelé à rendre d'excellents services.

Nous avons dit que Bardelli après avoir enseigné le sanscrit à l'Institut des Études supérieures, passa dans la même qualité à l'Université de Pise. Il y avait pour collè-

gue dans la chaire de langues comparées le regretté Paolo Marzolo (philologue d'un grand talent, mais qui n'était point entré dans le courant scientifique de la linguistique éuropéenne), et il fut remplacé dans la chaire de sanscrit par Emilio Teza, qui était déjà professeur de langues comparées et de sanscrit à l'Université de Bologne. Monsieur Teza naquit dans la Vénétie vers l'année 1830. Il apprit le sanscrit à Vienne, avec plusieures autres langues, entr'autres, toutes les slaves et l'hongrois. Il en connait maintenant presq'une trentaine et il a recueilli une masse de notes sur chacune des langues qu'il a appris. Les traductions, et les observations critiques qu'il fait sur les livres qu'il lit doivent atteindre la proportion de quelques volumes in-folio. Malheureusement, il n'a consenti jusqu'ici à livrer au public que des miettes de sa table royale de savant et d'érudit. Nous savons pourtant, pour ce

qui concerne le sanscrit, que Monsieur Teza a fait des études approfondies sur les deux épopées indiennes, qu'il a communiqué des additions précieuses tirées du *Mahâbhârata*, au Dictionnaire Sanskrit de Saint-Petersbourg, et qu'il a entrepris des recherches spéciales sur C'ânakya. Nous espérons de voir un jour les produits de tout ce vaste et curieux laboratoire linguistique où les millions d'atomes de tant de langues et de tant de littératures européennes, asiatiques, américaines, africaines, océaniques viennent prendre leur place et leur numéro d'ordre.

D'un autre indianiste italien, qui étonne le monde savant par la quantité presque incroyable de ses connaissances, nous n'avons pas besoin de prononcer le nom ici. Chacun le devine; chacun comprendera aussi que nous le nommons le dernier *honoris causa*. Monsieur G. I. Ascoli n'est pas précisément ce qu'on appelle un indianiste, quoique ses deux

volumes d'une érudition si variée et si originale de *Studii orientali e linguistici* (Milan 1854-55), ses *Studii critici,* ses admirables *Saggi indiani,* son *Zigeunerisches* que Pott a adopté comme complément de son livre sur les Bohémiens, ses classiques *Corsi di glottologia,* plusieures de ses dissertations, et quelques uns de ses élèves (nous citerons ici seulement l'abbé Gaspare Dall'Oca, qui a traduit le premier en italien le conte de Somadeva sur Nala et Damayanti), pourraient suffire abondamment pour le faire considérer parmi les indianistes les plus autorisés. Indianiste, polyglotte et polygraphe était le docteur Pietro Giuseppe Maggi de Milan, sur lequel le professeur Ascoli lisait une généreuse page nécrologique à l'Istituto Lombardo de Milan (1).

(1) Maggi mourut à Milan le 7 février 1873, à l'âge de 55 ans. En 1847 il publiait son livre: *Due episodii di poemi indiani recati in verso italiano* con illustrazioni. (Les notes sont très-érudites; dans l'une de ces notes, Maggi le premier signalait les lettres de Sassetti qui concernent la

Mais Ascoli est surtout un glottologue inspiré, nous oserions dire, un glottologue de génie. Il naquit le 16 juillet 1829 à Gorizia. Ses parents, des riches marchands israëlites, le destinaient au commerce. Il n'osa pas leur désobéir. Mais, *horis subsecivis, genio indulgebat.* Et à quinze ans, il faisait son premier miracle, en composant un petit livre sur la parenté du langage friulain avec le valaque, mémoire dont le *Bioyraphisches Lexicon* de Vienne fait mention et que Miklosich et Schuchardt citent encore. Depuis lors, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, se sont écoulées pour Ascoli dix années de préparation sérieuse, quoique absolument indépendante, à la linguistique. Les *Studii orientali e linguistici* révélèrent d'un trait le maître. Et le maître, quoi-

langue sanscrite), en 1867, dans la *Rivista Orientale* de Florence une traduction complète en vers du *Nala,* avec des notes érudites. Ascoli nous apprend qu'en 1858-59 le docteur Maggi fit une lecture à l'*Istituto Lombardo* « Sull'ordinamento sociale dei paesi asiatici e dell'India principalmente; » mais elle est restée inédite.

qu'isolé, quoique recommandé par ses seuls écrits, aussitôt que l'Italie fut délivrée, en 1860, fut invité avec insistance à occuper une chaire d'université. L'*Accademia scientifico-letteraria* de Milan venait d'être fondée ; Ascoli y inaugura l'enseignement de la linguistique, et depuis seize ans qu'il y enseigne y suffit presque seul à soutenir la renommée de l'institution à laquelle il appartient. En recueillant ces notices pour l'étranger, nous n'avons pas besoin maintenant de signaler au lecteur le cas exceptionnel qu'on fait en Allemagne, en France, aux Etats-Unis, de l'auteur des *Corsi di glottologia* et de l'éditeur de l'*Archivio glottologico*. Nous ne pouvons pourtant pas nous empêcher d'éprouver la plus vive satisfaction en voyant que grâce à l'admirable activité scientifique de monsieur Ascoli, l'Italie possède maintenant à Milan une école glottologique, laquelle, sans obscurcir la gloire d'aucune grande école étrangère, rivalise assuré-

ment avec les meilleures, et a su devenir, à son tour, tout à fait digne d'envie. Et Monsieur Ascoli a dû sentir lui-même tout ce qu'il y a de grandiose dans son travail obstiné et apparemment minutieux de paléontologie historique lorsque tout récemment (le 20 juillet passé) en vue peut-être de certaines questions linguistiques qui seront posées devant le troisième congrés des orientalistes, il lisait à une séance de l'*Istituto Lombardo* le résumé d'une note qu'il vient de préparer, intitulée: *Di un saggio singolare del perfezionamento dei metodi negli studii di paleontologia linguistica.* Nous traduisons ici (à l'exception des notes) tout ce résumé qui nous semble, à cause de son intérêt historique, convenir à un ouvrage compilé dans le but qu'il puisse être de quelque utilité pour l'histoire. « Personne n'ignore, écrit le professeur Ascoli, combien de progrès a fait dans ces dernières années l'exploration scientifique des langues ancien-

nes et modernes. L'observation méthodique, de plus en plus obstinée, favorisée dernièrement par l'application de la physiologie à l'étude de l'histoire du langage, parvint enfin à s'exercer largement et avec un double profit sur les variétés présentées par les dialectes vivants. Ces variétés qui nous offrent des preuves positives et faciles à aborder de certaines évolutions singulières et importantes, aiguisent et développent singulièrement nos facultés de perception, et leur permettent enfin de soumettre à un nouvel examen et de rétablir progressivement en ligne ascendante les phases les plus anciennes du langage, avec une energie et une assurance qu'on n'aurait pu obtenir autrement.

Nous sommes parvenus, en effet, dans nos réconstructions, à ce degré de perfection, que nous pouvons avec une évidence absolûment scientifique rétablir plusieures phases décidément préhistoriques de certains types

glottologiques. Ainsi, pour citer un exemple, on recompose avec une certitude admirable et avec un grand profit pour l'histoire des races, la phase *de l'unité indo-iranienne,* c'est-à-dire cette phase du langage indo-européen qui répond à l'époque dans laquelle les Ariens de l'Inde et ceux de la Bactriane formaient encore ensemble presqu'un seul peuple. Eh bien, dans certaines *Lezioni* (Le Cours de Glottologie de monsieur Ascoli : *Lezioni di fonologia comparata* ecc., Milan, 1870), publiées il y a quelques ans de cela, on obtenait et on prouvait une pareille curieuse réconstruction. C'est-à-dire, qu'on parvenait à découvrir que le sanscrit, dans un âge préhistorique devait posséder deux sons (*articolazioni,* savoir : *z'* et *z'h*) qu'il a perdu ensuite; ce qui revient au même que si l'on disait d'un animal, qu'il possédait dans la période préhistorique deux membres disparus à une époque successive.

La disparition de chaque son a pu s'accomplir en deux manières différentes. D'un côté, il allait se confondre et s'identifier sous des formes différentes avec d'autres sons proches ou semblables dans l'ordre physique; d'un autre, il disparaissait effectivement, ou se réduisait à des sons presqu'imperceptibles, après avoir pourtant produit autour de soi-même des effets ineffaçables et très profonds qui attestent taujours sa présence réelle primitive. Les *Lezioni* devaient s'arrêter principalement sur la première manière de disparition; elles représentaient pourtant la seconde manière avec assez de précision; et montraient, en somme, l'utilité complexe qui serait résultée par l'analyse intérieure et ethnologique du mot indo-européen. Ces démonstrations sont maintenant admises comme des faits. Sur la deuxième forme de disparition, c'est-à-dire, sur la disparition à peu près complète du son et sur son ancienne

présence attestée par les effets qui survivent à la cause qui les a produits, on discute minutieusement dans une autre étude imprimée à Milan, qui est l'un des résultats des cours de linguistique qui se renouvellent depuis bien des années dans notre Académie (Monsieur Ascoli fait ici allusion à ses propres *Saggi indiani,* où il a éxaminé avec sa pénétration habituelle et avec une érudition surprenante certains phénomènes phonétiques des dialectes aryens de l'Inde comparés jusqu'à un certain point avec le sanscrit). Et il en sort une démonstration complète de certaines évolutions très-singulières, par lesquelles on comprend les phases différentes que le mot aryen a dû traverser dans l'Inde, phases qui témoignent la réaction de plus en plus puissante que les dialectes aborigènes exercent sur la langue aryenne superposée. Maintenant, voici ce qui arrive; qu', en même temps, et sans que nous sachions rien les

uns des autres, deux savants allemands (Moeller et Benfey), ont réintegré, selon mes prémises, tous les mots, où l'on reconnaît les deux sons surtout d'après les effets produits lorsqu'ils existaient. Ces démonstrations contemporaines, non seulement arrivaient aux mêmes résultats, mais y parvenaient par les mêmes raisonnements, on dirait presqu'avec les mêmes mots.

Il n'est pas facile d'obtenir des preuves aussi positives dans n'importe quelle réconstruction paléontologique; il n'est pas facile non plus rencontrer d'autres cas, dans lesquels, entre les phases préhistoriques et certaines phases historiques bien déterminées il y ait une pareille distance expliquée historiquement d'une façon aussi sûre et aussi complète. Ce cas me semblait donc assez important, pour que j'en fisse mention, quoique j'y fusse mêlé moi-même. Chaque perfectionnement de méthode par lequel l'hom-

me puisse parvenir à déchirer le voile qui lui cache son histoire, est peut-être pour l'homme lui-même un nouveau titre de noblesse. On dit que l'homme est un singe perfectionné; nous ne disputerons point là-dessus. Mais, tout de même, les privilèges de ce singe-homme doivent être bien grands, puisque, pendant que les autres singes continuent à s'affaisser comme des brutes muets, il domine le temps et l'espace, et il recompose, entr'autres choses, et nous décrit parfaitement des sons que l'on n'a plus entendu depuis des dixaines de milliers d'années et qui ne sont plus directement attestés par aucun monument; et il s'inspire à de pareilles découvertes irrécusables, pour s'expliquer l'histoire, la diffusion, le mélange de ces races mérveilleuses, que nous continuerons à appeler humaines. »

Lorsque monsieur Ascoli écrivait ces lignes, devait certainement sentir toute sa grandeur.

Après avoir fouillé des trésors, il s'est donné des ailes, et il est monté dans une région lumineuse, pour mieux admirer son monde d'en haut. *Et Deus vidit quod bonum erat.*

VII.

LANGUES MONOSYLLABIQUES ET ALTHAÏQUES

Il est hors de doute qu'il revient aux missionnaires italiens le mérite d'avoir les premiers apporté en Europe une notice de la région asiatique la plus impénétrable. A ce titre, restera glorieux à jamais le nom du père Hippolyte Desideri, le premier pionnier sur le vaste domaine de la littérature thibétaine.

Le père Desideri naquit à Pistoia en 1684 et il y mourut en 1739. Il appartint à l'ordre des jésuites. Destiné aux missions en Orient, étant dans l'Inde, il reçut en 1713 l'ordre de se rendre dans le Thibet. Il quitta

Goa et il s'avança dans le Mogol, qu'il nous a décrit dans son importante relation de voyage, dont le manuscrit inédit est dans les mains du chevalier Filippo Rossi Cassigoli de Pistoia. Nous pouvons rendre compte maintenant de cette relation d'après un excellent résumé critique que le docteur Charles Puini en a fait dans les numéros 2-3 de notre *Bullettino italiano degli studi orientali,* d'après l'exemplaire de la Relation que son possesseur actuel lui a permis d'examiner (1). Desideri profita de l'occasion de son séjour dans le Mogol pour apprendre le persan, qu'il croyait utile à sa mission et il paye un large tribut de louanges à la mé-

(1) Nous renvoyons encore pour quelques autres notices sur le père Desideri aux *Lettres édifiantes*, à la *Storia generale dei viaggi*, aux *Studii bibliografici e geografici sulla storia della geografia in Italia*, et aux livraisons de juin et juillet de la *Rivista Europea*, où l'on trouvera des conseils que le père Desideri donnait aux voyageurs dans le Thibet, et une notice biographique sur Desideri du docteur Gherardo Nerucci.

moire du père jésuite Rodolfo Acquaviva (1), auteur de plusieurs livres religieux en langue persane. Du Mogol notre missionnaire passait dans le Cachemire, et ensuite dans le Petit Thibet ou Baltistan, et dans le Grand Thibet appelé, dit-il, « nella lingua del paese *Lhatà-yuel.* » Le 18 mars de l'année 1716, le père Desideri arrivait à Lhassa, et il s'y faisait passer de suite pour un Lama européen. Le roi lui fit honneur, et il l'encouragea à bien étudier le thibétain pour qu'il ne fût plus nécessaire, dans leurs entretiens, de passer par l'interprète; au mois de décembre de l'année 1716, Desideri présentait au roi un traité de polémique religieuse contre les thibétains. Le roi, après l'avoir examiné, proposa une espèce de Concile dans lequel Desideri aurait disputé avec les lamas les plus éminents. Ce fut alors que Desideri

(1) Cfr. sur ce père nôtre *Storia dei viaggiatori italiani nelle Indie Orientali* (Livourne 1875).

s'enfermant dans un couvent bouddique, dans lequel les moines lui témoignèrent une grande sympathie et firent preuve de grande tolérance, put s'approfondir dans la connaissance de la langue thibétaine par la lecture du *Kaan-n-ghiur* et du *Ten-ghiur*. De Lhassa, étant mort le roi qui le protégeait, Desideri passa à Takpo-Khier, où, en 1721, il reçut de Rome l'ordre de quitter le Thibet, ordre contre lequel il réclama envain. En 1722, nous le trouvons d'abord à Kattmandu dans le Nepal, ensuite à Patna, Benares, Dehli, où il reste deux ans, après lesquels il passe dans le Coromandel et dans le Malabar, et se dispose à partir pour l'Europe; le 4 novembre de l'année 1727 il arrive à Pistoia. Dans sa relation (1), Desideri « fait mention d'un livre intitulé *Lungh-ten* » qui contient les prophéties de Urghien, livre qu'il

(1) Cfr. Puini, article cité dans le *Bollettino*.

examina, aussitôt qu'il entreprit d'étudier les livres thibétains, après son arrivée à Lhassa, et auquel il en fit suivre un autre qui contient la vie de Urghien, écrite par une femme, l'élève bien-aîmée de Urghien, *Zzo-Ghiel*. Dans sa relation, nous ne voyons nulle part que Desideri ait traduit ou étudié quelque texte autrement que dans un but religieux. C'est ainsi que pour apprendre le thibétain au père capucin Felicè Morro de Jesi qui devait le remplacer dans sa mission, et pour le mettre en condition de combattre les prétendus erreurs du buddhisme, il lui dicta la traduction d'un livre appelé, dit-il *Lam*, « in cui con maraviglioso metodo si contengono tutti i principali dogmi e false opinioni della setta. » Je n'ai pas trouvé, dit monsieur Puini, auquel nous empruntons ces détails intéressants, que Desideri fasse mention dans son manuscrit d'une traduction latine du *Bka'-'giur*, en supposant que la vie d'un homme puisse suf-

fire à une pareille tâche, dont parle le père Zaccaria dans sa *Bibliotheca Pistoriensis*. Il est certain pourtant que Desideri avait étudié à fond plusieurs textes, parmi lesquels il y en avait de très-difficiles, entr'autres, un ouvrage intitulé: *Tangba-gni (Stong-pa-gnin)*, qu'après avoir lu et médité cent fois, il parvint, par une grâce spéciale de la Providence, à comprendre. Voici maintenant, en quels terms, le père Desideri nous renseigne sur le *Kaa-n-ghiur*. « Le *Kaa-n-ghiur* est une œuvre en 115 ou 120 volumes, qui fut anciennement traduite de la langue ancienne et scientifique de l'Hindoustan en langue thibétaine, et contient la loi du législateur Sciacchia-Tubbà. Il est partagé en trois sections, c'est-à-dire, *Do*, *Do-te* et *Ngnaa* ou *Mantra*. Dans la première partie, le législateur expose, entr'autres choses, une quantité innombrable de fables, et il nous apprend ses propres transmigrations de toute espèce,

spécialement son arrivée dans le monde dans la qualité de Sciacchia-Tubbà. Dans la seconde partie, le livre enseigne ce qui se rapporte à la religion et à la vie des religieux. Dans la troisième, qui contient le moins de livres, on enseigne différentes superstitions et prières pour obtenir telle ou telle chose. »

Nous avons appris par Desideri le nom de l'un de ses disciples pour le thibétain, appartenant à la province de Macerata. Les capucins de la même province allaient au siècle passé fournir aux missions du Thibet deux autres sujets distingués, le père Francesco Orazio de Pennabilli ou Penna di Billi et le père Cassiano Beligatti. Le père Francesco Orazio (1) naquit à Pennabilli en 1680 et mourut dans le Nepal en 1747. Il était parti pour le Thibet en 1719; il faisait donc

(1) Amaduzzi l'appelle Orazio Olivieri (Préface à l'*Alphabetum Tangutanum*).

partie de cette expédition de capucins, à laquelle appartenait le père Morro, et qui devait remplacer les jésuites. En 1735, il revint en Europe, mais il en repartait en 1738 pour Lhassa avec neuf compagnons. Avant de partir, il avait assisté à Rome à la fusion des types thibétains, qui devaient servir à l'imprimerie du Collège de Propagande. On a de lui une *Relazione del principio e stato presente della missione nel vasto regno del Tibet e regni confinanti raccomandata allo zelo dei Padri Cappuccini della Marca* (Rome 1742).

Parmi les neuf capucins qui accompagnaient le père Francesco Orazio de Pennabilli dans sa seconde mission au Thibet, se distinguait le père Cassiano Beligatti. Il était né, nous l'avons dit, à Macerata, et il mourut en 1791 à Rome, où il présidait aux missions dans le Thibet, pour lesquelles il préparait des instructions, et aux services desquelles il collabora en

grande partie au célèbre *Alphabetum tibetanum* du père Giorgi, qu'il résuma dans son *Alphabetum Thangutanum sive Tibetanum,* publié en 1773 à Rome. Il était revenu de sa mission dans le Thibet en 1756, et il avait appris le thibétain de trois Lamas.

Le père Augustin Antoine Giorgi dont les polémiques ont fait tant de bruit parmi les érudits de la seconde moitié du siècle passé, était né à San Mauro près Rimini en 1711, et il mourut le 2 mai de l'année 1797. Il était redevable de ses connaissances et de sa gloire comme thibétaniste à ce modeste missionnaire Cassiano Beligatti qu'il sut habilement exploiter. Tout ce qu'il y a de sérieux dans son grand *Alphabetum tibetanum missionum apostolicarum commodo editum* (Rome 1762, avec une préface sur le nom du Thibet, sur l'origine, les mœurs et les superstitions des Thibétains) est probablement puisé à une seule source, aux réminiscences

et au savoir de Beligatti; toute la partie polémique et prétentieuse du livre est le fait du père Giorgi; on lui fit aussi au siècle passé un grand mérite pour avoir découvert que les manuscrits thibétains publiés par Bayer par ordre de Pierre le Grande contenaient des préceptes et des superstitions; mais nous pouvons être persuadés que le privilège d'une pareille découverte à laquelle les contemporains de Giorgi attachaient une si grande importance appartient encore au père Beligatti ou à quelqu'autre missionnaire italien dans le Thibet. Quoiqu'il en soit, l'ouvrage du père Giorgi fut utile, dans son temps, et put être exploité à son tour. Il est seulement à regretter que les Italiens n'aient plus poursuivi cette étude; il est surtout à regretter que cette étude soit restée en Italie le privilège des missionnaires, qui n'avaient certainement aucun intérêt à nous donner une idée exacte du bouddhisme, à cause du-

quel surtout la littérature thibétaine a une si grande importance scientifique. Ces regrets que nous éprouvons, nous sont adoucis maintenant par l'espoir de voir bientôt initié dans nôtre Institut des études supérieures un cours public de langue thibétaine. Il y a heureusement un jeune savant tout à fait autorisé pour un pareil enseignement; c'est le docteur Charles Puini, auteur d'une grammaire thibétaine toujours inédite, très approfondi dans tout ce qui concerne le bouddhisme et qui offre le rare avantage d'être en même temps un sinologue excellent, c'est à dire de pouvoir dans son enseignement rapprocher le thibétain avec la langue qui lui est plus proche, et comparer le bouddhisme thibétain avec le bouddhisme chinois. Monsieur Charles Puini possède en outre un esprit critique qui nous rassure d'avance sur le caractère exclusivement scientifique qu'aura son enseignement dont nous espérons dans le futur

Congrès des Orientalistes pouvoir montrer les premiers résultats. Nous sommes persuadés d'avance que le docteur Puini sera un maître excellent, avant tout parcequ'il a toutes les connaissances et tout le talent nécéssaires pour bien enseigner le thibétain, mais encore parce qu'il a eu la chance d'avoir lui même dans son professeur de chinois et de japonais à l'Institut des Hautes Études le meilleur des maîtres.

Monsieur Puini naquit à Livourne au mois de mai de l'année 1840. Dès que la chaire de chinois et de japonais fut inaugurée à l'Institut de Florence, c'est-à-dire dès le mois de décembre de l'année 1864, il s'inscrivit aux cours du professeur Antelmo Severini, et il fit, en une année, des progrès si rapides qui étonnèrent son propre maître, lequel avait lui-même trois ans auparavant, étonné pour des progrès semblables un sinologue célèbre. En 1867, monsieur Puini faisait paraître dans

la *Rivista Orientale* des traductions de contes chinois, tirés du *Lung-tu Kung-ngam*, qui furent réimprimés en 1871 à Plaisance, avec des additions. En 1873, François Turrettini sinologue et yamatologue éminent de Genève, dont la famille est originaire de Lucques, dans sa collection de textes chinois et japonais intitulée : *Atsume Gusa* (Herbes rassemblées), accueillit une traduction italienne avec introduction et notes par Carlo Puini de la rédaction chinoise de l'*Avalokiteçvara* que monsieur Turrettini lui-même éditait en chinois, avec une transcription japonaise au pied de la page. Dans le premier *Annuario della Società Italiana per gli studii orientali* (Florence 1873), le docteur Puini insérait une traduction italienne du japonais sous le titre : *I sette genii della felicità, notizia sopra una parte del culto dei Giapponesi*, dans le second *Annuario* de la même société (Florence 1874), des *Notizie intorno alle popolazioni dell'Indo-*

Cina et un mémoire important intitulé : *La parola e la proposizione nelle lingue monosillabiche e in alcune delle altaiche.* Dans le courant de cette année, l'éditeur Sansoni de Florence fera paraître un volume du docteur Puini sur Buddha, Confuce et Laotseu, et dans les *Pubblicazioni* de notre Institut verra bientôt le jour la première section d'une *Enciclopedia sinico-giapponese* que monsieur Puini en partie a traduite, en partie résumée du *Wakan-sai-sai-Zu-Ye.* Le docteur Puini prépare aussi en collaboration avec son ancien maître un *Repertorio sinico-giapponese,* destiné à faciliter la recherche des mots dans les dictionnaires chinois et japonais (1). D'après cette

(1) *Repertorio Sinico-Giapponese.* Parte prima : Registro alfabetico delle voci contenute nel *Wa Kan Won Seki Siyo-"Ken-"Si-Kau Setu-you siu,* e nel compendio di esso *Faya-"Fiki-Yei-Tai-Setu-You-Siu* (Florence, Le Monnier ; un vol. di 400 pag. in-4). Voici l'avant-propos que les deux compilateurs ont mis en tête de ce livre laborieux : « Avec cet ouvrage, dont trois parties sont en préparation, et qui pourra encore en contenir d'autres, nous nous proposons de mettre dans les mains des gens d'étude un seul fil

aride énumération des titres scientifiques du docteur Puini, on peut juger de son activité; nous devons ajouter que les personnes

conducteur très-mince par lequel on puisse pénétrer dans cet immense labyrinthe qui s'appelle la littérature de l'extrême Orient. On n'ignore point que le *Siyo-"ken-"si-kau* et l'encyclopédie intitulée: *Wa-kan san-sai zu-ye* sont des guides excellents pour cette littérature; mais on sait aussi combien de temps, combien de labeur exige souvent la recherche d'un seul mot dans l'un ou dans l'autre de ces deux ouvrages chinois. Notre répertoire est destiné à faciliter ces recherches, puisqu'on y indique avec des numéros la livraison, la feuille et la ligne dans laquelle le mot se rencontre. La seconde partie contiendra tous les symboles ou types chinois, par lesquels sont représentés tous les mots contenus dans le *Siyo-"ken-"si-kau*, rangés par ordre de clefs. La troisième partie contiendra une double table, alphabétique et symbolique, des matières contenues dans l'encyclopédie *Wa-kan san-sai zu-ye*. De ces trois parties, la première est une compilation faite en société par les soussignés; de la seconde et de la troisième se charge presqu'exclusivement le second compilateur. Les sinologues et les yamatologues, dont le nombre aujourd'hui est si restreint en Europe, mais qui se multiplieront à mesure que des livres comme celui-ci verront le jour, nous sauront gré sans doute de cette œuvre sans gloire, qui contribuera à rendre moins pénibles les œuvres glorieuses des autres; et ils se souviendront aussi de la munificence exceptionnelle du Conseil de direction de notre Institut, sans lequel, ce livre n'aurait certainement pas trouvé d'éditeur. »

A. SEVERINI
C. PUINI.

compétentes en font un grand cas, et qu'elles sont étonnées d'apprendre qu'un orientaliste aussi capable et aussi actif que monsieur Puini occupe toujours dans notre Institut une place provisoire et de réserve, tandis que tous ses titres le signalent pour une position stable au premier rang.

L'excellent disciple nous ramène à l'excellent maître. Quoique le mérite principal de cet orientaliste éminent consiste peut-être dans son enseignement admirable, qui est témoigné surtout par les résultats de son école, à laquelle s'est formé le docteur Puini depuis des années, et se forment maintenant, entr'autres, monsieur Ludovico Nocentini Bassini florentin (1) et J. Hoffmann de Turin (2), nous de-

(1) Monsieur Nocentini présente au Congrès un échantillon de ses études, c'est-à-dire, *I monosillabi della lingua giapponese, scritti con caratteri cinesi ordinati per classifiche,* qui est le commencement d'un livre plus étendu en préparation sur l'ancienne langue du Japon. Le même auteur publiera dans le courant de l'année prochaine une traduction du Saint Edict accompagné d'un commentaire.

(2) Monsieur Hoffmann va bientôt publier une liste des

vons signaler ici trois publications remarquables de monsieur Severini, savoir les *Dialoghi cinesi* (Florence 1866) livre didactique très-utile pour les commençants, *Uomini e paraventi* charmant roman japonais traduit d'une manière magistrale (Florence 1872), une traduction italienne d'un livre d'astrologie japonaise, insérée dans l'*Atsume Gusa* de monsieur Turrettini (Genève 1874), où monsieur Severini a été le premier à donner une règle assez utile pour trouver de mémoire le chiffre correspondant aux deux caractères chinois par lesquels on désigne dans l'Asie orientale telle ou telle année du cycle de soixante. Nous devrions ajouter ici que, presque chaque année, à l'Institut des études supérieures monsieur Severini a ouvert ses cours par une lecture brillante sur quelque sujet intéressant con-

noms des poëtes chinois les plus célèbres rangés par ordre de clefs, et dans le courant de l'année prochaine publiera l'extrait d'une grammaire de la langue mantchou écrite en chinois.

cernant les langues ou les littératures ou l'histoire de l'extrême Orient. Chaque lecture pétillait d'esprit sans porter aucune atteinte à la gravité du sujet que le savant professeur entreprenait de populariser. Le bon goût distingue d'ailleurs tous les écrits de monsieur Severini, qui a le talent remarquable de rendre facile aux autres cette science qu'il a dû lui-même acquérir avec beaucoup de difficulté, malgré des aptitudes exceptionnelles (1). Nous citerons parmi les monographies les plus importantes de monsieur Severini celle intitulée: *Un principe giapponese e la sua corte* (Florence 1872), un mémoire sur le genre de poésie japonaise appelé *outa* (1873), et un autre mémoire, inséré dans le compte-rendu de la première session du Congrès des orien-

(1) On peut consulter les différentes monographies insérées par monsieur Severini dans la *Rivista Orientale*, dans la *Nuova Antologia*, dans la *Rivista Europea*, dans l'*Annuario della Società italiana per gli studii orientali*, dans le premier volume des *Pubblicazioni* de l'Institut etc.

talistes, sur le rhythme de la prose cadencée des Japonais. On y trouve des rapprochements très-curieux avec la versification des langues classiques, et des remarques que personne n'avait faites avant monsieur Severini.

C'est en l'année 1860 (monsieur Severini naquit en 1828 à Arcevia, non loin d'Ancone et de Macerata), c'est-à-dire dans la fleur de son âge, que monsieur Severini se rendit à Paris, envoyé par le gouvernement italien, pour y fréquenter les cours de monsieur Julien. Il avait abordé, en autodidacte, l'étude du chinois, mais la discipline du grand maître le guida bientôt à surmonter les plus âpres difficultés de la langue. Nous avons appris que dans une lettre adressée par Julien à monsieur Amari, alors ministre de l'instruction publique, le célèbre sinologue félicitait le gouvernement italien, de ce que dans sa longue carrière de professeur il n'avait jamais eu un meilleur disciple que mon-

sieur Severini. En même temps que les cours de Julien pour le chinois classique, monsieur Severini fréquentait à Paris les cours de monsieur Bazin pour le chinois vulgaire et les cours de monsieur Léon de Rosny pour le japonais, langue qu'il cultive maintenant de préférence.

Nous ajouterons ici le nom de deux autres sinologues italiens distingués, l'avocat Alfonso Andreozzi, lequel, au milieu de ses occupations judiciaires, a trouvé le temps d'apprendre le chinois, et même de l'approfondir, si on doit en juger par une traduction faite mot à mot d'un chapitre sur les sauterelles, tiré du *Nun'-Cen'-ziuen-sciu* (c'est-à-dire, *Traité Complet d'Agriculture*), qui a vu le jour à Florence en 1870; et monsieur Carlo Valenziani de Rome, traducteur d'un traité japonais de morale intitulé: *Kau-Kau Wau-Rai (La voie de la piété filiale;* Rome, 1873) et du *Taï-hei-ki* qui a seulement commencé à

paraître dans l'*Atsume-gusa* de monsieur Turrettini.

Nous apprenons encore que dans ce siècle le comte Ludovico Besi de Vérone, disciple de l'orientaliste Venturi, que nous avons déjà mentionné, se rendit comme missionnaire en Chine, fut élu évêque de Nan-Kin, et y publia un catéchisme en chinois et autres livres religieux. À Philadelphia, en 1838, paraissait en anglais une *Dissertation on the nature and character of the Chinese Language and system of writing* by Peter du Ponceau, *with a vocabulary of the Cochinchinese Language* by Jos. Morrone. Ce nom de sinologue italien qui écrivit à l'étranger et en langue étrangère, ramène maintenant naturellement notre discours à deux célèbres sinologues italiens, de notre siècle, qui ont passé toute leur vie scientifique hors de l'Italie, à Montucci et à Calleri.

Antoine Montucci naquit à Sienne le 22

mai de l'année 1764. À Sienne même il reçut en 1785 son titre de docteur en loi; il passa ensuite à Florence comme secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre. Quelques années après (en 1790) nous le trouvons en Angleterre, où les recommandations de personnages éminents, son talent, son esprit, la connaissance qu'il avait de plusieures langues le firent bientôt rechercher comme maître d'italien, comme secrétaire, comme dessinateur, comme traducteur, comme éditeur. Ses ressources personnelles étaient immenses. À Londres il eut occasion d'approcher des chinois, des élèves du collége de Naples, qui retournaient en Chine pour y prêcher la foi; il apprit d'eux leur langue, et, en peu de temps, il en était le maître. Alors il se prépara à composer son fameux dictionnaire Chinois, pour lequel il dépensa dix-sept ans d'études, de travaux, de recherches admirables. Il avait espéré d'abord le secours des gou-

vernements pour l'édition de son dictionnaire; le roi de Prusse Fréd. Guillaume III lui avait promis son appui, et Montucci avait exprès quitté Londres pour Berlin; mais les guerres napoléonniennes empêchèrent le roi de Prusse de tenir sa parole. Montucci demeura huit ans à Berlin; puis il fut engagé comme maître d'italien à Dresde à la cour de Saxe. C'est probablement de Montucci que le feu roi de Saxe, le traducteur de la *Divina Commedia*, apprit son italien.

En 1817, Montucci publiait, enfin, à ses propres frais, à Londres et à Berlin, son *Parallel Drawn between the two intended Chinese Dictionaries by the rev. R. Morrisson and A. Montucci.* En 1825 il vendait sa riche collection de livres chinois et son imprimerie chinoise au pape Leon XII. En 1827, il revint à Sienne, où il mourut le 25 mars de l'année 1829. Nous citerons encore parmi ses ouvrages qui concernent le chinois: 1. *De studiis*

sinicis in imp. Athenaeo Petropolitano recte instaurandis (Berlin, 1808); 2. *Remarques Philologiques sur les voyages en Chine de M. De Guignes fils* (Berlin, 1809); 3. *Réponse à la lettre de M. De Guignes insérée dans les Annales des Voyages par M. Maltebrun* (Berlin, 1810); 4. *A complete history of Chinese Calligraphy from about 2700 years before Christ down to the present period* (London, 1814); 5. *A full account of the Shingin or sacred edict and of the translations of M. Milne and sir Georges Staunton* (London, 1823) (1). La gloire principale de Montucci est cependant fondée sur son dictionnaire chinois. « Ses *Lettres on Chinese litterature* (écrivait Abel Rémusat dans le second volume de ses *Mélanges asiatiques*), dans lesquelles il avait peu ménagé M. Hager (2), ses *Remarques philologiques*

(1) Cfr. *Antologia* de Florence, 1829.

(2) Quoique Hager soit né à Milan, qu'il ait demeuré

sur les voyages en Chine de M. Deguignes le fils où il prouvait que cet auteur avait puisé dans les mémoires des missionnaires tout ce qu'il avait dit sur la littérature, et n'avait avancé de son chef que des erreurs, son *Audi alteram partem* ou réplique à la réponse de M. Deguignes, où il faisait voire d'une manière péremptoire que ce dernier n'avait nullement satisfait aux difficultés qui lui avaient été imposées, et qu'il n'avait pas été plus heureux dans ses excuses que dans ses récriminations; ces ouvrages et quelques autres, quoique principalement dirigés vers la polémique, montraient une érudition chinoise solide et faisaient espérer que M. Montucci ne se contenterait pas de détruire; et qu'il

longuement à Milan comme bibliothécaire de Brera, et qu'il ait écrit plusieurs livres en italien, nous n'osons pas le renseigner parmi les sinologues italiens, puisqu'il était issu d'une famille allemande. Nous renvoyons cependant le lecteur au supplément de la *Biographie Universelle* de Michaud, et au mémoire cité de monsieur Predari, où à la page 55, on trouvera la liste des publications de Hager.

voudrait enfin commencer à édifier. Quelques essais de dictionnaires qu'on avait de lui, tant manuscrits qu'imprimés, prouvaient qu'il était en état d'entreprendre cet ouvrage avec une grande probabilité de succès. Le bruit d'ailleurs s'était répandu parmi les savants qu'il faisait graver un nombre considérable de caractères, et qu'il s'occupait à rédiger un dictionnaire chinois sur un plan excellent. » Kloproth, en parlant, dans les Annales Encyclopédiques de Millin (1817), de ce nouveau plan de Montucci, s'exprimait ainsi: « Il donne aussi son nouveau plan lexicographique, qui facilitera étonnamment la recherche des caractères, et la rendra aisée aux commençans. Ce plan est si bien conçu et la méthode si claire, que je crois qu'il serait difficile d'en imaginer une meilleure. Puissent les circonstances favoriser son entreprise louable et désintéressée, et la Providence lui conserver longtemps ses jours et sa santé pour la ter-

miner aussi heureusement qu'il l'a commencée. C'est alors seulement que nous posséderons un dictionnaire propre à interpréter tous les livres et manuscrits chinois, sans être, à chaque pas, arrêtés par des difficultés provenant de la variation des formes dont tant de caractères sont susceptibles. » Morrison lui-même, dans la livraison de son dictionnaire parue en 1822 à Macao, remercia Montucci de ses remarques, et déclara avec une noble franchise qu'il devait à Montucci un grand nombre d'améliorations apportées à son dictionnaire.

Un autre illustre lexicologue de la langue chinoise, dont on peut nous envier, mais aucunement offusquer ou contraster la gloire, a été dans notre siècle J. M. Calleri (1), plus connu en France peut-être qu'en Italie.

M. Joseph Gaetano Calleri, mort en 1862,

(1) Nous écrivons ce nom à l'italienne ; en France on l'écrit *Callery*.

naquit à Turin le 25 juin 1810; après avoir étudié à Turin et à Chambéry, il se rendit à Paris, où il étudia, pendant trois ans, les sciences physiques et naturelles. À l'âge de vingt-quatre ans il partait pour la Chine où, tout en collectionnant des matériaux pour les musées d'histoire naturelle, il entreprit une étude approfondie du chinois et de ses dialectes. Après un assez long séjour en Chine, monsieur Calleri fit, dans sa qualité de naturaliste, des excursions importantes dans les Moluques et dans les Philippines, et y prépara les matériaux de la seconde édition de la *Flora de Filipinas*. En 1842, le gouvernement français le nomma interprête pour les négociations entre la France et la Chine, grade qui fut supprimé après quelques années jusqu'à ce que Napoléon remit notre sinologue dans ses fonctions officielles, lesquelles, quoique mal rétribuées, non seulement permettaient à Calleri de subsister, mais lui donnaient même

le courage d'entreprendre à ses frais quelques publications concernant le chinois. Calleri était membre de l'Académie des sciences de Turin, et chevalier de la légion d'honneur et du mérite civile de Savoye. Nous citerons parmi ses ouvrages imprimés : 1. *Systema phoneticum scripturae sinicae* (2 vol. in-4; Macao 1841); 2. *Dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise* (tom. I, Macao 1846; trois volumes sont en manuscrit); 3. *Histoire de l'émancipation du christianisme en Chine* (Macao 1846); 4. *Mémoire sur la Corée (Revue d'Orient,* 1844); 5. *Vie et ouvrages du père Gonsalvez (Revue Encyclopédique,* 1847); 6. *Li-ki,* texte abrégé avec traduction intitulée : *Mémorial des rites de Confucius* (Turin 1853, par l'Académie des sciences, texte, traduction et notes), différents mémoires sur la géologie et la géographie de la Chine, un *Essai sur le cycle sexagénaire des chinois* (1844); te une série d'articles importants sur l'archi-

tecture chinoise insérés dans la *Revue d'architecture*. L'intelligent éditeur de la Société asiatique, Ernest Leroux dans son *Catalogue des livres chinois provenant de la bibliothèque de feu J. M. Callery* (Paris 1875) nous apprend, en outre, qu'il existe un *Dictionnaire chinois-coréen* par ordre de matière, duquel monsieur Calleri avait préparé en partie une traduction en latin et en français, et que Calleri nous a laissé des matériaux tout prêts pour la publication d'un dictionnaire coréen-français. Monsieur E. Leroux nous renseigne aussi dans sa préface sur une partie manuscrite du dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise par Calleri. « Ce manuscrit, dit-il, renferme la disposition entière des matériaux chinois dont la traduction devait constituer le dictionnaire ci-dessus ; tous les exemples propres à éclairer le sens de chaque caractère ou groupe de caractères sont disposés en ordre ; la traduction française en reste seule à terminer. Une partie

de ce manuscrit est traduite et complétement prête pour l'impression; elle comprend environ un demi-volume. »

On a pu voir par les pages qui précèdent quels progrès a fait l'étude du chinois dans notre siècle en Europe, grâce au concours de quelques savants laïques italiens, qui, sans méconnaître les services rendus par les savants missionnaires qui les avaient devancés, ont cependant reconnu la nécessité d'élargir le champ de leurs observations et de substituer l'esprit critique aux tendances dogmatiques des pères missionnaires.

Dans l'onzième volume du *Quarterly Review* (p. 333), on trouve une notice sur un certain dictionnaire ou catalogue manuscrit des types chinois, compilé par le cardinal Antonelli (Montucci appelait ce volume *invaluable*). Abel Rémusat dans son *Essai sur la langue et la littérature chinoise,* mentionne encore un dictionnaire chinois du Vatican, qui

devait être publié en vertu d'un décret signé avec la date du 22 octobre 1808. Monsieur Wilie, dans ses *Notes on chinese literature* nous apprend qu'à la fin du siècle passé un missionnaire italien, que les chinois appellent *Tih-le-kih* ou *Te-le-ke* ou *Te-le-ko,* collabora à un livre chinois sur la musique européenne qui fut publié en Chine. Quel est le nom italien de ce père? Lombardi, dans le troisième volume de sa *Storia della letteratura italiana del secolo XVIII* nous apprend les noms du père Hyacinthe Cerù, de Lucques (1), lequel en l'année 1713 imprimait à Canton un petit livre en chinois en honneur de St-Joseph et du St-Esprit, et du père Domenico Perroni, napolitain, lequel compila à l'usage des missionnaires un dictionnaire chinois et latin encore inédit. Il avait passé en Chine dix-neuf ans. Le père Horace de Cassarano

(1) Cfr. aussi Viani, *Diario delle cose operate nella China da monsignor Mezzabarba.*

(que Rémusat, dans le second volume des *Mélanges asiatiques,* appelait Castorano) composa un dictionnaire et une grammaire de la langue chinoise, ouvrages sur lesquels l'auteur lui-même nous renseigne dans un petit livre manuscrit qui existe dans la bibliothèque de Propagande sous le titre: *Parva elucubratio super quosdam libros sinenses.* « Labore enim, dit-il, et studio plurium annorum, ad instar Dictionarii Calepini, composui ac digessi justum Dictionarium latino-italico-sinicum, et verborum sinensium, ad vulgarem et communem locutionum usum accomodatum, sed etiam cum litteris seu characteribus usualibus et communibus sinicis, eisdem vocibus et locutioni e regione superiore correspondentibus. Opus nedum utile, sed et pro novis PP. Missionariis necessarium, dum uno odemque opere ac tempore addiscere possunt et linguam sinicam et sinicas litteras vel characteres. Cui operi seu

Dictionario, etiam grammaticam praeposui ad linguam sinicam facilius addiscendam. »

Avant lui, le père friulain Basilio de Glemona, que Schott dans l'*Encyclopédie allemande* de Hersch et Grüber — article sur la langue chinoise — a inexactement représenté comme un minorite portugais (1), avait composé deux dictionnaires de la langue chinoise, l'un d'après le système phonétique des dictionnaires chinois, l'autre beaucoup plus

(1) Cfr. Ascoli, *Studii Orientali e linguistici*, I, 145-6. Monsieur Ascoli nous apprend que dans trois articles insérés dans l'*Annotatore Friulano*, il a été mis hors de doute que Basilio était réellement de Gemona (Glemona), qu'il y avait vu le jour le 25 mars 1548, et qu'il s'appelait Fra Basilio Brollo. Basilio fit ses études à Gemona, à Gorizia, enfin à Bassano, où il prit les ordres dans un couvent de Min. Obs.; en 1678 il enseignait la théologie à Padoue; en 1680 il partit pour la Chine; dans le Siam il étudia le chinois. En 1684 nous le voyons a Kuan-ceu (Canton); en 1700, il fut nommé vicaire apostolique de la province de Chen-si, dans laquelle il mourut le 13 août 1703. Monsieur Ascoli nous apprend encore que les notices communiquées par les trois articles de l'*Annotatore* avaient été tirés des *Memorie del Padre Basilio da Gemona dell'Ab. Gian Pietro della Stua* (Udine, 1775), composées sur des documents communiqués par la famille du missionnaire.

utile d'après un nouveau système plus pratique, pour l'usage des missionnaires. Abel Rémusat et Montucci considéraient le dictionnaire du père Basilio comme le meilleur qui eût paru jusqu'à leur jours. Le dictionnaire fut achevé en l'année 1726 en Chine où Basilio de Glemona était vicaire apostolique de la province de Chen-si. Il fut édité à Paris en 1814, par Desguignes fils, sous le titre: *Dictionnaire chinois-latin-français,* publié d'après l'ordre de S. M. l'Empereur et Roi Napoléon le Grand. Le manuscrit du père Basile appartient à la bibliothèque nationale de Paris. En 1819, Klaproth publiait à Paris son *Supplément au dictionnaire chinois-latin du père Basile de Glemona.*

Dans le commencement du siècle passé l'Italie devait en outre autrement contribuer à la propagation des connaissances du chinois en Europe. Nous avons déjà dit que Montucci avait appris le chinois des élèves du

Collegio de' Cinesi de Naples. Si ce Collége n'avait rendu à la science autre service que celui-ci, il mériterait toujours une mention honorable dans l'histoire de nos études orientales. Le Collége des chinois à Naples a été fondé par le père Matteo Ripa. Ce missionnaire célèbre naquit à Eboli dans le napolitain le 29 mars 1682. Arrivé comme missionnaire en Chine, il dut faire valoir, malgré lui, ses talents de peintre, de graveur et de géographe pour être admis et protégé à la cour de Peking; et, par ordre de l'empereur, il dessina et grava la carte géographique de la Chine et de la Tartarie. Mais il n'oubliait point le but principal de sa mission, qui était celui de préparer des missionnaires parmi les jeunes chinois; il institua d'abord un Collége à Péking, et il le transféra ensuite à Naples, malgré les contrastes qu'il eut à rencontrer dans le Collége analogue mais plus universel de la Propagande établi à Rome. Il mourut

à Naples âgé de 64 ans après avoir soutenu une longue lutte pour affermir son institution (1). Le collége des chinois existe encore à Naples, sous le nom de *Collegio asiatico,* sous la surveillance du Ministre de l'instruction publique, sous l'administration et la direction religieuse des deux révérends pères Falanga. Le Collége a des ressources précieuses, mais dans ses conditions actuelles, il est devenu une institution à peu près inutile. Le gouvernement italien avait espéré qu'en confiant l'administration du Collége aux pères, il aurait pu y installer une espèce d'École des langues orientales vivantes, au service spécialement de nos relations avec l'Orient. Mais cette école n'a jamais pu s'y organiser d'une manière sérieuse. Les intérêts des pères ne pourraient jamais être ceux de l'École; les

(1) Cfr. *Storia della fondazione della Congregazione del Collegio dei Cinesi sotto il titolo della sacra famiglia di G. C.*, scritta dallo stesso fondatore Matteo Ripa e dei viaggi da lui fatti ; Napoli, 1832 (tre vol. in-8).

petits chinois, à l'exception de leur langue nationale, que le jeune et habile maître Wong enseigne parfaitement bien, mais qu'ils auraient sans doute encore appris plus vite dans leur pays, n'apprennent absolument rien de sérieux au Collége de Naples, et eux-mêmes ils ne sont plus, à cause de leur ignorance, d'aucune utilité pour les Européens. Il nous semble qu'il faudrait renoncer à l'ancien but des missions catholiques, et qu'au lieu de tourmenter inutilement les petits Chinois pour leur apprendre avec le catéchisme l'histoire nationale italienne qui ne saurait être d'aucun intérêt pour eux, surtout qu'ils sont obligés d'assister à des cours délivrés dans une langue qu'ils n'ont pas encore apprise, il serait utile de créer à Naples un véritable collége laïque oriental, au profit des Asiates qui ont des affaires avec l'Europe et des Européens qui voyagent en Orient. Un grand collége des langues orientales vivantes avec internat,

créé dans ce but à Naples pourrait être d'une grande utilité, et nous espérons que l'actuel ministre de l'instruction publique trouvera dans son admirable tempérament l'énergie nécessaire pour accomplir paisiblement cette réforme essentielle et radicale du collége asiatique, devant laquelle tous ses prédécesseurs se sont arrêtés et ont échoué.

L'entreprise religieuse de Matteo Ripa n'ayant plus aujourd'hui aucune chance de succès, il serait sage maintenant de la remplacer par quelque nouvelle entreprise scientifique conforme aux buts et aux besoins de nôtre temps. De même on pourrait dire que de toute l'œuvre religieuse de nos missionnaires en Chine avant le XVIII[e] siècle, il n'est dérivé aucun bénéfice réél pour la civilisation, si ce n'est la connaissance de la langue chinoise, qu'ils ont contribué à répandre en Europe, et la notion des sciences européennes que nos missionnaires les pre-

miers ont apporté en Chine. Considérée sous ce point de vue, l'histoire de nos missions en Chine a encore aujourd'hui une très grande importance.

À partir du célèbre Giovanni da Montecorvino (né en 1247, mort en 1330) fondateur d'une église à Cambalù (Kham-balikh, aujourd'hui Peking), traducteur en langue mongolle du Nouveau Testament et de quelques livres ascétiques (1), jusqu'au célèbre père Matteo Ricci qui le premier, à la fin du XVI[e] siècle, organisa d'une manière puissante les missions de la Chine et à tout le XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e] nous avons une série non interrompue de missionnaires italiens en Chine pas moins instruits que pieux, lesquels reconnurent la nécéssité d'approfondir la langue et la littérature chinoise, avant de faire du pro-

(1) Cfr. Wadding, *Annal. Minor.* t. VI, p. 69.

sélitisme catholique parmi les Chinois. Les Jésuites, les Machiavels du clergé, avaient introduit dans les missions un système de propagande tout à fait nouveau; ils négligeaient les formes, pour atteindre le but; a peu de distance l'un de l'autre, trois jésuites, le père Ricci en Chine, le père Acquaviva dans le Mogol, le père De Nobili dans le Coromandel avaient adopté à peu près le même système de conversion; respecter et conserver les rites orientaux, et introduire chez les payens les dogmes chrétiens. Ensuite, les missionnaires Beschi, Desideri et autres imitèrent, avec succès, ces exemples.

Le père Matteo Ricci, que les Chinois appellent Li-Ma-teu naquit en 1552 à Macerata. Il étudia à Rome sous la direction du père Cristoforo Clavio; en 1578, il arriva à Goa avec deux autres pères italiens, Michel Ruggeri et Pasio.

De l'Inde le père Ricci se rendit à Can-

ton, où, par les cadeaux qu'il présenta au vice-roi, il sut de suite se l'affectionner. Bientôt après il entreprenait de dessiner les deux hémisphères, dans lesquels en prenant la Chine comme point de départ pour tracer les degrés de longitude, il prouvait cependant aux Chinois que la Chine n'était pas le monde entier.

Cette carte fut gravée à Canton aux frais du vice-roi, et on l'admira tellement que tous les vice-rois engagèrent le père Ricci à se fixer à leur résidence. Parmi les nombreux livres écrits par le père Ricci en chinois, nous citerons son célèbre catéchisme: *Thien-ciu-sci-i* (La véritable Doctrine du Seigneur du Ciel; elle a été réimprimée en 1730 a Tonkin par le père Giuliano Baldinotti de Pistoia), et un petit traité sur l'Amitié. On assure que ce dernier livre fut regardé par les Chinois comme un modèle que les plus habiles lettrés en Chine auraient peine à sur-

passer. Quant au Catéchisme, où le père Ricci tirait parti de la doctrine de Confucius pour exalter davantage la foi chrétienne, Bartoli dans son ouvrage sur la Chine, avec ce style imagé qui lui était propre, nous apprend que les lettrés, à l'apparition du livre du père Ricci (il parut pour la première fois en 1554) « mirabil festa ne fecero, e divulgaronne in lode elegantissimi componimenti, nei quali comune era quel detto, vero altresì come nobile: essersi fatto un miracolo in natura: venir dall' Occidente il sole a illuminar l'Oriente. » Le père Ruggieri avait le premier essayé d'écrire le catéchisme en chinois, mais ne connaissant pas encore la langue à fond, son livre ne put être de grande utilité; Ricci le remania entièrement non-seulement pour la forme, mais encore pour le fond, puisqu'il tenait à ce que le livre ne fût point en contradiction avec les idées de Confucius. Bartoli nous assure

même que les Chinois considéraient le père Ricci « per lo maggiore di quanti savi abbia veduti la Cina dopo il loro universal maestro Confucio, il cui ingegno adorano. » Sous la direction du père Ricci, son disciple chinois, le mandarin converti Paul Siu traduisit en chinois les premiers six livres d'Euclyde qui furent imprimés avec une préface de Siu à la louange du livre, et une préface de Ricci en honneur de son maître Cristoforo Clavio. Une autre entreprise glorieuse pour le père Ricci a été la compilation du Dictionnaire. Bartoli nous apprend qu'il eut un collaborateur précieux dans le père Lazzaro Cattaneo de Sarzana; ce missionnaire avait quitté l'Europe en 1588 pour se rendre dans l'Inde; de là, en l'année 1594, il était passé en Chine. De même que Ricci, Cattaneo pour exercer une plus grande influence, comme missionnaire, s'était fait mandarin ou lettré chinois, et il composa lui-même un livre en chinois

sur la résipiscence. Mais il rendit, surtout, par ses connaissances en fait de musique, un grand service au père Ricci, en lui indiquant par des notes musicales toute la varieté des tons par lesquels les mots chinois se modifient dans la prononciation. (1)

(1) Bartoli, dans son livre sur la Chine écrit: « Trovò egli (le père Ricci) cinque cotali maniere di semplicissime note, quanti appunto vide essere i diversi accenti che ad una medesima voce si potean dare; e a ciascun tuono applicò stabilmente il suo proprio, per cui si contrasegnava e distingueva da ogni altro; e similmente una propria nota da significare lo spirito, con che si debbono caricare le voci che il portano ed è appunto l'aspro de' Greci; — presosi innanzi il vocabolario e a lato il P. Lazzero Cattanei intendente di musica, quegli ne pronunziava le voci coll'originale lor tuono e questi il misurava colle note del canto; e, com'era debito a ciascuna, le accentuava in iscritto; tal che, appresa una volta la forza del segno che vi sovrapponevano, il batterle col lor tuono e proferirle presso che proprissime, riusciva infallibile. Così divisate a una per una tutte le parole di quel Vocabolario, che si chiamò Sinico-europeo, il P. Ricci per decreto vietò che niun dei Padri all'avvenire usasse l'antica libertà d'inventar segni ad arbitrio; con che distinguere i tuoni e gli spiriti delle voci; e in tal modo le fatiche di ciascuno, che sel copiava, morendo egli, restassero in eredità giovevole all'altro, che da Macao o dall'India si chiamasse a succedergli. Ordinò di poi anco che i padri non studiassero confusamente la lingua colta e la popolare, ma prima questa più facile, poi l'altra men necessaria e più laboriosa. »

Monsieur Wylie, dans ses *Notes on chinese literature* (pp. 88 et suiv.), donne la liste d'un grand nombre de livres chinois, spécialement concernant les mathématiques et l'astronomie, en partie composées, en partie éditées, en partie surveillées ou encouragées par le père Ricci. Entr'autres, Wylie nous signale l'*Ur'-scih-wu-yen* publié en 1604 (une série de 25 petits articles concernant la morale, abstraction faite du christianisme), un traité de morale chrétienne sous le titre: *Ki-gen-scih-pien* (1608), et la traduction en chinois de huit hymnes européens (*sic*, 1609). Ricci eut aussi une polémique contre les bouddhistes qui occasionna la publication d'un livre intitulé: *Pieu-hich-wo-thuh*, où se trouvent quelques lettres de l'illustre missionnaire de Macerata.

Parmi les missionnaires italiens en Chine contemporains de Ricci, qui ont étudié à fond le chinois, nous indiquerons encore les pères Diego Pantoja (Kircher l'appelle Jacobus) et

Sabatino Orsi, qui en 1611 entreprirent de reformer le calendrier chinois: « Ut ab imis fundamentis (écrit Kircher dans sa *China illustrata*), officium sibi commissum adorirentur, P. Sabatinus statim theoricas planetarum ad motus siderum intelligendos pernecessarias ex Latina lingua in Sinicam, opera duorum mandarinorum, Pauli (le docteur Siu que nous venons de mentionner) et Leonis jam Christianorum, qui et Astronomicas disciplinas jam dudum, Magistro P. Mathaeo Riccio usi, non sine profectu didicerant, transferre sategit. » Le père Diego Pantoia, appelé par les Chinois *Pang-tih-ngo,* mort en 1618 à Macao, composa en chinois, dans un style élégant, cinq livres, l'un sur les sept péchés capitaux *(Shih-Khoh)* publié en 1614, un autre sur l'existence de Dieu, un troisième sur les Anges, un quatrième sur la création de l'homme, un cinquième sur le péché originel et sur le renouvellement de l'humanité par Noé après

le déluge. Au commencement du XVII[e] siècle, le père Alfonso Vagnoni obtint aussi une grande renommée parmi nos missionnaires en Chine. Issu d'une famille aristocratique, Vagnoni naquit en 1566 à Truffarello près Turin. En 1605, il entra en Chine, et y fonda plus de cent nouvelles colonies ou congrégations chrétiennes. Dans les trente-cinq ans qu'il vécut en Chine (il mourut le 9 avril 1640 à Kian-tcheu) il composa et publia un grand nombre de livres de toute espèce, vies de saints (en sept volumes), traités religieux, traités d'éducation, de politique, de mathématique. Wylie mentionne spécialement le *Kung-tsi-koh-tchi* du père Vagnoni, un traité sur la composition chimique de l'univers, qui contient les idées de l'auteur sur les différents phénomènes physiques de la terre et du ciel (1). Un petit traité sur l'origine de toutes les

(1) Cfr. Kircher, *China illustrata*, Bartoli, *La China*, Wylie, *Notes on chinese literature*.

choses, intitulé: *Wan-wou-tcheng-yuen*, composé par le père G. Aleni, appelé par les Chinois Naai-giu-lio, auteur de 25 ouvrages différents, obtint en Chine une grande popularité, et reçut l'honneur d'une traduction en mantchou.

Le P. Bartoli nous entretient longuement sur la mission du père Nicola Longobardi, qui vécut en Chine de l'année 1597 à l'année 1654; Wylie mentionne un petit traité psychologique composé par ce missionnaire entreprenant et intitulé: *Ling-hwan-tao-thi-chiuoh*. Le même Père nous apprend que Fr. Sambiasi appelé *Pih-fang-si* par les Chinois, jésuite napolitain, arriva en 1613 en Chine, où il composa deux ou trois ouvrages de psychologie et un petit traité allégorique « On Sleep and pictures. »

Kircher fit de nombreux emprunts du missionnaire milanais Cristoforo Borri (qu'il appelle Burrus) (1). L'auteur de la *China illu-*

(1) Cristoforo Borri mort à Rome en 1632 était entré dans la Compagnie des jésuites en 1601. Il passa cinq an-

strata mentionne aussi parmi les personnes qui l'ont le plus aidé à la composition de son livre le père Martino Martini (Martinius) de Trente, son élève pour les mathématiques, auteur de l'*Atlas chinois* suivi d'une histoire de la guerre avec les Tartares. Le même auteur cite parmi les missionnaires en Chine de son temps qui l'ont le mieux aidé dans la compilation de son livre, le père Filippo Marino de Gènes, procureur des missions au Japon et auteur d'une histoire de ces missions : « *De Missionibus patrum societatis Jesu in Japoniam, Chinam, Tonchinum* (1). » A propos du père Giacomo Rho de Milan, fondateur de l'église chrétienne dans le Siam, Kircher écrit : « In Sinam cum Trigautio e Eu-

nées comme missionnaire en Chine. En 1631 on publiait à Rome en un volume de 217 pages, pour la première fois, sa *Relazione della nuova missione delli PP. della Compagnia di Gesù al regno della Cocincina*. On cite aussi de lui un traité : *De arte navigandi*.

(1) Les yamatologues n'ont pas oublié non plus le *Specimen litterarum vocumque Japonicarum*, de P. Maffei.

ropa reduce profectus, tantos derepente in lingua sinica progressus fecit, ut sive scripturam, sive loquelam attendas, in China natus videretur; unde praeter ingentes fructus quos ex conversione infidelium in Regno Sinensi protulit, complura quoque opera lingua sinica ad usum Neophytorum conscripsit » c'est-à-dire, un commentaire sur le *Pater Noster* et sur l'*Ave Maria*, trois livres sur la miséricorde, sur la prière et sur l'aumône, un journal religieux, un traité sur la pénitence, et quelques traductions de l'italien et du latin en chinois. Le père Rho était arrivé en Chine en 1618 et y mourut à l'âge de 47 ans, pendant qu'il y travaillait avec un missionnaire allemand, le père J. A. Schall à préparer un *Atlas chinois;* peu avant de partir pour sa mission en Chine, il avait été professeur de mathématiques au collége de Brera.

Nous apprenons par le livre de Bartoli sur la Chine que le jésuite Jérôme Majorica, dans

les années 1634-35 composait plusieurs traités religieux en langue annamitique, et par le même que dans le même siècle, parmi les missionnaires italiens en Chine se distinguèrent spécialement les siciliens Francesco Brancati ou Brancata (1638-1671, connu en Chine sous le nom de Phwan-Kwoh-Kwang), auteur d'un traité ascétique intitulé : *Thien-kai;* Girolamo Gravina *(Ku-i-muh)* mort en Chine en 1659, auteur d'un livre sur l'église de Rome, intitulé : *Te-ceng-pien,* et Luigi Bugli de Palerme *(Li-fui-gre),* mort en 1682, auteur de 20 petits ouvrages en grande partie apologétiques du christianisme. Tous ces pères, dont le nom nous échappe, remplirent, dit Bartoli, « tutte le provincie di quel regno, anzi ancora fuor d'esso, la Cocincina e 'l Tunchin di utilissimi libri composti e stampati nella più scelta lingua e caratteri del paese » (1).

(1) Je suppose qu'on doive comprendre aussi parmi les siciliens, ce missionnaire Gerolamo De Angelis duquel

Bartoli ajoute qu'en l'année 1637 les livres des missionnaires écrits en chinois, déjà publiés ou prêts pour la publication, atteignaient le chiffre de 343. Et il n'y a aucun doute que, dans ce nombre, la grande majorité n'ait été représentée par des auteurs italiens. Mais le plus fameux et le plus méritoire parmi les missionnaires siciliens a été, sans doute, le père Prospero Intorcetta. Il était né à Piazza en 1625, il avait quitté l'Europe pour la Chine, avec le père Martini ci-devant nommé ; et on lui doit, surtout, la première édition et la première traduction européenne des œuvres de Confucius (1).

en 1625 on publiait à Messine une *Brevis relatio de regno Yezo quod ipse primus lustravit atque illustravit Christi doctrina ultra Iapponiam ad Euro-Africum.*

(1) Nous avons de lui: 1. Sapientia sinica exponente P. Ign. d'Acosta, a P. Prospero Intorcetta orbi proposita, imprimé à Kien-ciang-fou et contenant le *Ta-hio* et le *Lun-ju.* 2. Sinarum scientia politico-moralis a P. Prospero Intorcetta Siculo soc. Jes. in lucem edita. Adjecta est Confucii vita, in urbe Quanceu anno 1667 fol. ; en chinois et en latin. (Le même ouvrage corrigé fut réimprimé sans titre en 1669 à Goa, et puis en 1679 à Nankin). 3. Libri

Ce n'est que vers la fin du XVII[e] siècle et le commencement du XVIII[e], que les missions en Chine ont commencé à perdre avec leur prestige religieux, leur activité scientifique, lorsque, provoquée par les autres ordres religieux contre les jésuites, s'envenima à Rome la fameuse question sur les rites chinois et sur le caractère hérétique de la nouvelle église orientale. Les bibliothèques de Rome sont très-riches en fait de documents concernants cette controverse, et qui pourraient offrir un intérêt considérable pour la science, à cause d'une foule de détails sur les mœurs, les usages, les traditions, les

Lun-ju: Pars 1 sinice et latine, auctore Prosp. Intorcetta; in-fol. (sans date, mais imprimé à Goa sur papier de Chine). 4. Confucius Sinarum philosophus, sive scientia sinensis, latine exposita, studio et opera Prosp. Intorcetta, Christiani Herdrich, Franc. Rougemont, Philippi Couplet PP. Soc. Jesu, accedit tabula chronol. sinensis monarchiae, jussu Ludovici Magni, Parisiis 1678 fol. Pour des plus amples notices sur ce sinologue remarquable, cfr. un intéressant mémoire du prof. Vincenzo Di Giovanni, récemment publié à Palerme.

croyances des Chinois, qu'on pourrait en tirer. La seule Bibliothèque Angelica à Rome possède, outre un *Dictionarium Sino-hispanicum* de l'année 1698, un volume manuscrit intitulé : *Rituum sinensium controversia auctore P. de Narnia,* et treize volumes manuscrits de *Sinensium rerum varia,* concernant spécialement la controverse sur les rites chinois; entr'autres, nous avons remarqué une réponse adressée par le père Gio. Francesco Leonessi min. obser., vicaire apostolique à Huguang aux questions qu'en 1690 le cardinal Casanati lui avait posées. La Biblioteca Vittorio Emanuele, celle du Vatican et celle de Propagande contiennent d'autres documents précieux pour l'histoire de cette controverse. Mais, nous venons de le dire, l'un des résultats de cette controverse a été la décadence des missions en Chine ; et, avec la décadence de ces missions, le monde chinois s'est éloigné de nous, jusqu'au siècle présent, dans le-

quel, successivement, les recherches purement scientifiques de trois sinologues éminents, Montucci, Calleri et Severini, avec leur dignes compagnons de travail, l'ont de nouveau rapproché, pour nous le représenter, sans autre préoccupation que celle de la vérité, sous un nouveau jour lumineux.

CONCLUSION

Le mot placé en tête de cette page peut paraître prétentieux. Il laisse supposer que nous pensions avoir achevé nôtre livre. Nous devons nous empresser de rassurer le lecteur sur ce point; nous sommes loin de penser que ce livre est complet. On y trouvera, sans doute, des lacunes nombreuses. Quoiqu'il puisse paraître à quelques lecteurs que nous ayons donné trop d'importance à des auteurs et à des ouvrages condamnés, peut-être, avec raison, à l'oubli, nous craignons cependant qu'il ne soit que trop facile à chaque spécialiste de nous faire remarquer

des ommissions regrettables que nous pourrions avoir commises. Mais le titre même de notre livre ne nous engageait point à fournir une histoire complète de nos études orientales. Nous savons qu'un livre pareil ne s'improvvise pas; et ce livre a été réuni, écrit et imprimé (est il prudent l'avouer?) en deux mois. Dès que l'ordre de nous rendre à Saint-Pétersbourg pour y représenter nos études orientales nous est parvenu, nous nous sommes demandé ce qui aurait été plus convenable pour nous, ou de préparer un ouvrage concernant le sanscrit et y mettre tout nôtre zèle, pour y faire valoir la fleur de ces connaissances qu'on a le droit d'éxiger de chaque indianiste, ou bien de faire une complète abstraction de nôtre humble personne, et songer à la meilleure manière par laquelle nous aurions pu rendre au Congrès un compte sommaire de la vie et des œuvres de nos orientalistes. La conscience de nôtre impossibilité

à représenter, par un seul livre concernant une seule section des langues orientales, et, en tout cas, improvisé, le mouvement des études orientales en Italie, nous fit renoncer à notre premier parti, pour adopter, avec empressement, le second. Le ministre Coppino prévenu de notre désir, avec une confiance qui nous oblige, nous chargea de faire des recherches préliminaires dans les premières bibliothèques de l'Italie, pour y prendre note des manuscrits orientaux qu'elles ont aquis depuis la compilation de leurs catalogues et de vérifier surtout si n'y s'y trouveraient pas des manuscrits indiens, objet spécial de nos recherches. On comprendra aisément que nous avons saisi cette occasion pour prendre, où il était possible, bonne note sur place, des différents foyers de nos études. Quoiqu'il y ait partout quelque signe isolé de vie, et, dans certaines villes, d'une vie puissante, nous espérons ne pas avoir besoin d'expliquer com-

ment, à la fin de notre excursion, nous soyons arrivés à la persuasion qu'il n'y a pas en Italie de centre, où les études orientales soient mieux cultivés et dont on puisse espérer de meilleurs résultats que Florence. L'Institut des études supérieures, où l'on enseigne déjà l'arabe, l'hébreu, le sanscrit, le chinois et le japonais, où nous espérons d'avoir un jour des chaires de thibétain, de langues iraniennes, d'égyptien et d'assyriologie, où les cours de langues orientales sont très fréquentés; l'Institut des études supérieures, auquel ont été confiés les types orientaux de la célèbre imprimerie Medicea, qui vient d'acheter des types chinois en France, des types sanscrits à Berlin, des manuscrits indiens dans l'Inde, et la bibliothèque choisie du jeune et regretté assyriologue le docteur Felice Finzi de Correggio (1); l'Institut des étu-

(1) Monsieur Finzi mourut à Florence à l'âge de 25 ans, après avoir publié un volume de recherches sur le domaine de l'assyriologie.

des supérieures, où le ministre actuel de l'instruction publique va instituer, par un exemple digne d'être imité, une bourse en faveur d'un jeune étudiant des langues orientales; l'Institut des études supérieures dont le Conseil de direction (1), secondé par le président de la Faculté philologique (2), donnent preuve d'une intelligence et d'une largesse admirable en adoptant toutes les mesures qui peuvent contribuer à faire avancer les études orientales, l'Institut dont les professeurs rédigent un bulletin pour les études orientales, le seul peut-être, dans le genre, qui se publie en Europe, est hors de doute, aujourd'hui, le centre naturel d'attraction pour toutes les études orientales italiennes.

On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que

(1) Nous devons spécialement citer parmi les conseillers qui montrent le plus d'intérêt à nos études monsieur Ubaldino Peruzzi, président de l'Institut, monsieur Niccolò Nobili et monsieur Celestino Bianchi.

(2) Monsieur le prof. Pasquale Villari.

sur l'initiative des professeurs de langues orientales dans l'Institut, sur la proposition du président de la Faculté philologique, le Conseil de direction de l'Institut ait décidé de fonder à Florence une Académie orientale, avec le but spécial de pourvoir à la publication et interprétation de textes orientaux. Cette Académie, dont le professeur Amari fut d'avance proclamé le président perpétuel, va bientôt donner, nous l'espérons, preuve de son activité. Il existait déjà à Florence une société privée sous le nom de *Società italiana per gli studii orientali;* les professeurs Lasinio, Teza, Schiaparelli, Puini et le regretté docteur Finzi l'avaient fondée; monsieur Amari en était le président, messieurs Lasinio et Severini (1) avaient été nommés vice-présidents; l'auteur de ce livre en était le secrétaire général. La

(1) Monsieur Severini ayant décliné cette honneur, ce titre fut conféré ensuite à monsieur Dom. Comparetti; l'auteur de ces pages fut remplacé, à son tour, par le docteur Puini.

société publia dans les années 1873-74 deux volumes de ses Actes; elle ne put en faire paraître d'autres, par manque de ressources; une pétition fut alors adressée par trois de ses membres, et, par l'entremise du président de la Faculté philologique, au Conseil de direction; on y proposait la transformation de la société privée en un corps exclusivement scientifique sous le nom d'Académie orientale annexée à la Faculté philologique de l'Institut, lequel aurait dû soutenir les frais des publications. La pétition trouva le meilleur accueil dans le Conseil et l'Académie Orientale va être inaugurée au mois de novembre prochain.

Ce dernier acte de libéralité du Conseil prouve deux choses, à notre avis, d'abord la largesse de ses idées, en second lieu, la confiance qu'elle place dans l'utilité de l'Académie orientale. Il n'y a certainement rien de plus facile qu'inscrire sur un bout de papier le

nom d'une nouvelle Académie ; et on remarquera peut-être qu'en Italie les Académies n'ont jamais fait défaut. Nous devons ajouter pourtant que dans la nôtre on ne prononcera aucun discours ; nous pouvons garantir aussi qu'elle ne sera jamais autre chose qu'un petit mais actif et entreprenant laboratoire scientifique, qu'un foyer ardent, où nous engageons tous les amis de nos études à venir s'échauffer.

Les membres de l'Académie orientale italienne désirent seulement prouver, par leur zèle, à l'étranger, que, du premier pays où la lumière est arrivée, on tourne toujours les yeux vers la région d'où la lumière arrive.

ADDITIONS

Nous avons ouvert nôtre chapitre sur les langues sémitiques par le nom d'un poëte illustre, du juif Emmanuel. Nous avons oublié de le conclure par le nom des poëtes italiens qui dans ce dernier siècle ont appris l'hébreu, c'est-à-dire Salomone Fiorentino, Giacomo Leopardi, Francesco Dall'Ongaro, Giuseppe Revere et Tullo Massarani.

À la page 118 est nommé Antonio Zandini; nous supposons qu'il ne soit autre qu'Ant. Zanolini, et que, par une faute d'impression, on ait fait deux personnages d'un seul; nous rencontrons assez souvent des cas pareils dans

l'histoire littéraire; nous l'avons vu pour Alpago et Mongaio, pour Obicini et Thomas de Novare; nous croyons qu'il en soit arrivé de même avec Zanolini.

À la page 180, nous avons renseigné parmi les auteurs italiens magistrum Ferragium medicum Salerni, mais nous doutons qu'il s'agisse d'un médecin appelé Farage, établi à Salerno.

À la page 252, il fallait encore citer parmi nos arabistes contemporains le nom de monsieur Enrico Narducci de Rome, auteur des *Saggi di voci italiane derivate dall'arabo;* monsieur Narducci est actuellement bibliothécaire de l'Alessandrina, après avoir été, pendant plusieurs années, secrétaire d'un prince érudit, S. E. Baldassarre Boncompagni de Rome, qui publie, au service de l'historie des mathématiques, un précieux *Bollettino* mensuel dans lequel nous avons lu, entr'autres, un excellent mémoire du prince lui-même sur

Albirouni. L'arabe a aussi été cultivé dans notre siècle par le vénérable comte Alexandre Calciati de Plaisance, qui, près de sa 80e année, vient de publier une élégante traduction en vers du Livre de Ruth, accompagnée de plusieures notes érudites.

Parmi les noms de nos missionnaires dans l'empire Birmain, nous devons ajouter celui du père Giuseppe D'Amato, traducteur du code birmain, sous le titre: *Mahatabassi Dhermagiaguru: Compendium legis Barmanorum* et Marcello Cortenovis de Udine. Ils étaient en mission dans les royaumes d'Ava et de Pégou vers l'année 1794.

Nous ajoutons enfin, à titre de document, la lettre avec laquelle S. Ex. le Ministre actuel de l'Instruction publique en Italie, monsieur Michel Coppino, nous confirme le mandat de représenter à St-Pétersbourg le Gouvernement italien, avec l'agréable charge de montrer aux membres du Congrès le vif intérêt

qu'il prend pour le développement des études orientales en Italie et d'exprimer, en son nom, des vœux pour que l'un des plus proches Congrès des Orientalistes, possiblement, le plus proche, puisse se réunir dans une ville italienne.

Roma, addì 16 agosto 1876.

Circostanze diverse impedirono fin qui al Governo italiano di farsi rappresentare ai Congressi degli orientalisti. Ora, per la prima volta, l'Italia interviene ad uno di quei Congressi, a quello che si terrà fra poco a Pietroburgo. Io avrei desiderato che tale rappresentanza riuscisse quanto si potesse più ampia. Ma, se non mi venne fatto, per molti contrattempi, di renderla numerosa, essa non sarà perciò meno importante e stimata, dacchè io la commetto alla S. V. Il suo zelo e la sua dottrina mi assicurano che Ella vi rappresenterà degnamente la sapienza italiana, dimostrando ancora a quel Congresso quanto

sia forte nel Governo del Re il desiderio di favorire ed onorare in qualunque guisa gli studii delle cose orientali, e quanto io sarei lieto che anche l'Italia, quando che sia, potesse essere onorata di un Congresso simile.

Al suo ritorno, Ella abbia la compiacenza di presentare a questo Ministero una relazione delle cose trattate dal Congresso.

E le rassegno la mia singolare osservanza

Il Ministro
M. Coppino.

FIN.

TABLE DES AUTEURS ITALIENS

CITÉS DANS LE LIVRE

Abba Mari Anatoli, 23
Abdallah, 220
Abraham de Balmes, 45, 46, 49.
Acquaviva Rodolfo, 369, 407
Affò Ireneo, 293
Agellio Antonio, 36
Agerio (Padre), 128, 129
Agius de Soldanis I. P. F., 226
Agnesi Amedeo, 109
Agnesi Maria Gaetana, 110
Agnelli Timoteo, 216, 308
Agnelini, 297
Aimerico, 25
Airoli Giacomo Maria, 130, 224, 261
Alatino Jechiel, 58
Alecchi Ottavio, 112
Aleni G., 415
Almici Pietro Cammillo, 120
Alpago Andrea, 37, 183, 184, 185 432 (le même que Mongaie)
Amaduzzi, 165, 264, 309, 316, 330, 331
Amaduzzi Gio. Crist. 110
Amari Michele, 15, 24, 207, 228-235, 244, 253, 385, 428
Ambarac (V. Benedetti P.)
Andreozzi Alfonso, 386
Ansaldi, 131
Antonelli Nicola (card.), 304, 397
Antonio (frate), 258
Archevolti Samuel, 55
Arconati Visconti G. M., 238
Ariè (Abraham; v. Porta)
Ariè Giuda (v. Leone da Modena)
Arizara, 77
Arri Giannantonio, 168
Arrivabene Andrea, 186
Artom Beniamino, 80
Ascarelli Debora, 56
Ascarelli (Dottor), 80
Ascolano Giovanni, 186
Ascoli G. I., 15, 78, 92, 163, 310, 334, 355-367, 400
Assemani, 41, 119, 132, 160, 213, 223, 224, 225, 252, 295
Azarian St. e Ar., 299

Bagnoli Pietro, 272
Balbo Cesare, 337, 340
Baldi Bernardino, 38, 292, 293, 294
Bandini Angelo Maria, 137, 139
Baldinotti Giuliano, 408
Barbarigo Gregorio, 67, 187, 205, 215
Barcellona Antonio, 170
Bardelli Giuseppe, 140, 144, 277-281, 350, 353
Bartoli Daniello, 409, 415, 417, 418, 419
Bartolo de Sassoferrato, 26

Bartolommeo di Bologna, 303
Bartolucci Giulio, 65, 66
Barucchi Francesco, 271
Barzilai G., 169
Basila Abi ad Raph., 75
Basila Chajjm, 75
Basilio di Glemona, 400-401
Bassani Isaia, 76
Bassani Beniamino, 76
Battini Costantino, 271
Bellarmino Rob., 35, 210
Beligatti Cassiano, 316, 317, 318, 321, 331, 374, 375, 376
Beltrame Giovanni, 256, 257
Benamozeh Elia, 78, 79
Bencini (abate), 108
Benedetti Francesco, 46
Benedetti Matonite, 60
Benedetti (De) Salvatore, 82, 83, 103, 104
Benedetti Pietro, 204, 224
Benetelli Maria Luigi, 67
Beniamin fils de Judas, 24
Berchet Giovanni, 337
Berti, 108
Beschi Costantino, 327, 328, 329, 407
Besi Ludovico, 117, 387
Bevilacqua Ippolito, 114
Bianchi Celestino, 427
Bianchi T. X., 299, 300
Bianconi J. B., 118, 128
Bianconi G. L., 264
Biancucci Benedetto, 63, 64
Billi Andrea, 290
Biondelli Bernardino 116, 242
Biscioni, 146
Boaretti Francesco, 118
Bobone Gerolamo, 141
Boncompagni Baldass., 181, 432
Bonghi Ruggiero, 9
Borghesi Giovanni, 319
Borgia Camillo, 168
Borgia Stefano, 260, 336
Borri Cristoforo, 415, 416
Borromeo Federico, 159, 187, 218-223
Bosio Ferdinand, 5, 8
Botta Paolo Emilio, 20
Boucheron Carlo, 130
Brancati Francesco, 418
Briel Giuda, 74
Brighenti Giannantonio, 65
Britti Giambattista, 192
Brizio Serge, 212
Broglio Basilio, 400 (V. Basilio di Glemona)
Brusciotti Giacinto, 258
Bugatti Gaetano, 133, 134
Bugli Luigi, 418
Buonagiunta da Cascina, 179
Buonazia Lupo, 234
Burana Gian Francesco, 45

Caetani Michelangelo Duca di Sermoneta, 162, 240
Calleri J. M., 387, 393-397
Calligaris, 250
Calasio Francesco Mario, 64
Calciati Alessandro, 433
Calcio Ignazio, 127
Calimani Simone, 68, 74
Caluso Valperga Tommaso, 20, 109, 129, 130, 223, 265, 266
Camozzi G. B., 37
Canati (Paere), 106
Canini Angelo, 159
Canossa (v. Paradisi)
Cantarini Isacco, 69
Cantoni Lelio, 95
Cantù Césare, 337
Capelletti Giuseppe, 305
Capua, 80
Carabelloni Io. Aug., 264
Caraffa, 41
Cardâhî G., 42
Cardâhî, 160
Carini Isidoro, 170, 172
Carli Gian Rinaldo, 296
Carlo Alberto, 337
Carmeli (padre), 115
Carpani Melchiorre, 322, 324
Caruso J. B., 213, 229
Casini Antonio, 67, 131
Cassini, 261
Castagnaro Antanio, 257
Castelli David, 83, 101, 102, 103, 350
Castelli Abramo, 102
Castellini Vincenzo, 160, 213, 214
Castiglioni Carlo Ottavio, 117, 242, 243, 244
Catanio Francesco, 106
Cattaneo S. A., 252
Cattaneo Lazzaro, 410, 411

Cavalli Jacopo, 115
Cavattoni Cesare, 117
Cavedoni Celestino, 135
Cecchetti Bartolomeo, 291
Ceriani Antonio, 15, 134, 135, 153, 159
Cerù Giacinto 398
Ceschi Antonio, 314, 315
Chefets Mosè, 68
Chefets Gerson, 68
Chelli Giovanni, 99
Cherubini Rodolfo, 345
Chiefalà Niccolò, 337
Chiarini L. A., 136
Ciadyrgi, 298
Cighera A., 133
Cimba Maria, 269
Cipelli Luigi, 269, 298
Ciriaco d'Ancona, 31
Clément V, 26, 27
Coen Anania, 74
Cocchi Antonio, 62
Coen Aronne, 68
Coen Beniamino, 68
Coen Geremia, 56
Cologna Abramo, 75
Colonne (Delle) Egidio, 23
Colorni Abraham, 53
Côme la Vieux, 29
Côme II, 201
Côme III, 60, 61, 62, 203
Comidas de Carbugnano, 297
Comos Pietro, 176
Comparetti Domenico, 428
Consolo Beniamino, 79, 150
Conzio Giuseppe, 69
Coppino Michele, 9, 347, 425, 427, 433, 434, 435
Cornaro Giorgio, 215
Correale Casimiro, 116, 128, 129
Corsaro F., 136
Cortenovis Marcello 433
Costa, 80
Costantino d'Ascoli, 321
Curti Pietro, 110
Cusa Salvatore, 15, 228, 235, 236

Dalla Briga Melchiorre, 262
Dall'Aquila Antonio, 212
Dall'Oca Gaspare, 356
Dall'Ongaro Francesco, 431
D'Amato Giuseppe, 433
Daniello Renier, 30
Dante Alighieri, 22. 23
Danti Giovanni, 180
Da Ponte Emanuele, 121
Dato Mardocheo, 56
De Angelis Gerolamo, 418
De Bossi J. B., 266
De Carignano Giuseppe Maria, 329
De Filippi, 310
Degli Angeli Antonio, 259
De Gubernatis Angelo, 10, 11, 311, 313, 317, 318, 346-350, 369, 424, 425, 428, 434, 436
De Gubernatis Enrico, 178
Del Bosco Alessandro, 257
Del Furia Francesco, 140, 205, 206, 280
De Jacobis Giuseppe, 176
Della Stua G. P., 400
Della Tomba Marco, 321, 333
Della Torre Lelio, 93-95, 119
Della Valle Pietro, 307, 211 259, 260, 296
De Leva Giuseppe, 86
De Lucques Giambattista, 192
Del Mare Marcello, 272
De Magistris, 132, 263
Demarchi, 250
De Melicocca Antonio, 214
De Nigris Sillano, 186
De Nobili Roberto, 314, 327, 407
De Petra Giulio, 345
De Rada Arturo, 348
De Ritis Vincenzo, 25
De Rossi G. B., 22, 23, 24, 48, 71, 75, 76, 111, 121-128, 148, 151, 152, 165, 168, 223, 263
De Rossi Azaria, 54, 55, 96
Desideri Ippolito, 367-373, 407
De Simoni Angelo, 252
De Vincenzi, 309
De Vivo L., 345
Di Giovanni Paolo, 170
Di Giovanni Vincenzo, 420
Di Gregorio Rosario, 224, 226, 227, 229
Diodati Domenico, 124, 263
Diodati Giovanni, 64
Dionigi Filippo Lorenzo, 110
Domenico Gerosolomitano, 219
Donado J. B., 296
Donato Francesco, 64
Donolo Sabbatai, 22

Dorico Valerio, 176
Doria L., 337
Drovetti Bernardo, 268
Dusi Luigi, 117

Egidio (cardinal), 50
Ehrenreich Mosé, 96
Elia Del Medigo, 49, 87
Elia De Mantoue, 52
Elia Levita, 49-52
Elisio Giovanni, 44
Emmanuel ben Salomo, 21, 22, 90, 126, 151
Emmanuel, 431
Erri (Pellegrino degli), 36
Eustachio Gio. Paolo, 37

Fabiani Enrico, 163, 269
Fabroni, 46, 47
Failoni Caterina, 248
Falzon, 226
Falanga, 403
Fantuzzi (padre), 106
Farinelli Antonio, 352
Felice de Prato, 37
Ferdinand I des Médicis, fondateur de la Medicea, 60, 191, 193, 194, 201
Ferragio ou Ferragius (magister), 180, 432
Ferrari J. B., 160
Ferrini Paolo, 99
Finetti Bonifazio, 129
Finzi Felice, 428
Flechia Giovanni, 15, 341-344, 346
Foà Cesare, 86, 96, 108
Foà Elia, 104
Francesco de Malte, 211
Francesco Orazio di Pennabilli, 332, 373
Franchi G., 36
Franchini, 99
Frédéric II, 24, 43, 179, 181, 183
Fregoso Federico, 34
Fumagalli A., 110
Fumi F. G., 352
Furlanetto Giuseppe, 119

Gabbia G. B., 37, 44
Gabriel Sionita, 496
Galano Clemente, 301
Gallicciolli J. B., 111
Gallo Pietro M., 210
Ganso Giuseppe, 69
Garofalo Biagio, 67
Garucci Raffaele, 168
Garzoni Maurizio, 305
Gatti Stanislao, 345
Gazzera Costanzo, 270, 341
Gemignano da Sant'Ottavio, 320, 321
Gentili Sal., 92, 96
Gérard ou Gherardo de Cremona, 181, 182, 183, 184, 185
Gerolamo (San), 21, 25
Ghiringhello Giuseppe, 109
Ghiron Isaia, 241, 242, 298
Giambullari Pier Francesco, 36
Giattini Giambattista, 66
Giggei Antonio, 66, 218, 219, 222, 223
Giorgi Agostino, 165, 223, 317, 318, 334
Giorgi Ant. Agostino, 263, 375-376
Giorgi Gregorio, 188
Giovanni di Capua, 24, 43
Giovanni da Montecorvino, 406
Giovanni Taddeo da Santa Brigida, 331
Girolamo di Prato, 114
Giuda Romano, 23
Giuliari G. B. C., 22, 23, 65, 112, 113, 116
Giussani Carlo, 310, 352, 353
Giustiniani Agostino, 33, 188
Gori A. M., 262
Gorresio Gaspare, 15, 167, 337-341
Graberg von Hemsò, 206
Gradenigo, 131
Granello Tommaso, 121
Gravina Giovanni, 308
Gravina Girolamo 418
Grazia Gabriel, 47
Greco Abramo, 86
Grégoire XIII, 190
Guadagnoli Filippo, 211, 212, 307
Gualterio Pietro Paolo, 176
Guidacerio Agaio, 35
Guidi Ignazio, 41, 161, 238, 239, 240

Hager Joseph, 225, 390, 391
Hillel, 23, 24, 44, 151

Hoffmann J. 332, 383
Honorius IV, 28

Ibrahim Achmet, 291
Ignazio di Gesù, 307
Ildefonso della Presentazione, 320, 324
Imbonati Carlo, 65, 66
Ingoli Francesco, 209, 212
Irbachi Niceforo, 295
Intorcetta Prospero 419

Jachia Joseph, 56
Jachia Ghedalia, 57
Jacopo de Reggio, 30
Jodocus, 45
Jona, 60
Jules II, 188

Kerbaker Michele, 345

La Cecilia Napoleone, 309
La Lumia Is., 179
La Marmora Alberto, 167
Lampronti Isacco, 69, 96, 102
Lanci Michelangelo, 23, 160, 164, 168, 213
Lanzi Luigi, 20
Lanzone Rodolfo, 250
Lasinio Fausto, 15, 22, 23, 79, 99, 101, 102, 121, 132, 141-146, 148, 149, 150, 202, 206, 207, 208, 233, 234, 238, 253, 280, 311, 350, 352, 428
Lattes Abramo, 87, 88, 95
Lattes Mosè, 87, 88, 89, 95
Laurent des Médicis, 29
Lauro Quirino, 26
Legrenzi Angelo, 318, 319
Léon X, 35, 188
Leone da Modena, 69, 70, 90
Leone de Mantoue, 52
Leonessi Gio. Franc., 421
Leopardi Giacomo, 431
Lettieri Maurizio, 251
Levi Benedetto, 55, 69, 95, 96
Levi Giuseppe, 81, 82, 104
Lignana Giacomo, 309, 310, 344
Lolli Eude, 83, 86, 91, 92, 93
Lolli Samuel Vita, 74, 83, 91
Longobardi Nicola, 415
Losana Pietro, 109
Lovatelli Ersilia, 240
Lucchesini Cesare, 106, 245
Luchi Michelangiolo, 138, 139, 140
Lumbroso Giacomo, 89
Luzzatti Mosè Chajjm, 76
Luzzatto S. D., 26, 31, 73, 83-87, 92, 93, 96, 97, 119
Luzzatto Filosseno, 86, 87, 96, 97
Luzzatto Efraimo, 86

Maffei P., 416
Maffei Scipione, 65, 113, 114, 115, 187
Magalotti Lorenzo, 60
Maggi Pietro Giuseppe, 356, 357
Maggio D. F. M., 295
Magliabechi Antonio, 62, 261
Mai Angelo, 134, 135, 243, 269
Mainster Abramo, 86, 95
Majorica Gerolamo, 417, 418
Malanima Cesare, 131, 132, 195, 205, 272
Mancini Domenico, 46
Manfredi V., 318
Mannetti Giannotto, 31
Mantegazza Gaetano, 322, 323
Manuzzi Nicola, 319
Manzoni Gian Francesco, 114
Marazzi Antonio 343, 344
Marchini, 109
Marcelli Giulio, 37
Marco Lippomano, 30
Mariano Vittorio Reatino, 175, 176
Marini Sabtai Chajjm, 70, 71
Marini Salomone, 71
Marino Marco, 35
Marino Filippo, 416
Maroni D. I., 80
Marracci Lodovico, 212, 213, 216, 217, 218, 222, 294
Martellotti Francesco, 210
Martini Martino, 416
Martorelli Giacomo, 107
Marzolo Paolo, 354
Mascis, 296
Maspero. 282
Massa Nicola, 185
Massaia Guillaume, 255
Massarani Tullo, 431
Massini Antonio, 352
Mattei Matteo, 67, 105, 106

Mattei Sante, 331
Matteo da San Giuseppe, 330, 331
Mazza Nicola, 248, 257, 258
Mazzetti, 120
Mazzocchi Simmaco, 106, 107
Mazzucchelli, 259
Medici Paolo Sebastiano, 61
Meloni Agostino, 166
Melotto, Angelo, 257
Meneghelli Ant., 111
Merzario Lelio, 47
Merlo Pietro, 344
Mezzabarba, 398
Mezzofanti Gius., 38, 120, 121, 151, 272, 279, 289
Miani Giovanni, 256
Michel maronite, 219
Micheli Everardo, 132
Migliarini Michelangelo, 140, 168, 269, 283
Mingarelli Luigi, 22, 118, 261
Miniscalchi Francesco, 15, 88, 117, 234, 244, 250, 255
Minutoli, 269
Molino Giovanni, 297
Molza Andrea, 160, 164
Mongaio Andrea le même que Alpago, 183, 432
Monseles Leon Vita, 98
Montucci Ant., 387, 393, 401
Mori Raffaello, 127
Morpurgo Rachele, 86
Morro Felice, 371
Morrone Jos., 387
Mortara Marco, 83, 86, 87, 90, 91, 95
Mortillaro Vincenzo, 228, 231, 236, 237
Moscato Giuda, 53
Mosè de Palerme, 179
Mosè de Trani, 59
Muratori L. A., 183, 261
Mustafà, 248

Narducci Enrico, 432
Natan B. Jechiel, 22
Navarra Menachem, 73, 74
Nazzari, 212
Negri Salomone, 186, 224, 292
Nehemes Ignace, 192
Nerucci Gherardo, 368
Nobili Niccolò, 427
Nocentini Bassini Ludovico, 382
Noris Enrico, 261
Novarini Luigi, 65
Nuzzi Adeodato, 261

Obadia de Bartenora, 32
Obadia Sforno (V. Sforno)
Obicini Tommaso (c'est le même que Thomas de Novare), 160, 210, 211, 212, 432
Oldradi Angelo, 176
Oliboni Andrea, 117
Oliboni Francesco, 257
Orazio di Cassarano, 398, 399
Orcurti Pier Camillo, 269, 270
Orefice A., 99
Origlia, 44
Orsi Sabatino, 413
Orsini Paolo, 192
Ortalda Angelo, 109
Orti Giangirolamo, 303
Ottaviano de Ravenna, 192

Pacificus, 22, 44
Paggi Angelo, 98-102, 142, 144
Pagnini Sante, 31
Palma Pietro Vittorio, 160, 260
Palmieri, 183
Pantoja Diego, 412, 413, 414
Panzavecchi, 226
Panzi Salomon, 51
Paolo Albertini, 30
Paolo de Canale, 31
Paolo Morosini, 30
Paolino da San Bartolomeo, 264, 319, 320, 324, 332, 333, 334, 336
Paolini Stefano, 295
Paradisi Paolo, 33
Pardo Jacob, 86
Pardo Isacco, 74, 95
Pasini Giuseppe, 107, 108
Pasio, 407
Pastrizio Giovanni, 67
Passalacqua, 269
Passeri, 262
Patrizi Giovanni, 261
Patrizi Francesco Saverio, 162
P. Di Narni, 421
Peani Clemente, 329
Pelliccioni Paolo, 162
Percoto Giovanni, 322
Perreau Pietro, 146, 154, 318

Perrone de San Martino, 250
Perroni Domenico, 398
Peruzzi Ubaldino, 427
Pesenti Eliseo, 64
Petrarca, 180
Peyron Amedeo, 20, 108, 129, 164. 167, 243, 265, 271, 274, 275
Peyron Bernardino, 96, 108, 109, 267
Pezzi Domenico, 344
Pianzola Bernardo, 297
Piaggi Carlo, 256
Pico della Mirandola, 47
Picone Giuseppe, 231
Piccini Gaetano, 269
Pietro d'Abbavilla, 296
Pietro d'Abano, 180
Pie IV, 58
Pie V, 58
Pincherli Ezechia, 74
Pincherli Natan, 74
Piperno Benedetto, 102
Pipino Francesco, 181
Pizzi Italo, 238, 311
Podestà J. B. 217, 218, 294, 308
Poggio Fiorentino, 31
Poliziano Angelo, 47
Pomis (David de), 58
Porta, 128
Porta Leone, 53
Porto Emanuele, 71
Predari Francesco, 36, 37, 220, 245, 391
Prezziner, 60, 62, 137, 139
Priuli Sebastiano, 30
Promis Vincenzo, 289
Provenzale David, 53
Provenzale Giuda, 54
Provenzale Mosè, 54
Provolo Antonio, 117
Puini Carlo, 350, 368, 371, 377-382, 428
Pullè Fr. Lor. 348

Quirini Pietro, 36

Rabeni (V. Sacchi) 72, 112
Ragona Giovanni, 170
Raimondi J. B., 190, 192-205, 208, 223, 259, 306, 318
Raimondo Mitridate, 30
Raimondo di Pennaforte, 24
Ranieri Biscia Antonio, 206, 252
Rannusio Girolamo, 187
Ravà Vittorio, 25, 32
Recanati Emanuele, 86
Redi Francesco, 62
Reggio Isacco, 83, 87
Reggio Leone, 80
Renazzi, 37
Revere Giuseppe, 431
Rho Giacomo 416, 417
Riccardi Francesco, 273
Ricci Matteo, 329, 406-413
Ricci (Dr.), 284
Ricci Mauro, 99
Ricolbo, 179
Riki Emanuele, 76
Rimi Benedetto, 185
Ripa Matteo, 402-405
Rivautella, 108
Rivola Francesco, 303
Roma (padre), 109
Romagnosi Giandomenico, 337
Romanelli Samuele, 74
Rosellini Ippolito, 20, 140, 271, 279, 284, 285
Rosini Domenico Pio, 72
Rossetti Francesco, 45, 46
Rossi Cassigoli Filippo, 368
Rossi Egisto, 348
Rossi Francesco, 282
Rossi Ignazio, 265
Rossi Pietro, 30
Rota Orazio, 127
Ruggeri Costantino, 316
Ruggeri Michele, 407, 409
Rugili (Monsignore), 106

Sacchi Bernabò, 67
Sacchi Luigi, 132
Salmazia Antonio, 219
Salomo ben Abraham, 31
Salomone Fiorentino, 431
Saltini Guglielmo Enrico, 193, 197, 202
Salvini Anton Maria, 62
Salvolini, 270
Sambiasi Franceeco, 415
Sangermano Vincenzo, 322, 323, 324, 325, 326
Sanguinetti Benjamin, 246
San Quintino Giulio, 270
Sanseverino El., 186

Sansovino, 26
Santi Giambattista, 117
Sapeto Giuseppe, 176, 241, 255
Sara Copia Sulam, 90
Sarchi, 75
Sarti Emiliani, 161, 164
Sassetti Filippo, 313
Saverio Girolamo, 307
Scaligero Giulio Cesare, 36, 260
Scappatici Gius., 161, 162, 238
Scarabelli Luciano, 31
Scerbo Francesco, 348
Sciahuân Matteo, 42, 135, 143, 160, 238, 247
Sciallach Vict., 210
Scinà Domenico, 228
Schiaparelli Celestino, 207, 223, 250, 253, 428
Schieppati, 244
Scutellì Niccolò, 36
Sebastiani Giuseppe, 331
Secchi Giampietro, 163
Segre Giosuè, 76
Selvatici Porchetto, 26
Serracuso Pietro, 294
Servi Flaminio, 81, 99, 101, 142
Sestini Domenico, 168
Severini Antelmo, 15, 63, 350, 378, 380, 381, 382, 386, 428
Sforno Obadia, 32
Simon, 220
Simone de Gênes, 180
Sisti Gennaro, 127
Sisto de Sienne, 36
Soave Mosè, 70, 87, 89, 90
Spandrì Giuseppe 117
Spano Giovanni 164-168
Spinelli Pietrantonio, 294
Stancari Francesco, 34
Stefano da San Pietro e Paolo, 319
Stefano da Santa Maria, 330
Stencio Agostino, 36
Strozzi (Padre), 175
Svetonio Cosimo, 60
Svetonio Francesco, 60

Tardia Francesco, 171
Tazzi Biancani Giacomo, 119
Tecco Romualdo 289
Tedeschi Felice, 104
Tedeschi Marco, 86, 104
Tedeschi Mosè, 95
Tedesco David, 96
Tempestini Abate, 163
Terracini Davide, 80
Teseo Ambrogio d'Albonese, 38 159, 260, 303
Testa Vittore, 163
Teza Emilio, 15, 305, 354, 355 428
Tiboni Pietro Emilio, 136
Timoni Alessandro, 300
Tiraboschi Gerolamo, 26, 164, 165, 179
Toderini, 297
Tomba Gioachino, 257
Tommaso da Novara (V. Obicini)
Tommaso de Terracina, 197
Tommaso (San), 23
Torelli Giuseppe, 115
Torremuzza (Principe), 172
Torriani Girolamo, 186
Tortoli Giovanni, 99, 298, 352
Tramezzino Giuseppe, 189
Tremellio Emanuele, 34, 35, 159
Treves Graziadio, 94
Trevisani Francesco, 113
Tshalòn Jacob, 72
Turrettini François, 379, 387

Ubicini, 298
Ugdulena Gregorio 169-174
Ugolino Biagio, 131
Ugoni Camillo, 31
Ungarelli Luigi, 269, 276, 277
Urbano VIII, 61, 66, 209, 222

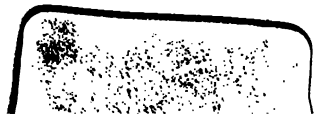
Vaccà, 135
Vagnoni Alfonso, 414
Valbusa Angelo, 119, 136
Valenziani Carlo, 386, 387
Valerga Pietro, 141, 241
Valeriani Domenico, 140, 337
Vallarsi Domenico, 114
Vallauri Giuseppe, 109
Valperga Caluso Tommaso, (Cfr. Caluso)
Vassalli Michele Antonio, 226
Vecchietti Giambattista, 192, 200
Vecchietti Gerolamo, 199, 200
Vegni Gabriello, 141
Vella Guiseppe, 224, 225, 226
Venturi Giuseppe, 116, 387
Viani, 398

Vigliotti Angelo Francesco, 330
Villari Pasquale, 427
Vincenzi, 160, 161, 162, 238
Vincenzo de Bologne, 31
Vincenzo M. da S. Caterina, 331
Vinco Angelo 257
Vitelleschi Muzio, 294
Viterbi David, 77, 86, 95
Zaccaria, 372
Zandini Antonio (cfr. Zanolini), 118, 431, 432
Zanolini Antonio, 127, 128, 160, 309, 431, 432
Zavarisi Virgilio, 187
Zelman S. V., 95
Zoega Giorgio, 260, 261

CORRECTIONS

Pag.	Au lieu de	Corrigez
5	Le nom d'un poète	Le nom d'un poëte
6	pour un poète.	pour un poëte
31	précisement	précisément
34	réimprimé plusieurs fois, d'une traduction latine	réimprimé plusieurs fois, et d'une traduction latine.
35	David Zinichi	David Zimchi
ib.	Marco Marino de Brescia; auteur	Marco Marino de Brescia auteur
49	Élie Del Medico	Élie Del Medico
ib.	déployat	déploya
50	et *passim*, nacquit	naquit
52	Le blancheur	La blancheur
54	*Hebraique*	*Hebraïque*
55	et le 1578 (1). Il est aussi auteur d'autres écrits,	d'érudition. Il est aussi auteur d'autres écrits. Azaria De Rossi était né etc.
56	plusieurs poésies	plusieures poésies
58	il compose aussi	il composa aussi
59	il était italien	était italien
61	issu de famille juive à Livourne, converti ecc.	issu d'une famille juive de Livourne et converti ecc.
63	s'était empressé	se fût empressé
68	toute empirique qu'elle fut	toute empirique qu'elle fût
70	de différents discours accueillis sous le titre	des discours sur des sujets différents recueillis sous le titre
74	de Mantoue où il mourut en 1722 par son résumé élém.	de Mantoue, où il mourut en 1722, par son résumé élémentaire
89	en 1860; son *Studio*	en 1861, son *Studio*

Pag.	Au lieu de	Corrigez
84	plusieurs de ses poésies	plusieures de ses poésies
id.	il travaillait à complèter sa traduction de la Bible lorsqu'il mourût.	et il travaillait à compléter sa traduction de la Bible lorsqu'il mourut.
86	et *passim*, mourût	mourut
88	et *passim* côde	code
97	*Ibn Schaprout* l'année précédente	*Ibn Schaprout;* l'année précédente
109	à l'université; par le chanoine	à l'université et le chanoine
110	A Fumagalli	A. Fumagalli
111	Chapître	Chapitre
ib.	A Venise où il mourut	À Venise où il mourut
128	pour les prophanes	pour les profanes
132	les variantes tirée	les variantes tirées
163	sur le même on peut	sur le même sujet on peut
180	traducteurs de différents ouvrages arabes et d'hébreu. Plusieurs noms d'italiens traducteurs d'arabe sont	traduction de différents ouvrages de l'arabe et de l'hébreu. Plusieurs noms de ces traducteurs italiens sont
186	Hieron Turianus	Hieronimus Turianus
ib.	la *Liber Nonus*	le *Liber Nonus*
197	l'égyptien et l'éthiopien.	l'égyptien et l'éthiopien).
206	T. Graberg	J. Graberg
207	à la Vierge, publié sous le titre	à la Vierge, sous le titre
209	la bibliothéque e la	la bibliothèque et la
213	Carusio	Caruso
ib.	*Agapiti a Valle Flammarum*	*Agapiti a Valle Flemmarum*
215	lequel eût aussi	lequel eut aussi
220	pour le rendre plus utile	pour la rendre plus utile
226	Nous citerons les grammaires	Nous citerons encore les grammaires
229	*Storia dei Vespri Siciliani*	*Storia dei Vespri Siciliani*, malgré son titre officiel de *Guerra del Vespro Siciliano.*
234	Bayreuth	Bayrouth
269	l'a si bien illustré	l'a si bien illustrée
ib.	j'ai trouvé un manuscrit	j'ai trouvé indiqué un manuscrit
271	égyptologues italien	egyptologues italiens
281	fondé alors.	qui venait d'être fondé.
293	à Urbino, se rendit	à Urbino, et se rendit
299	seeonde	seconde
300	beaucup	beaucoup
310	quelques excellent	quelques excellents
321	Le père Cassano	Le père Cassiano

TABLE DES CHAPITRES

Dédicace	Pag.	5
Préface	»	9
I. Premiers débuts des études orientales en Italie	»	13
II. Langues sémitiques	»	21
III. Langues africaines	»	255
IV. Langues touraniennes	»	287
V. L'arménien et les langues iraniennes . .	»	301
VI. Langues indiennes.	»	313
VII. Langues monosyllabiques et althaïques. .	»	367
Conclusion	»	423
Additions.	»	431
Table des auteurs italiens cités dans le livre.	»	437
Corrections	»	445